



VOYAGE

DANS

LA PARTIE MÉRIDIONALE

DE L'AFRIQUE.

VOYAGE

DANS

LA PARTIE MÉRIDIONALE DE L'AFRIQUE;

FAIT dans les années 1797 et 1798,

PAR JOHN BARROW,

EX-SECRÉTAIRE DE LORD MACARTNEY,

ET Auditeur-général de la Chambre-des-Comptes au Cap de Bonne-Espérance;

CONTENANT des observations sur la géologie, la géographie, l'histoire naturelle de ce continent, et une esquisse du caractère physique et moral des diverses races d'habitans qui environnent l'Etablissement du Cap de Bonne-Espérance.

SUIVI de la description de l'état présent, de la population, et du produit de cette importante Colonie.

TRADUIT de l'anglais, par L. DEGRANDPRÉ, auteur du Voyage à la Côte occidentale d'Afrique, dans l'Inde et au Bengale.

TOME SECOND.

PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois, n°. 240.

AN IX. — 1801.

VOYAGE
DANS
LA PARTIE MÉRIDIONALE
DE L'AFRIQUE.

CHAPITRE IV.

Voyage au pays des Boschisman.

TROIS semaines s'étaient à peine écoulées depuis notre retour de la Cafrerie, lorsque nous fîmes les préparatifs d'une autre expédition vers le nord, au travers des *Sneuwberg*, ou montagnes de neige. Ces montagnes et le pays immédiatement derrière, recèlent une race d'hommes, auxquels leurs habitudes et leur manière de vivre ont mérité le nom de *sauvages*, nom dont il est à craindre qu'ils ne se soient rendus plus dignes encore, par la conduite qu'ont tenue à leur égard les habitans européens.

On les connaît dans la colonie sous le nom de *Boschisman*, hommes des bois, parce qu'ils se cachent parmi les buissons lorsqu'ils approchent pour tuer ou piller une habitation. Ils ne cultivent point la terre, et n'élèvent point de troupeaux ; ils subsistent en partie de ce que leur pays produit naturellement ; et fournissent au reste par les déprédations qu'ils exercent, d'un côté envers les colons, et de l'autre, envers les hordes plus civilisées des naturels qui les environnent. Il paraît qu'ils étaient moins nombreux et moins féroces il y a vingt ans, leur audace et leur population semblent avoir beaucoup augmenté depuis peu. Ils ont été pendant quelque tems passablement tenus en respect par les expéditions régulières des paysans. Chaque division avait son commandant, cet officier était autorisé à lever un certain nombre d'hommes, auquel le gouvernement fournissait de la poudre et des balles. Mais ce service était toujours fait avec répugnance, sur-tout par ceux que leur éloignement de la frontière exposait moins aux attaques de ces sauvages, et pendant

les derniers troubles de *Graaff reynet*, il a fréquemment été interrompu. Les habitans de *Bruyntjes Hoogté* furent les premiers qui manquèrent à lever leur contingent. *Zuure-Veldt* fut abandonné, et le *Camdeboo*, ainsi que *Zwart-Ruggens* se rendirent négligens, et ne contribuèrent plus à ces expéditions. Les fermiers de *Sneuwberg*, situés plus près de l'ennemi commun, restèrent chargés de tout l'effort de la défense, et s'ils n'avaient pas montré autant de courage, de persévérance et d'adresse, cette importante partie de la colonie, celle où s'élèvent les bestiaux, serait aujourd'hui abandonnée. Les paysans avaient déja déserté d'une partie de *Sneuwberg*, de *Rinoceros berg*, de la majeure partie de la rivière *Sea-cow*, et de toute une division nommée *Tarka*. Une autre cause cependant a, plus que l'interruption des expéditions, contribué à augmenter la force et l'audace des sauvages, et si l'on n'y remédie, elle finira par causer la ruine entière de cette partie éloignée de la colonie. Cette cause, la voici : le gouvernement du Cap paraît

avoir aussi peu connu le caractère et les dispositions de ses sujets éloignés, que la géographie du pays : ses résolutions au sujet des *Boschisman*, étaient toujours prises d'après les représentations des personnes qu'elles intéressaient directement. D'après de pareilles représentations, il fut ordonné que dans les expéditions que l'on ferait contre les *Boschisman*, tous ceux que l'on ferait prisonniers, seraient tirés au sort, et partagés entre le commandant et tout son détachement, chez lesquels ils resteraient en esclavage toute leur vie. Ceux que l'on a pris très-jeunes, et que l'on a bien traités, sont devenus excellens serviteurs ; ils ont montré de grands talens, beaucoup d'activité et de fidélité. Mais les mauvais traitemens ont produit des effets tout contraires : nous avons déja fait connaître la conduite brutale de la plupart des fermiers hollandais envers tous leurs serviteurs ; le pauvre Hottentot la supporte avec patience, ou bien y succombe ; mais elle opère tout autrement sur le caractère et le tour d'esprit du *Boschisman*. Il saisit la première occasion qui se présente de s'enfuir vers ses

compatriotes, et souvent il trouve moyen d'emporter avec lui, un mousquet, de la poudre et des balles. Le récit des cruautés qu'il a éprouvées les excite à la vengeance ; il dirige leurs plans d'attaque, les informe de la force générale et individuelle de leurs ennemis, du nombre de leurs troupeaux, des avantages et des dangers qui peuvent accompagner l'entreprise de les enlever ; il leur apprend de quelle manière ils doivent être attaqués, en un mot il leur dit tout ce qu'il sait des colons. Un parti de ces sauvages, armé de mousquets et de flèches empoisonnées, eut la hardiesse, quelques jours avant notre départ, de s'approcher du village à la distance de cinq ou six milles, et d'y enlever plusieurs centaines de moutons. On les poursuivit dans le *kloof* d'une des montagnes de *Sneuwberg*, où ils restèrent en possession de leur butin, se moquant de ceux qui les poursuivaient, et les invitant à s'approcher pour goûter un morceau de mouton ; l'un d'eux fit feu, et la balle rasant le chapeau d'un paysan, fit aussitôt prendre la fuite à tout le détachement.

En conséquence, un voyage vers le nord nous parut indispensable, pour plusieurs raisons ; d'abord, pour examiner la nature du pays, inspecter les frontières du territoire anglais, la situation des habitans, et l'état de la colonie ; et ensuite pour essayer d'avoir une conversation avec quelques-uns des chefs de ces barbares, et voir s'il serait possible de les engager, par des présens et une conduite amicale, à renoncer à leur état sauvage, à leur brigandage continuel, enfin, à quitter leur manière actuelle de vivre. Et comme, à l'exception des deux voyageurs dont j'ai fait mention dans mon chapitre d'introduction, aucun Européen n'avait encore monté sur les montagnes de neige, cette excursion promettait en outre beaucoup d'observations nouvelles et piquait ma curiosité.

Nous partîmes du village, le vingtième jour d'octobre; nous traversâmes la rivière *Sondag*, le *Karroo* contigu, et après avoir parcouru dix milles au nord-ouest, nous atteignîmes le pied des montagnes, en-dedans desquelles un étroit passage de cinq

milles, terminé par une roide montée de trois milles, conduisait aux vastes plaines et aux montagnes éparses qui forment le *Sneuwberg*. Des plaines du *Camdeboo* ces montagnes vues de front paraissent être de la forme la plus régulière, et cependant elles sont plus confusément placées qu'aucune autre de la colonie. La couche de pierre qui termine leur sommet, est si parfaitement horizontale et leurs angles sont si régulièrement carrés, que leur énorme masse et leur hauteur s'opposent seules à ce qu'on ne les prenne pour des ouvrages de maçonnerie.

Nous campâmes, le soir, sur une des plaines qui séparent ces groupes des montagnes. Le vent était frais, et le thermomètre était descendu à quarante-cinq degrés. Le jour précédent, à *Graff reynet*, et au coucher du soleil, il se tint à quatre-vingt-cinq à l'ombre ; pendant la nuit il descendit à soixante-seize, et dans le jour qui venait de s'écouler, il était monté à quatre-vingt-trois. Il est probable que ce changement subit dans la température, était moins le

résultat de la différence d'élévation, évaluée dans un manuscrit hollandais à quatre mille huit cents pieds, que de l'évaporation soudaine de l'humidité, causée par une forte pluie qui n'avait cessé de tomber pendant toute la nuit et le jour précédent. Les pluies un peu longues sont en effet sujettes, dans l'Afrique méridionale, à réfroidir considérablement l'atmosphère.

Le jour suivant, nous vînmes à *Waay hoek*, ou passage à l'assaut du vent. C'est l'habitation du dernier *landrost* provisoire de *Graaff reynet*, qui nous avait témoigné le desir de nous accompagner dans notre tournée. Il avait suivi le gouverneur *Van Plettenberg* dans son voyage vers le nord, et depuis il avait été employé plusieurs années en qualité de commandant des expéditions contre les *Boschisman;* circonstance qui l'avait mis à même de bien connaître non-seulement tout le pays situé en-dedans des limites de la colonie, mais encore beaucoup de celui du dehors. Comme il s'était préparé d'avance, nous ne restâmes chez lui que la nuit, et le jour suivant au matin, nous fîmes partir nos

chariots en avant, tandis que nous nous jetâmes sur la gauche, où nous fîmes une incursion dans les montagnes, pour chercher des *Boschisman*. Un gros de ces sauvages avait volé une grande quantité de bétail deux jours auparavant, et l'on supposait qu'il y en avait un autre parti errant dans ces montagnes, pour épier l'occasion d'en faire autant. Leurs retraites sont faciles à découvrir, mais généralement de difficile accès, et les approches en sont dangereuses. Les torrens, en se précipitant du haut des flancs escarpés des montagnes stratifiées, forment des *kloofs*, ou crevasses, dans lesquels ils laissent des cavernes, dont les *Boschisman* choisissent les plus élevées, non-seulement parce que cette position les rassure davantage contre les dangers d'une surprise, mais encore parce qu'ils peuvent de là découvrir une plus grande étendue de pays.

Nous découvrîmes des traces très-récentes de leur séjour dans un de ces repaires; leurs feux étaient à peine éteints, et l'herbe sur laquelle ils s'étaient couchés était encore

foulée. Nous aperçûmes sur les flancs unis de la caverne, des dessins de plusieurs animaux, exécutés en différens tems par ces sauvages. Plusieurs n'étaient que des caricatures, mais les autres étaient trop bien exécutés pour ne pas attirer l'attention. Les différentes espèces d'antilopes étaient dessinées avec une telle précision, leurs caractères étaient si parfaitement saisis, qu'on reconnaissait immédiatement quelles étaient celles qu'on avait voulu représenter. Parmi les autres nous remarquâmes la figure d'un zèbre, admirablement bien faite ; toutes les raies, les caractères de cet animal, étaient fidèlement représentés et les proportions en paraissaient correctes. On ne pourrait exiger de pareils sauvages, cette rigueur de dessin, ces touches hardies et judicieuses, ces effets de lumière que produit le pinceau d'un maître ; mais quant à la correction du trait, on a fait graver des dessins inférieurs à celui de ce zèbre. Ils se servent, pour ces figures, de charbon, de terre-à-pipe et de différens ocres. Les animaux dont nous vîmes les représentations, étaient le zèbre, le *qua-cha*, le

gems bok, le *spring bok*, le *ree bok*, l'*élan*, le *babouin* et l'autruche. Toutes ces espèces, excepté le *gems bok*, se trouvent sur les lieux mêmes. Des croix, des circonférences, des points, des lignes placées en longues files, paraissaient exprimer quelque chose, mais aucun autre objet ne désignait l'intention de représenter des objets inanimés. Dans le cours de mes voyages, j'avais souvent entendu les paysans, parler des dessins des *Boschisman*, renfermés dans les montagnes, derrière le *Sneuwberg*; mais je ne m'attendais à y trouver que des caricatures grossières, semblables à ces mauvaises esquisses que les enfans tracent sur les murailles ou sur les portes des édifices abandonnés, et je fus bien agréablement surpris, en voyant des ouvrages curieux. Quelques-uns de ces dessins paraissaient nouveaux, mais beaucoup d'autres étaient connus dès les premiers tems des établissemens dans cette partie de la colonie.

Une partie de la surface supérieure et extérieure de la caverne, était enduite d'une substance épaisse, noire, ressemblante à

du brai ; sa consistance , sa ténacité et sa couleur d'un brun foncé, lui donnaient l'apparence de jus de réglisse ; l'odeur en était bitumineuse , mais faible et un peu désagréable; elle s'enflammait à la lumière de la chandelle, et se liquéfiait en un fluide léger tirant sur le brun, mais elle brûlait sans odeur. Le résidu était une substance noire, charbonneuse , réduite aux deux tiers de la première masse. Les parties de cette matière adhérentes au rocher , étaient couvertes de miriades, de petites mouches ; j'y montai pour en détacher un morceau à l'aide d'un couteau , mais tous mes compagnons de voyage me crièrent de n'en rien faire, en m'assurant que la plus légère particule qui entrerait dans un œil , l'aveuglerait sans retour ; que c'était un poison mortel dont les Hottentots se servaient pour tremper la pointe de leurs flèches. Tout le monde s'accorda sur les funestes propriétés de cette substance noire , dont ils connaissaient les effets par expérience ; plusieurs de leurs camarades ayant subi la mort avec beaucoup de souffrances, pour avoir été blessés de flèches empoisonnées par le *klip gift* ou poison

de pierre. Comme je n'ai eu depuis aucune occasion de vérifier ce fait, je ne puis dire ici jusqu'à quel point peut être vrai le rapport des paysans à cet égard.

Dans le courant du même jour, nous arrivâmes à la maison de *Krüger*, commandant de *Sneuwberg*. Il arrivait d'une expédition contre les *Boschisman*, et cependant il s'offrit obligeamment à nous accompagner; il avait alors dans sa maison un de ces sauvages, ses deux femmes et un petit enfant que le sort lui avait donnés sur quarante qu'il avait fait prisonniers. L'homme n'avait que quatre pieds cinq pouces de haut, et les femmes étaient encore plus petites; l'une n'avait que quatre pieds deux, et l'autre quatre pieds trois pouces; il nous assura que ses compatriotes étaient dans un état vraiment déplorable. Pendant plusieurs mois de l'année, la gelée et la neige les empêchent de faire leurs excursions sur les fermiers. On ne peut alors décrire ce qu'ils ont à souffrir du froid et de la faim; il leur arrive fréquemment de voir leurs femmes et leurs

enfans périr de besoin, sans pouvoir les soulager. La belle saison même n'apporte que peu d'adoucissement à leur misère. Ils savent qu'ils sont généralement haïs de tout le genre humain ; que toutes les nations qui les environnent méditent leur ruine. Un souffle, l'agitation du feuillage, le cri d'un oiseau, tout les épouvante et leur fait craindre un danger. Chassés comme des bêtes féroces, maltraités par les fermiers qu'ils servent, ils sont réduits au désespoir; le refrein de toutes leurs chansons, est vengeance contre les Hollandais. Nous désirions nous faire suivre de cet homme ; mais comme il nous parut qu'il préférait rester avec ses femmes, nous lui permîmes de suivre ses inclinations conjugales.

En avançant vers le nord, nos yeux furent frappés d'un spectacle curieux, mais vraiment déplorable : c'était une troupe de sauterelles posées à terre ; elles couvraient un espace d'à-peu-près un quart de mille en étendue, mais elles le couvraient si complètement, qu'à quelque distance, sa surface paraissait avoir été brûlée, et

recouverte de cendres brunes; on ne distinguait pas un seul brin d'herbe. Les chariots passèrent directement au travers : celles qui se trouvèrent aux environs, s'envolèrent et formèrent des deux côtés un nuage qui obscurcit l'air. Curieux de voir la totalité s'envoler, nos Hottentots et nos chevaux coururent au milieu d'elles, mais inutilement; aucune ne partit, si ce n'est celles qui se trouvaient foulées aux pieds des hommes et des chevaux. Les paysans affirmèrent qu'il n'était pas possible de les mettre en fuite, à moins que le signal du départ ne leur fût donné par leur commandant en chef : on suppose qu'il y en a toujours un par chaque troupe.

Dans l'après midi du 23, nous campâmes au pied d'une grosse montagne, remarquable par son pic pointu et par sà situation isolée. De vastes plaines unies, arrosées d'une multitude de ruisseaux, la séparaient de tous les côtés des montagnes circonvoisines. C'est un des points les plus élevés de l'Afrique méridionale ; les plaines qui l'environnent, sont coupées de ruisseaux

dans toutes les directions, et c'est probablement pour cette particularité, que le colonel Gordon lui a donné le nom de montagne de la boussole. La source de la rivière *Sondag*, est au côté du sud-est. Sur tous les autres côtés, les ruisseaux réunissent leurs eaux à une petite distance de leurs sources, et coulent directement au nord. La surface du pays vers le nord de la montagne, est au moins de quinze cents pieds, élevée au-dessus de la source de la rivière *Sondag*; et la hauteur du pic au-dessus de cette surface, est encore de quinze cents pieds, mesurés trigonométriquement.

Les petits ruisseaux qui serpentaient au travers de la prairie, étaient couverts du roseau ordinaire, fréquentés par de nombreuses volées de petits oiseaux, principalement par le *loria orix*, nommé par les ornithologistes anglais, *granadier*, et par les français le *cardinal du Cap*. Le mâle est remarquable par son superbe plumage, pendant le printems et l'été. Dans ces deux saisons, le cou, l'estomac, le dos, et tout

le derrière dessus et dessous, sont d'un cramoisi éclatant; la gorge et l'abdomen sont alors d'un noir brillant. Pendant les autres six mois, il se dépouille de cette belle parure, pour revêtir la robe modeste de sa femelle, qui, dans tous les tems est d'un brun grisâtre. Ces oiseaux vivent en troupes, et bâtissent leurs nids en société. Nous en observâmes encore un autre bien remarquable, dans les roseaux; c'est celui qui se trouve décrit dans le systême de la nature, d'après l'autorité de Thunberg, sous le nom de *loxia caffra*, et avec plus de raison dans le même ouvrage, sous celui de *emberiza longicauda*, ortolan à longue queue. Les changemens que cet oiseau subit en muant, sont encore plus extraordinaires que ceux du cardinal. Les plumes noires de sa queue de quinze pouces de longueur, sont placées verticalement comme celles du coq domestique. Le corps a cinq pouces de longueur; les faveurs dont la nature a comblé cet oiseau, semblent tourner à son désavantage, car lorsqu'il vole, cette queue l'embarrasse au lieu de lui aider; mais cet ornement ne dure que pendant la saison

des amours; dans l'hiver, sa queue devient pareille à celle de la femelle, courte, brune et horizontale; l'oiseau vole alors comme tous les autres. Plusieurs naturalistes ont adopté l'opinion, que les oiseaux sujets à passer de la couleur du mâle à celle de la femelle, en changeant de plumage, changeaient aussi de sexe : ils se sont trompés quant à ces deux-ci. L'ortolan à longue queue paraît être du petit nombre d'oiseaux polygames dans l'état de nature. J'ai fréquemment vu de trente à quarante de leurs nids rassemblés sur une seule souche de roseau; mais jamais ils ne renferment entre eux tous plus de deux mâles. La construction de ces nids est extrêmement curieuse; ils sont entièrement composés d'herbe verte, bien tressée, dans la forme d'une balle ronde, et fortement attachés entre deux tiges de roseau; l'oiseau y entre au travers d'un tube dont l'orifice est par-dessous, tout auprès de l'eau.

Les montagnes de neige se terminent à-peu-près à douze milles dans le nord-est de la montagne de la Boussole : en cet endroit

elles sont traversées par une porte ou un passage, par lequel on débouche dans une plaine unie qui, sans aucune éminence, s'étend au nord, plus loin que la vue ne peut atteindre. Huit milles au-delà de ce passage, nous campâmes pour la nuit; le tems était à ce moment plus froid et plus humide, que celui que nous avions éprouvé jusques-là, même sur le *Sneuwberg*. Le lendemain, le soleil ayant enfin dissipé les nuages épais, nous aperçûmes le sommet de la montagne de la Boussole couvert de neige.

La division de *Sneuwberg* comprend une grande étendue de pays. Du moment où nous avions quitté les plaines de *Graaff reynet*, pour monter vers ces montagnes, nous avions été frappés de la différence de l'aspect du pays et des végétaux que la nature y produit. J'ai déja parlé d'un des principaux caractères des montagnes d'Afrique, c'est d'avoir une de leur face élévée et escarpée, tandis que l'opposée se termine en un plan incliné comme un talus. La montagne de la Boussole est la dernière en marchant au nord, dont la face escar-

pée soit tournée vers le midi ; au-delà de cette montagne, celles que l'on rencontre ont leur face la plus élevée tournée vers le nord.

Quiconque a observé les montagnes et les rivières de l'Afrique méridionale, doit avoir remarqué que les plus hautes faces des montagnes sont toujours dirigées du côté où coulent les rivières, et que leur talus leur est invariablement opposé, ou pour m'exprimer en d'autres mots, les rivières coulent toujours au pied des escarpemens. Cette circonstance doit toujours avoir lieu sur la surface des pays organisés par la mer, et en effet c'est ce qu'on observe tous les jours en petit, dans les lits des rivières et dans tous les courans d'eau ; les sables et les terres que ces courans amassent, sont toujours plus élevés du côté opposé au courant. La raison en est trop claire pour avoir besoin d'explication : la formation de ces bancs dans les lits des rivières, fournit encore une autre observation qui s'applique en grand aux montagnes. On observe qu'ils s'alongent toujours insensiblement par les extrémités : celle qui regarde le haut de la

rivière, s'augmente par l'effet de la diminution du courant, qu'elle divise en le rejetant des deux côtés; et le bout qui regarde l'embouchure, s'augmente de même par l'effet des tourbillons causés par la réunion de ce courant. Conformément à ces faits, un habile géographe a observé qu'une pointe de terre formée par le confluent de deux rivières, s'alonge toujours en descendant vers la mer, et que d'un autre côté une pareille pointe de terre qui divise un courant, gagne du terrein en remontant vers sa source.

Les groupes des montagnes qui forment ce qu'on nomme ordinairement le *Sneuwberg*, sont composés de couches presqu'horizontales de grès. On a remarqué que leur sommet était rarement quartzeux, ainsi qu'on l'a observé dans les grandes chaînes plus voisines du Cap, et dans le *Zwarteberg*; mais comme ces dernières, leurs bases reposent sur un schiste bleu. Le sol du *Sneuwberg*, est généralement argileux, fréquemment gromeleux, en petites masses endurcies, dont l'apparence est graisseuse et qui contiennent beaucoup de mica exfolié d'une couleur

foncée. Les plantes que l'on rencontre le plus fréquemment sur ces pays élevés sont, des touffes de grandes herbes, de petits arbrisseaux qui tiennent de la bruyère, un superbe *mesembryanthemum*, avec ses grosses touffes, de petites fleurs rouges et éclatantes, et un autre de la même espèce et tout pareil, excepté que les pétales, au lieu d'être rouges, sont blanches. On y voit en outre un petit *diosma*, et deux espèces d'*iris* avec leurs tiges chargées l'une de fleurs bleues, l'autre de jaunes. Les parties les plus basses de la plaine, sont admirablement bigarrées de presque toutes les plantes classées dans la *syngénésie*. Les plus abondantes sont les diverses espèces d'*arctotis*, *othonna*, *cineraria*, *aster*, *calendula*, *athanasia*, *tanecetum*, *senecio*, et *gnaphalium*. Toutes ces plantes étaient alors dans leur éclat et en pleines fleurs.

Mais ce qui distinguait plus particulièrement le *Sneuwberg* de tout le reste du pays, c'était d'être entièrement dépourvu d'arbustes. Dans un espace de plusieurs milles, ces plaines élevées ne produisent pas une

gaule : nous franchîmes un *kloof*, ou passage entre deux montagnes ; il était rempli d'une douzaine de petits *mimosa*. Rien ne prouvait mieux la rareté des buissons en cet endroit, que la prodigieuse quantité de nids d'oiseaux, tels que moineaux, pinçons, et grosbecs, attachés aux branches de ces arbustes ; et ce qui me parut plus extraordinaire, ce fut de voir parmi sept ou huit autres sur le même buisson, un nid de faucon contenant deux œufs blancs, tachetés de petits points cramoisis ; nous vîmes l'oiseau auquel appartenait ce nid, il nous parut brun et blanc, et les paysans le nommèrent *faucon blanc*. Les nids des petits oiseaux étaient défendus par un entourage d'épines, et comme ceux des pies, ils étaient recouverts et aboutissaient à un tube, ou à un petit trou par lequel l'oiseau s'y introduisait.

Il est à remarquer qu'il y a plusieurs personnes dans le *Sneuwberg* qui n'ont jamais vu un arbre. Le commandant lui-même, qui depuis plusieurs années avait traversé souvent le pays du nord, dans ses expéditions contre les *Boschisman*, n'avait ja-

mais vu un bois, jusqu'au moment où il nous accompagna en Cafrerie. Il y a bien peu de maisons auprès desquelles on puisse rencontrer une perche debout. Les vents violens, plus que le froid, s'opposent à la croissance des arbres; car le chêne qui résiste en Europe aux plus grands froids, ne peut croître dans le *Sneuwberg*.

Les habitans ne brûlent en ce canton que le fumier qu'ils retirent des parcs où ils renferment leur bétail pendant la nuit, pour le mettre à l'abri des *Boschisman*, des loups ou d'autres animaux de proie. Au printems, ils retirent ce fumier, qu'ils coupent en longs morceaux carrés, comme on coupe la tourbe dans le nord de l'Angleterre: ils les étendent à sécher, et quand ces morceaux sont bien secs, ils les empilent comme la tourbe, en tas, pour l'hiver; les habitans de toutes les fermes que nous vîmes sur notre route, étaient alors occupés à cet ouvrage.

Les causes qui s'opposent à la végétation des arbres, n'opèrent pas sur les plantes graminées; les grains de toute espèce sont

ici tout aussi productifs que dans les districts moins élevés ; mais les récoltes se font généralement un mois ou deux plus tard, ce qui les rend sujettes à n'avoir lieu que dans le tems des orages , excessivement violens dans les montagnes , et presque toujours accompagnés de fortes grêles. Les plus belles moissons en ont quelquefois été complètement détruites dans l'espace d'une demi-heure. Cependant, comme le retour de cette saison est assez constamment fixé au commencement de l'année, les habitans peuvent se mettre à l'abri de ce malheur, en semant de bonne heure ; mais leurs récoltes sont soumises à une calamité d'un autre genre, contre laquelle il paraît qu'il n'y a point de remède ; c'est d'être dévorées quelquefois par une multitude incroyable de sauterelles. Lorsque ces insectes attaquent une habitation , il n'en réchappe pas un champ de bled , tout est dévoré. Tout le *Sneuwberg* ne produira pas cette année un seul boisseau de grain. Lorsque les habitans subissent ces accidens, ils les supportent avec beaucoup de patience, ne mangent point de pain, et se consolent en disant qu'ils y suppléeront

en tuant le double de moutons ; mais les plus grandes pertes qu'ils éprouvent sur leurs récoltes, sont occasionnées par les *Boschisman*. Ils ne cultivent, au surplus, que le bled nécessaire à leur consommation, et gardent leurs troupeaux pour les vendre. Tous leurs soins, toute la vigilance de leurs nombreux Hottentots, ne peuvent quelquefois réussir à les garantir d'être surpris par ces sauvages. Un habitant de *Sneuwberg* n'éprouve pas seulement l'appréhension continuelle de perdre sa propriété, mais il vit perpétuellement dans un danger personnel. S'il s'écarte à cinq-cents verges de sa maison, il faut qu'il s'arme de son fusil ; il ne peut aller aux champs sans être armé ; son mousquet l'accompagne lorsqu'il laboure, lorsqu'il sème ou lorsqu'il recueille les fruits de sa terre. Il ne peut pas même sortir dans son jardin pour cueillir quelques légumes, sans avoir le fusil à la main. Pour supporter une vie aussi en proie aux inquiétudes, à la crainte, il faut y être accoutumé dès l'enfance, ou n'en pas connaître une meilleure. Malgré tout cela, le *Sneuwberg* a ses charmes ; c'est le meilleur terrein de la co-

lonie pour élever des moutons; ils y sont bien supérieurs à ceux des autres districts, tant pour la qualité que pour la grandeur. La queue de quelques-uns ne pèse pas moins de vingt livres, et plusieurs vont de douze à seize (1). Il est rare qu'un fermier possède moins de trois à quatre cents de ces animaux; on ne fait aucun usage de la laine courte et dure comme du poil. Cette particularité doit être attribuée à l'espèce et non au climat (2), assertion qui s'est trouvée prouvée par le fait. On a introduit dans la colonie, depuis quelques années, des moutons d'Espagne, dont la laine s'est, dit-on, embellie en Afrique; on en a envoyé des échantillons en Angleterre, et ils ont été vendus excessivement cher.

Les plaines du *Sneuwberg* sont aussi favorables au gros bétail que les lieux élevés le sont aux moutons; le beurre de ce pays passe pour le meilleur de la colonie, il est par conséquent très-recherché au Cap; on l'y apporte en grande quantité; là, on le sale et on le met en barriques. On estime que sur une ferme passablement bonne,

cinquante vaches produiront cent livres de beurre dans une semaine, sans compter le lait que prennent les veaux, qu'on laisse toujours en liberté avec leurs mères. Les bœufs de trait de ce canton, sont gros, forts, et généralement en bon état, et les chevaux, quoique petits, sont extrêmement endurcis au travail. Dans beaucoup d'endroits ils sont très-sujets à la maladie ordinaire du pays, dont plusieurs périssent. Cette maladie est cependant entièrement locale; certaines fermes ne l'éprouvent jamais, et d'autres éloignées seulement de six milles, ne peuvent conserver un cheval, preuve évidente qu'elle provient de quelques plantes, dont les feuilles, les fleurs ou les fruits possèdent des qualités nuisibles. Les *Boschisman* savent parfaitement se prévaloir de la saison où ces maladies règnent, pour attaquer bien plus hardiment, persuadés qu'on ne peut les poursuivre.

Tels sont les avantages et les inconvéniens auxquels sont soumis les habitans du *Sneuwberg*; ils apprécient les premiers, supportent les autres avec patience, et leur

résistent avec courage ; ils forment une peuplade à part, qui ne ressemble en rien aux autres. La nature du pays, et le caractère des habitans sont également différens de ceux des situations moins élevées. Ces hommes sont paisibles, obligeans, braves, audacieux ; ils aiment l'ordre : le danger perpétuel auquel leur personne et leurs propriétés sont exposées, ne leur permet pas de vivre dans la paresse et l'inactivité, et les hommes ne sont pas les seuls que cette dangereuse situation ait contraints à développer de l'énergie. Les femmes sont évidemment plus animées, mènent une vie moins sédentaire, moins indolente que celles des divisions inférieures. On connaît ici des exemples de très-grand courage de leur part. L'épouse d'un homme de notre suite, ayant reçu l'avis (pendant l'absence de son mari) que les *Boschisman* avaient enlevé une grande partie de ses moutons, monta aussitôt à cheval, s'arma d'un fusil, et suivie d'un seul Hottentot, attaqua les voleurs, les combattit pendant quelque tems, les mit en fuite, et recouvra ses moutons.

Quoique le produit de leur industrie soit

soumis à bien plus de réduction que celui de tous les autres colons, néanmoins les habitans de *Sneuwberg* n'ont pris aucune part aux troubles qui ont agité le district de *Graaff reynet*. Ils ont, au contraire, soutenu de tout leur pouvoir les mesures du gouvernement. Le seul grief que je leur aie entendu articuler, et qui paraît être un inconvénient réel pour tous ceux qui habitent les endroits éloignés de la colonie, c'est une loi ridicule et absurde rendue sur les mariages; et comme elle n'est fondée ni sur la raison, ni sur la politique, on doit la révoquer, à moins que l'objet n'en soit d'empêcher l'augmentation de la population, auquel cas elle remplirait parfaitement son but. Cette loi contraint les deux futurs à se présenter au Cap pour y subir un interrogatoire, et y remplir des formes de bureaux. L'esprit de cette loi est d'empêcher qu'il ne se fasse des mariages mal assortis, comme si le commissaire auquel il faut qu'ils s'adressent à cinq ou six cents milles de leur résidence, pouvait mieux connaître ce qui les concerne, que le magistrat, le ministse et les membres du conseil qui habitent avec

eux le même canton. La dépense à laquelle ce voyage assujettit les jeunes mariés, est souvent plus forte que leurs moyens ne le permettent; la décence les contraint à prendre deux chariots, précaution assez inutile: car dans un voyage d'un mois de durée, ils n'ont tous les deux rien qui ne soit commun, et neuf fois sur dix, le mariage est consommé avant la cérémonie. Cette circonstance produit encore de mauvais effets; après avoir trop accordé pendant son voyage à son amant, la pauvre fille est absolument à la disposition, quelquefois d'un misérable, qui satisfait d'avoir assouvi sa passion, sa brutalité, finit par l'abandonner lâchement. Quoiqu'en Angleterre un voyage en Ecosse soit souvent la ressource des amans qui ne peuvent surmonter les obstacles qui s'opposent à leur union; cependant une loi qui forcerait des gens en promesse de mariage, à venir l'accomplir depuis *Land's,end* jusqu'à Londres, cette loi, dis-je, serait regardée comme souverainement oppressive et ridicule, et cependant les habitans de *Graaff reynet* sont obligés de faire un voyage double de celui-là.

Presque toutes les personnes avancées en âge, dans les montagnes de neige, sont attaquées de la gravelle. Cette maladie provient vraisemblablement de la mauvaise qualité des eaux. Pendant l'été, elles ne sont qu'un mélange vaseux de neige et de terre, et pendant l'été ces eaux sont fortement imprégnées de sel. Cette maladie ne se borne pas à l'espèce humaine, elle s'étend à tous les animaux sauvages et domestiques qui se trouvent dans ce canton. Leur estomac, leur vessie contiennent plus ou moins de pierres ou de sable. L'estomac du *spring bok* renferme ordinairement de grosses pierres ovales, et j'ai déja fait remarquer qu'on en trouve une quantité plus petite dans les œufs d'autruche.

Le 25, nous avançâmes environ vingt milles vers le nord, sur un pays plat dont la plus grande partie se composait de prairies, bien arrosées par une quantité de sources et de petits ruisseaux, mais entièrement dépourvues d'arbustes et de buissons. De tous les côtés ces pâturages étaient couverts d'une multitude d'animaux sau-

vages, tels que *gnou, qua-cha*, *hartebeest*, et *spring bok ;* leur nombre surpassait tout ce que nous avions encore vu dans la colonie. Nous campâmes à *Gordon's Fonteyn*, près de la dernière habitation de la colonie, de ce côté. Elle était située si près des *Boschisman*, que quatre familles s'étaient réunies pour y vivre ensemble, afin de pouvoir mieux se soutenir réciproquement contre les attaques de ces sauvages.

Informés qu'au-delà de ce poste il y aurait du danger à s'avancer sans être appuyé d'une force armée, nous avions fait ordonner aux habitans de *Sneuwberg* et de toutes les divisions qui en dépendent, de se réunir à cet endroit, afin que le commandant pût en choisir un nombre suffisant pour nous escorter. Ils furent exacts, et seize fermiers, avec huit Hottentots armés, furent nommés et se réunirent à notre suite, qui se trouva monter alors à cinquante personnes, en comptant nos guides et nos cochers. Notre train était composé de sept chariots, cent bœufs et cinquante chevaux ; en outre de cinquante ou soixante moutons pour la provision. Les fermiers que le com-

mandant choisit étaient tous jeunes gens ; et quoiqu'ordinairement ces expéditions fussent un service qu'ils ne faisaient qu'avec répugnance, néanmoins en cette occasion ils parurent enchantés de marcher, et ne regardèrent cette excursion que comme une partie de plaisir.

Dans l'après-midi du 26, nous rassemblâmes nos forces à la source de la rivière *Sea-cow*, située à six milles environ, de la dernière habitation. Cette rivière se forme de la réunion des différens ruisseaux qui coulent au nord, en descendant du *Sneuw-berg* et du *Roode-berg*, ou montagne Rouge. Cette dernière n'est dans le fait qu'une subdivision des montagnes de neige, dont elle se détache pour s'étendre vers le nord. Cette direction est celle de la rivière *Sea-cow*, et de presque tous les ruisseaux qui coulent au-delà du *Sneuw-berg*. Toutes ces eaux diffèrent de celles qui coulent au sud, en ce que leurs rives sont couvertes de grands roseaux, *arundo Phragmites*, et dépourvus d'arbres, même d'arbustes ; tandis que celles qui coulent

au midi, sont ombragées de *mimosa*, de saules, et d'autres grandes plantes arborées. En général, les rivières du nord sont sans cours, elles sont formées par une succession de plusieurs étangs d'eau stagnante, réunis entre eux par des canaux, qui, pendant la plus grande partie de l'année, sont entièrement à sec. Ces étangs sont des creux très-profonds, on les nomme *gats*. Parmi ceux qui forment la rivière *Sea-cow*, il en est dont la longueur est de cinq ou six milles, et dont la profondeur est suffisante pour y faire flotter un vaisseau de ligne. Autrefois ces *gats* contenaient une grande quantité de ces animaux dont la rivière a pris le nom ; mais la proximité de la colonie, et la facilité de les chasser dans ces étangs, les ont presqu'entièrement fait détruire. A peine peut-on trouver aujourd'hui, de tems en tems, un hippopotame dans tous les *gats* de cette rivière.

Le jour suivant, nous passâmes sur des plaines couvertes de gibier. En poursuivant des *gnous* et diverses autres espèces d'an-

tilopes, nous tuâmes un monstrueux tigre-loup, de l'espèce que nous avons déja décrite, deux *qua-chas*, et une couple de couleuvres de la même espèce, l'une de cinq, l'autre de six pieds de long. Leur couleur était toute entière d'un jaune doré. Elles paraissaient très-méchantes, et firent plusieurs efforts pour s'élancer sur les chevaux. Les paysans les regardaient comme très-dangereuses, et les nommèrent *cobra capella*.

En avançant plus loin vers le nord, nous arrivâmes au bout de vingt milles, à l'endroit de cette rivière, où le gouverneur *Van Plettenberg* termina son voyage de ce côté. En mémoire de cet évènement, il y fit élever une borne, ou *baaken*, qu'il avait en même-tems désignée comme limite entre la colonie et le pays des *Boschisman*. Ces sauvages ont détruit le monument, mais l'endroit a conservé le nom de *Edel-heer's-baaken*, et le grand *gats* de cette rivière, sur les bords duquel il était élevé, porte encore le nom de *Plettenberg*.

Nous apercevions sur le côté opposé de

la rivière, un objet qui piquait plus notre curiosité que le *baaken* du gouverneur. C'était un groupe d'à-peu-près une demi-douzaine de gros buissons, les premiers que nous eussions vus depuis plusieurs jours. Cependant malgré la rareté de plantes de cette espèce, celles-ci nous auraient moins frappé, si elles n'avaient été chargées d'une prodigieuse quantité de nids d'une grosseur considérable. Nous jugeâmes qu'ils étaient assez grands pour appartenir à des vautours que nous voyions planer dans l'air, ou à de grosses grues bleues, qui se tenaient tout auprès, sur le bord de la rivière. En approchant des buissons, nous fîmes partir une prodigieuse quantité d'oiseaux, à-peu-près de la grosseur de l'alouette ordinaire. Les nids étaient inconnus aux fermiers, mais ils reconnurent immédiatement l'oiseau pour le mange-sauterelles, et ce fut avec le plus grand plaisir qu'ils l'aperçurent si près de la colonie. Cette espèce de grive est un oiseau de passage, et on ne le trouve que dans les endroits fréquentés par les sauterelles. Il y avait treize ans qu'on ne l'avait vu

dans la colonie, époque à laquelle les insectes avaient pour la dernière fois ravagé le *Sneuwberg*. La tête de cet oiseau, la gorge et le dos sont d'un pâle cendré; l'abdomen et le croupion sont blancs, les aîles et la queue blanches, la dernière courte et un peu fourchue. Du coin du bec jusques sous les yeux, et un peu audelà, s'étend une raie nue, d'un jaune de soufre. Sous la gorge il en a deux autres noires, pareillement nues. On pourrait lui donner le nom spécifique de *gryllivorus;* car par-tout où il peut trouver des larves de cet insecte, il ne se nourrit pas d'autre chose. La nature a rarement créé des poisons, sans placer à côté le remède, ou pour m'exprimer en d'autres mots, elle a ordonné qu'une moitié des êtres animés dévorerait l'autre, afin que le grand œuvre de la reproduction puisse constamment s'accomplir. Le nombre de ces oiseaux n'est pas moins étonnant que celui des sauterelles. Leurs nids nous avaient paru d'abord démésurément grands, mais en les examinant de plus près, nous découvrîmes qu'ils étaient composés d'une multitude

de petites cellules réunies, formant chacune un nid, auquel aboutissait un tube qui servait à l'oiseau pour s'y introduire. Chaque groupe de pareilles cellules contenait depuis six jusqu'à vingt nids. Le tout était recouvert de petites branches entrelacées, comme dans les nids construits par les pies. Dans la plupart nous trouvâmes des petits, assez généralement au nombre de cinq. Les œufs étaient d'un blanc bleuâtre, avec de petites taches d'un rouge pâle. Ces oiseaux avaient choisi pour leur séjour temporaire, un endroit d'où il n'était pas probable que la faim pût les chasser promptement ; car on ne peut, sans l'avoir vu, se faire une idée de la quantité innombrable de larves de sauterelles qui infestaient dans ce moment cette partie de l'Afrique. On peut dire que la terre en était couverte, en donnant à ce mot l'acception de son sens littéral, et cela dans une largeur de dix milles de chaque côté de la rivière, sur une étendue de pays de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix milles de longueur ; cet espace renfermait une surface de seize ou dix-huit cents milles

carrés. L'eau de la rivière était à peine visible, à cause de la quantité de sauterelles mortes, qui flottaient sur sa surface, et qui s'étaient noyées, en essayant d'atteindre les roseaux qui croissaient au milieu. Ces larves, semblables à un feu dévorant, avaient détruit toute la végétation du pays, il n'en avait pas échappé un seul brin d'herbe ; et si les roseaux de la rivière n'avaient pas offert à notre bétail une nourriture suffisante pendant que nous remontâmes le cours de la rivière, nous aurions été forcés de renoncer à notre voyage, ou du moins d'abandônner le chemin que nous avions pris. Les larves sont bien plus voraces que l'insecte, et c'est assez généralement le cas dans toute cette classe d'êtres. Tout ce qui est verd leur convient; cependant elles choisissent quelquefois leur nourriture; par exemple, quand elles se jettent dans un champ de bled qui commence à pousser ses épis, elles commencent par y monter, et détruisent tout le grain avant d'attaquer les feuilles et la tige. La vue d'une récolte, en cet état, est vraiment déplorable ; l'insecte paraît toujours en mou-

vement, comme s'il avait constamment un objet en vue. Lorsqu'une troupe est en marche pendant le jour, il est absolument impossible de changer sa direction, elle suit ordinairement le vent. Les traces qu'elle laisse sur sa route sont encore très-visibles, plusieurs semaines après son passage. On dirait qu'on a passé le balai ou la herse sur le pays. Elles font halte aux approches du coucher du soleil; la troupe se divise alors en compagnies, qui se jettent sur les buissons, les arbrisseaux, les touffes d'herbe, ou les fourmillères; elles s'y placent si serrées les unes contre les autres, qu'elles ressemblent à des essaims d'abeilles. Dans cette situation elles passent la nuit, c'est alors seulement que les fermiers peuvent essayer de les détruire. Ils y réussissent quelquefois, en chassant au milieu d'elles deux ou trois milles moutons; la turbulence de ces animaux les leur fait tuer en les foulant aux pieds.

Heureusement les invasions de ces insectes ne sont que périodiques, autrement le pays ne serait pas tenable, il faudrait le leur aban-

donner ; car, comme le dit le prophète dans l'écriture sainte, elles couvrent toutes les épines et tous les buissons. Dans l'instant même où nous les vîmes, le bétail mourait de faim dans plusieurs endroits du *Sneuw berg*. C'était la troisième année de leur séjour, et leur augmentation avait bien excédé la proportion géométrique, dont la raison est d'un million. Dix ans avant cette visite, la colonie en avait été entièrement délivrée par un événement assez singulier ; toutes celles qui de larves, étaient passées à l'état d'insecte, furent emportées à la mer par une violente tempête de nord-ouest ; les vagues les rejetèrent sur la côte, sur laquelle leurs corps amoncelés formèrent, dit-on, un banc de trois ou quatre pieds de haut, qui s'étendait depuis l'embouchure de la rivière des *Boschis*, jusqu'à celle de la *Beeka*, ce qui comprend un espace de près de cinquante milles anglais ; et l'on assure que lorsque cette masse fut en putréfaction, le vent de sud-est en apportait l'odeur jusques dans le *Sneuwberg* : bien heureusement pour la colonie, cet événement eut lieu avant qu'elles eussent déposé leurs œufs. En ce moment

les larves émigraient par le nord ; leur colonne avait passé auprès des maisons de deux ou trois fermiers, qui se trouvaient alors avec nous ; ils nous assurèrent qu'elles avaient employé plus d'un mois à défiler sans interruption. Les *mange-sauterelles* les poursuivaient de près par myriades, et partirent avec elles : depuis ce tems on n'avait revu ni les uns ni les autres dans la colonie.

Nous avions envoyé tous les jours à la chasse dans la plaine, à une grande distance de la rivière, dans des endroits où le gibier foisonnait. Notre principal objet avait été de nous procurer un *gnou* ou bête sauvage, ainsi que le nomment les Hollandais ; depuis deux jours, cinq ou six chasseurs étaient en quête de cet animal et sans succès ; le troisième jour nous nous rassemblâmes dix personnes, et après de longs efforts, nous parvînmes enfin à en investir une troupe de cinquante, parmi lesquels nous en fîmes tomber six de notre première décharge. Cet animal extraordinaire est le plus vîte de ceux qui habitent les plaines de l'Afrique : un voya-

geur n'a pas toujours la possibilité d'en avoir en sa possession. Les diverses descriptions qu'on en a données, toutes différentes les unes des autres, paraissent avoir été faites sur ouï-dire, plutôt que sur la vue de l'animal : circonstance d'autant plus extraordinaire, qu'on en a pu voir un pendant quelque tems, dans la ménagerie du prince d'Orange à la Haye. La nature uniforme et régulière dans tous ses ouvrages, déconcerte cependant quelquefois tous les calculs de l'observateur : cet animal en est un exemple. Il tient du cheval, du bœuf, du cerf et de l'antilope ; les épaules, le corps, les cuisses et la crinière sont du cheval ; la tête appartient absolument au bœuf, la queue tient de l'un et de l'autre ; elle ressemble exactement à celle du *qua-cha*. Le bas de la jambe et le pied, sont minces et élégants comme ceux du cerf, et enfin il porte le *sinus lachrymalis*, caractère de presque toutes les espèces d'antilopes. Sur une affinité aussi légère, le système de la nature l'a rangé, d'après l'autorité de *Sparrman*, dans la classe des antilopes ; cependant c'est des quatre quadrupèdes que nous venons de

nommer, celui dont il se rapproche le moins. Le système de *Linnæus* n'est guère que l'alphabet de la nature, dont on ne peut marquer trop distinctement tous les caractères; il ne devrait, par conséquent, comprendre que les apparences extérieures: peut-être serait-il à propos d'adopter des genres intermédiaires, pour y classer les animaux qui tiendraient de plus d'un genre; ils auraient, en outre, l'avantage d'indiquer quelques anneaux de la grande chaîne qui réunit tous les êtres créés. Le système de la nature fait une seconde fois mention du *gnou*, et avec plus de raison, il le regarde comme une variété du *bos caffer* ou buffle, et le nomme *elegans et parvus africanus bos*.

La tête est de dix-huit pouces de longueur, la partie supérieure en est absolument cuirassée par les racines raboteuses des cornes. Cette cuirasse s'étend sur tout le front; le milieu est séparé par un petit canal étroit, que l'âge finit par remplir, comme dans le buffle. Les cornes se projettent en avant de douze pouces: sur le milieu de la figure jusqu'en bas, s'élève un rang de poil de

quatre pouces de long, et sous la lèvre inférieure jusqu'à la gorge, il porte une autre petite crinière un peu plus longue. L'orbite de l'œil est rond et entouré de longs poils blancs, qui divergent comme autant de rayons et forment une espèce d'étoile. Ces yeux rayonnans donnent à l'animal un aspect fier et extraordinaire; les lèvres sont légèrement couvertes de pareils poils blancs; le cou a un peu plus d'un pied de long, il est garni d'une crinière qui s'étend jusqu'entre les épaules, elle est debout; le poil en est de cinq pouces de haut, pareil à des soies de sanglier, noir au milieu, blanc aux deux bouts: oette crinière est aussi bien tenue que si on l'avait coupée et peignée. Un autre rang de poils noirs, de six pouces de long, s'étend entre les deux jambes de devant, depuis l'estomac jusqu'à l'abdomen. Le corps a trois pieds deux pouces de long ou environ; les os des hanches s'élèvent très-haut, et forment sûr la croupe une espèce d'hémisphère. La queue a deux pieds, elle est plate près de la racine, le poil ne croît en cet endroit que sur les côtés du tronçon, il est blanc, touffu et tient de la nature

de la soie du cochon. La longueur totale de l'animal, depuis la pointe du nez jusqu'au bout de la queue, est de sept pieds dix pouces, et sa hauteur trois pieds six pouces; sa couleur est celle d'une souris; ses flancs sont garnis de quelques poils d'une couleur ferrugineuse. Il n'a, comme la jument, que deux tetines; toutes ses habitudes au surplus, tous ses mouvements tiennent du cheval. Quoique petit, cet animal paraît considérable quand on le voit caracoler dans les plaines: on peut prendre le *gnou*, pour l'emblême d'une liberté illimitée; la nature lui a donné tous les moyens de la conserver: force, vîtesse, armes, odorat fin, vue perçante, tout est en sa faveur; on n'a point encore réussi à l'apprivoiser. Quant à la viande, elle est si parfaitement semblable à celle du bœuf, qu'on n'en peut faire la différence.

L'informe et lourd élan, formait un grand contraste avec l'élégant et svelte *gnou;* le nombre du premier était aussi considérable que celui du second, et il était aussi facile à joindre que l'autre l'était peu. De toutes les espèces d'antilopes de l'Afrique méridionale, l'élan est sans contredit la plus grande et la

plus mal-adroite ; la tête, le cou épais, le fanon du mâle, le corps, les jambes et le sabot, sont du genre du bœuf. Les cornes et la queue sont les seuls caractères qui dénotent de l'affinité avec les antilopes : son aspect en général, ses habitudes, sa démarche, sa taille, tiennent du bœuf. Lorsque le *gnou* est blessé, il devient furieux, et se retourne sur le chasseur ; on dit qu'il souffre si impatiemment la douleur et le danger, que pour en être plutôt quitte, il se précipite dans le premier trou plein d'eau et s'y noye. L'élan, au contraire, est aussi doux, aussi patient, que l'autre est actif et indomptable ; la grande facilité avec laquelle on le prend, la bonté de sa viande et l'utilité de sa peau, dont on fait des harnois et des guides, ont contribué à en diminuer le nombre dans la colonie ; et dans peu d'années, cet animal sera vraisemblablement très-rare dans la pointe méridionale de l'Afrique. Les grossiers fermiers, qui, semblables à des enfans, ne recherchent que la jouissance du moment sans égard à l'avenir, prennent les meilleurs moyens possibles pour en hâter la totale destruction. Le mâle étant beaucoup plus

gros, plus gras que la femelle, son cuir étant plus ferme, c'est toujours lui que l'on choisit dans un troupeau; il en résulte qu'on trouve aujourd'hui des hardes nombreuses dans lesquelles on ne voit que des femelles. Cet animal est sujet à une maladie de peau, qui fait aussi beaucoup de ravages parmi le bétail; on la nomme ici *brandt sickté* ou maladie brûlante. L'époque à laquelle les animaux en sont attaqués, est ordinairement vers la fin de la saison pluvieuse. Les symptômes sont, la chute du poil, la peau se couvre de gale et de teigne, les articulations se roidissent, l'animal languit, se consume et meurt : toutes les antilopes y sont plus ou moins sujettes, suivant qu'elles s'approchent ou qu'elles s'éloignent de la nature du bœuf; aussi le *gnou*, la *hartebeest* et l'élan, qui tiennent plus de ce genre que les autres, en sont plus souvent attaqués, les plaines étaient jonchées des ossemens de ceux de ces animaux qu'elle avait détruits. L'élan du Cap est l'*oreas* du systême de la nature et l'antilope indien de Pennant : un des mâles que nous tuâmes, avait dix pieds

et demi de long sur six pieds et demi de haut.

Les plaines qui bordent la rivière *Sea-cow*, étaient couvertes de troupes innombrables de *spring bok*, de *hartebeest* et de *bontébok* ; la robe de cette dernière antilope, est marquée comme celle du *scripta* du système de la nature ; mais le brun en est plus foncé, et l'animal infiniment plus petit que celui du même nom qu'on trouve à *Zwellendam*. A chaque instant nous voyions des troupeaux de *qua-cha*, de cinquante à cent bêtes. Le petit gibier n'y était pas moins abondant. Nos chevaux foulaient aux pieds les lièvres ; il y en a quatre espèces connues dans la colonie ou dans les environs : le lièvre commun, le lièvre du Cap, le lièvre de montagne et le lièvre à rable rouge. Dans ce dernier, la partie extérieure des cuisses, est d'un châtain foncé, la queue longue, de même couleur, les oreilles moins longues que les autres espèces. Nous trouvâmes aussi dans ce canton, une grande quantité de perdrix du Cap et de *Hamaaqua grous*. Ce der-

nier oiseau vit en société ; on le trouve près de toutes les sources par grandes volées, si peu effarouchées, qu'elles se laissaient approcher assez pour qu'on pût les assommer à coups de bâton ou de fouet. Nous vîmes encore une nouvelle espèce de *korhaen*, sorte d'outarde, assez semblable au *tetrix* ou canard sauvage français ; mais il était si farouche qu'à peine on en put tirer un ; mais nous y tuâmes l'*ibis* noir égyptien (*niger*) et une autre espèce de *tantalus*, nommé par les fermiers *hadda das*. Ce dernier jetait les cris les plus horribles qu'on puisse imaginer ; son bec est noir, la partie supérieure en est rouge ainsi que le haut des doigts de pied ; la tête, le cou et l'abdomen sont d'un bleu cendré, les plumes des aîles et de la queue, bleu violet foncé ; les plumes du dos, vertes, bordées de brun foncé ; les épaules et les plumes qui recouvrent l'aîleron, d'un poli lustré, couleur d'iris. L'oie de montagnes, l'oie d'Egypte et le canard des montagnes, se trouvaient ici très-abondamment. Ce dernier répond à la description de la *cana* ; mais c'est par erreur que l'on a prétendu

que sa tête était blanche ; cette particularité appartient à la femelle. La rivière était en outre couverte d'une multitude d'oiseaux aquatiques, attirés par la quantité de poissons qu'ils y pêchaient. Parmi ces poissons, il en était un très-abondant; c'était une espèce de *cyprinus*, d'une couleur argentée ; nous y prîmes aussi un *silurus*. Parmi les oiseaux pêcheurs les plus remarquables, étaient le *platalea leucorodia*, le pélican blanc et le flamand ; nous y vîmes aussi la grue ordinaire, *grus*, la grue de Numidie, *virgo*, le héron *cinerea*, l'ibis chauve, *calvus*, le courlieu du Cap et la poule d'eau ordinaire.

Des cantons fréquentés par de telles quantités de graminivores sont nécessairement environnés de carnivores ; aussi nos paysans furent-ils extrêmement surpris de ne rencontrer qu'un seul lion parmi les roseaux qui bordaient la rivière *Sea-cow*, pays fameux par le séjour de ces animaux, plus grands, plus furieux d'ailleurs que dans tout autre endroit de la colonie. Les habitans du *Sneuwberg* ont beaucoup à souffrir de leurs

visites : ils s'attachent particulièrement aux chevaux, à la chair desquels ils paraissent donner une préférence très-décidée. Les fermiers ont ici une espèce de chien qui ne craint point de combattre cet animal féroce ; on assure que deux de ces derniers se sont une fois réunis pour en attaquer un, et qu'ils l'ont mis à mort. Ce chien est gros, mais moins fortement constitué que celui de Terre-Neuve. Sa couleur est un brun-cendré foncé, rayé noir ferrugineux ; la queue est longue et droite, les oreilles longues et pendantes, et les jambes de derrière sont pourvues de plusieurs doigts bâtards. Les colons reconnaissent deux espèces d'un animal qu'ils nomment *tigre*, celui de montagnes et celui de plaines ; le tigre de montagnes répond à la description du léopard, dont je le crois une variété. Le corps et la partie extérieure des jambes sont d'un fond fauve, semé de taches noires, irrégulières dans leur forme : quelques-unes sont circulaires, d'autres en croissant, d'autres ressemblent à des yeux, elles sont quelquefois distinctes, et quelquefois réunies en masse ; les flancs, le ventre et le côté intérieur des

jambes, ont le fond blanc, marqué de grandes taches circulaires noires ; le dessus de la queue est fauve, les taches sont noires, oblongues, le dessous est barré en travers alternativement noir et blanc ; ses fortes moustaches sont d'un blanc argenté, une ligne noire se prolonge de la partie antérieure des épaules jusqu'à la poitrine : longueur totale du bout du nez à celui de la queue, sept pieds quatre pouces. Longueur de la queue deux pieds dix pouces. Le tigre de plaine est évidemment de la même espèce, la seule différence est dans la taille, et une légère nuance dans la couleur ; il est un peu plus grand, et le fond de sa robe un peu plus clair, deux particularités qui peuvent résulter de circonstances locales. Les fermiers donnent le nom de *léopard* à un autre animal de la même famille, celui-ci n'est pas aussi long, il est plus épais, plus grand, et plus fort que ceux dont je viens de donner la description. Sa couleur est cendrée avec de petites taches noires ; le cou, les tempes sont couverts de longs cheveux frisés, pareils à ceux de la crinière d'un lion ; la queue a deux pieds, elle est

plate, verticale, tachetée dans la moitié de sa longueur depuis la racine, le reste est annelé; sa figure est marquée d'une épaisse ligne noire, qui s'étend depuis le coin intérieur de l'œil jusqu'à l'extrémité de la gueule. Nous en prîmes un jeune qui se familiarisa tout aussitôt et joua aussi innocemment qu'un jeune chat; la plupart des animaux de proie peuvent s'apprivoiser de même en fort peu de tems quand on les prend jeunes. Les tigres et les lions, malgré leur férocité, se domptent plus facilement à l'esclavage que la timide antilope; et le *crocuta*, chien sauvage, animal qui se nourrit de charognes, a depuis peu été réduit en servitude dans le *Sneuwberg*. On le regarde à présent comme meilleur pour la chasse que le chien ordinaire, auquel il ne cède point en fidélité et en activité.

Si les lieux abondans en gibier attirent ordinairement les bêtes féroces, ils sont aussi fréquentés par les oiseaux de proie; aussi vîmes nous à la rivière *Sea-cow* plus de vautours que nous n'en avions encore vus dans tout le pays. Nous en distinguâmes

trois espèces, le grand *condor* noir, le *percnoptère* ou vautour sacré d'Egypte, et un troisième qui paraît ne différer du premier que par la taille (sa longueur n'est que de deux pieds). La femelle de cet oiseau, ainsi que celle du *percnoptère*, se distingue du mâle par son plumage, l'un est blanchâtre, et celle-ci d'un brun foncé. Les paysans nomment cette petite espèce *corneille blanche*. Le vautour sacré d'Egypte ne trouve pas ici la protection que, suivant Hérodote, on lui accordait sur les bords du Nil, où c'était un crime capital de le tuer. Cet oiseau vit en troupe, leurs volées sont rarement composées de moins de cinquante. Ils sont assez généralement accompagnés de deux ou trois *condors*, d'autant d'individus de la petite espèce blanche, et d'une quantité de corneilles. Aussitôt qu'un chasseur tue un gibier, on les voit planer en l'air à une hauteur considérable, d'où ils s'abattent aussitôt qu'on abandonne les débris de la pièce morte.

Nos chasseurs virent et tuèrent journellement des serpens de différentes espèces,

que nos Hottentots reconnurent pour plus ou moins venimeux. Ces gens ne sont point tout-à-fait ignorans à certains égards; ils connaissent bien des particularités très-intéressantes sur la nature et les propriétés de quelques êtres des deux règnes animal et végétal. L'un d'eux m'apprit que de l'huile essentielle de tabac appliquée à la gueule d'un serpent produisait un effet très-extraordinaire. Un de ces reptiles, de deux pieds à-peu-près de longueur et d'une couleur bleuâtre, avait saisi un lézard qu'il avait entortillé de cinq ou six replis; j'essayais de le délivrer, lorsqu'un Hottentot prit avec le bout de son bâton, un peu d'une matière noire épaisse, qu'il nomma huile de tabac, et qu'il retira du court tuyau de sa pipe de bois : il l'appliqua à la gueule du serpent, qui furieux dans ce moment, dardait sa langue comme il arrive à ces animaux lorsqu'ils sont irrités; l'effet en fut instantané, et pareil à celui qu'aurait produit un choc électrique. L'animal se détortilla à demi, avec un mouvement convulsif, qui ne dura qu'un instant, après lequel il ne bougea plus; ses muscles se contractèrent tellement, qu'il devint

roide comme s'il avait été désséché par le soleil (3). Les Hottentots regardent l'huile de tabac comme une des plus actives des substances empoisonnées ; mais ils n'en enduisent point la pointe de leurs flèches : probablement qu'elle est trop volatile pour conserver long-tems ses propriétés mortelles.

Pendant nos longues chasses, nous avions aperçu plusieurs *kraals*, habitations des *Boschisman*, mais elles étaient toutes désertes, et différentes circonstances nous prouvèrent qu'elles avaient tout récemment été évacuées. Les habitans avaient vraisemblablement pris la fuite à la vue d'un aussi grand nombre d'Européens, qui ne devaient leur paraître autre chose que des ennemis. Le commandant annonça à tout son monde, que désormais il fallait cesser de chasser, et que l'on eût à observer dorénavant, le même ordre et la même discipline que dans les expéditions ordinaires : il nous assura que sans ces précautions, nous pourrions traverser le cœur du pays des *Boschisman*, sans y voir une seule créature humaine, attendu que sans doute ils étaient déja in-

formés de notre marche. Un des principaux motifs de notre voyage, était de voir par nos yeux comment les paysans conduisaient leurs expéditions contre ces malheureux sauvages. Cependant, auparavant d'aller plus loin, je crus nécessaire de convenir d'abord avec le commandant, que les hostilités se borneraient à investir un de leurs *kraals*, et que cela fait, nous resterions sur la défensive. J'exigeai de lui, qu'il donnât formellement à ses gens l'ordre positif de ne pas tirer un seul coup de fusil, à moins que cela ne devînt indispensable et à leur corps défendant, attendu que le seul objet de ce voyage était d'avoir, s'il était possible, une entrevue avec quelques chefs des *Boschisman*. Tout étant ainsi réglé, on envoya un parti de six fermiers et d'autant d'Hottentots pousser une reconnaissance au coucher du soleil, avec injonction de bien examiner si l'on découvrait des feux pendant la nuit sur les montagnes, de veiller de quelque embuscade sur les plaines pendant le jour, et de faire un circuit de l'est au nord, dans une étendue de trente milles tout au plus de notre camp actuel. Il leur fut ordonné,

dans le cas où ils n'auraient connaissance de rien, avant la fin du troisième jour, de venir nous rejoindre à un rendez-vous que nous leur donnâmes vers le nord, sur les bords de la rivière.

Le lendemain matin, à la pointe du jour, un des éclaireurs accompagné d'un Hottentot, revint en diligence nous avertir qu'il avait aperçu du haut d'une montagne élevée, plusieurs feux dans le fond d'un étroit défilé situé à-peu-près à vingt milles plus à l'est. D'après cet avis, il fut résolu que nous resterions au camp toute la journée, et que la nuit suivante, nous nous mettrions en route pour l'endroit où l'on avait découvert les feux. Avant de partir, les paysans se préparèrent à l'action, en chantant trois ou quatre hymnes de *William Sluiter*, et en buvant chacun un grand verre d'eau-de-vie.

Nous marchâmes doucement et sans bruit jusqu'à environ une heure; nous fîmes alors faire halte aux chariots, et après avoir chanté un autre hymne et pris un autre verre d'eau-de-vie, nous montâmes à cheval et nous mîmes en marche vers la montagne

où notre avant-garde était embusquée pour observer les mouvemens de l'ennemi. Dans un pays aussi peu varié, sur lequel il n'existe aucun chemin battu, où les montagnes que l'on rencontre se ressemblent presque toutes, il ne serait pas facile à un étranger de retrouver son chemin au bout de vingt à trente milles, après avoir passé seulement une fois dans un endroit pendant la nuit. Aussi quelqu'expérimenté que soit un fermier hollandais à cet égard, il s'en repose toujours plus sur la sagacité de ses Hottentots que sur la sienne : cependant la montagne où s'étaient arrêtés nos éclaireurs, était si remarquable, qu'on ne pouvait s'y méprendre ; elle était presque seule au milieu d'une plaine, on l'apercevait de plus de vingt milles dans toutes les directions, son aspect était de tous les côtés celui d'un cône tronqué, elle était couronnée d'une couche de grès assez épaisse pour descendre au tiers de sa hauteur. Cette masse paraissait comme de la maçonnerie, comme une fortification posée sur une éminence au moins de mille pieds de haut. Nous lui dônnâmes le nom de montagne de la Tour,

parce qu'orgueilleusement élevée au-dessus des autres, elle en avait le coup-d'œil.

Vers les deux heures du matin, nous rejoignîmes nos éclaireurs au pied de cette montagne. Eux et leurs chevaux avaient été la veille exposés aux rayons brûlans du soleil, sans avoir osé bouger de peur d'être aperçus et attaqués par les *Boschisman.* Ils arrivaient à ce moment de la rivière *Sea-cow*, éloignée de quinze milles, où ils avaient été faire boire leurs chevaux. Ils nous apprirent que pendant le jour ils avaient vu un grand nombre de sauvages dans la plaine où ils paroissaient chercher des racines, qu'ils y venaient de plusieurs endroits, et en troupes si considérables, qu'ils en avaient auguré que plusieurs hordes devaient se trouver dans le voisinage. Ils conclurent en disant que la plus voisine, celle que l'on avait intention de surprendre, n'était éloignée que de deux ou trois milles.

Nous fîmes halte pendant une couple d'heures, afin d'arriver précisément au commencement du crépuscule à l'embouchure

du défilé, dans lequel était situé le *kraal*, nous continuâmes ensuite notre marche dans un profond silence. Comme nous entrions dans le défilé, nous nous aperçûmes qu'à l'autre extrémité, il était barré d'une montagne avec un passage de chaque côté. Cette découverte nous fit diviser notre troupe en trois compagnies, afin d'occuper toutes les passes, et nous nous réunîmes tous au pied de la montagne où nous supposions qu'était situé le *kraal*. Un Hottentot ayant sur ces entrefaites monté sur une éminence, nous fit signal qu'il apercevait la horde, et nous indiqua avec son chapeau, le côté où elle était : nous partîmes à l'instant au galop, et dans un moment nous nous trouvâmes au milieu du *kraal*, nous étions alors au petit point du jour, et sa lumière faible encore, me laissait à peine distinguer quelques nattes de paille attachées l'une à l'autre entre deux bâtons, dans une forme circulaire. A ce moment nos oreilles furent frappées d'un horrible bruit pareil au cri de guerre des sauvages ; de tous côtés en même-tems nous entendîmes les cris perçans des femmes et des enfans ; je lâchai mon cheval

au galop, et joignis le commandant et un autre fermier, au moment où tous les deux firent feu sur le *kraal :* je témoignai au premier combien j'étais surpris qu'il donnât un tel exemple, et qu'il fût si prompt à enfreindre une promesse qu'il m'avait si solemnellement donnée; je lui dis que j'aurais attendu de lui une conduite toute différente : « Bon Dieu, me répondit-il, n'avez-vous donc pas vu cette nuée de flèches qui viennent de tomber au milieu de nous. » Je n'avais certainement vu ni ennemis, ni flèches, mais ce que j'avais entendu était suffisant pour percer le cœur le plus dur. J'exigeai péremptoirement qu'il ne fût pas tiré un seul coup de fusil, ni par lui, ni par aucun de ses gens. Ils essayèrent de se justifier, en cherchant par terre les flèches qu'on leur avait tirées;recherches dans lesquelles je les encourageai, d'autant plus que je desirais par-là donner aux malheureux sauvages le tems de se sauver, en escaladant les fragmens de rochers et les taillis qui bordaient les hauteurs voisines. Je sentais que je ne pouvais aucunement compter sur les promesses des Hollandais, persuadé qu'en véritables chas-

seurs, ils ne pourraient conserver leur feu en voyant partir le gibier. Un coup de fusil parti de l'autre côté de la montagne, m'en donna à l'instant même la conviction ; j'accourus aussitôt, et en tournant une pointe de rocher, j'aperçus à terre un *Boschisman*, sans vie. D'après le compte qui me fut rendu, il paraît qu'un Hollandais qui parlait un peu la langue des sauvages, avait essayé de leur persuader de descendre des hauteurs où ils s'étaient retirés, et que pendant qu'il leur parlait, un *Bosckisman* se coulant près de lui derrière un buisson, l'avait couché en joue avec son arc, mais qu'il avait été prévenu par un autre paysan qui, l'ayant aperçu, l'avait tué d'un coup de mousquet. Nous avions espéré que notre expédition se serait terminée sans effusion de sang, et qu'aucun accident de cette nature n'en aurait suspendu la marche. Notre inquiétude à cet égard se dissipa bientôt, car les naturels ne tardèrent pas à s'apercevoir que, loin de profiter de la facilité que nous avions de les poursuivre sur les hauteurs, nous avions mis bas les armes et lâché nos chevaux dans les pâturages. Ras-

surés par notre conduite, nous vîmes dans peu de tems plusieurs petits enfans descendre dans la plaine; nous leur distribuâmes du biscuit et d'autres bagatelles, après quoi nous leur permîmes de retourner à leurs parens. Immédiatement après, des femmes et des jeunes filles, au nombre de trente ou quarante, vinrent à nous, mais sans être entièrement rassurées; nous les traitâmes de la même manière, et nous les renvoyâmes dire à leurs maris de descendre pour recevoir à leur tour un présent de tabac. Cette démarche pensa être infructueuse, les hommes étaient moins confians que les femmes, ils tournèrent long-tems autour du sommet de la montagne, incertains de ce qu'ils devaient faire, et leurs femmes vinrent et retournèrent douze fois d'eux à nous, avant de pouvoir en décider un seul à descendre. Enfin il en vint un, et quand il s'approcha de nous, il donnait tout-à-la fois des signes de peine et de plaisir, il riait et pleurait tout ensemble, tremblait, et faisait absolument comme un enfant effrayé. Nous lui donnâmes aussitôt un gros morceau de tabac, et nous le renvoyâmes dire à ses compagnons que nous

avions aussi des présens pour chacun d'eux. Trois autres encore furent assez hardis pour descendre, mais il fut impossible d'en engager davantage à se risquer parmi nous ; et en effet la manière dont nous avions attaqué leur village, n'était pas propre à leur donner beaucoup de confiance, au contraire nous avions agi assez hostilement pour justifier la volée de flèches qu'ils nous avaient décochées ; car nous trouvâmes ensuite que le commandant avait eu raison, et qu'ils avaient en effet tiré. Quoi qu'il en soit, la manière dont cette affaire se terminait, dut leur paraître bien différente de ce que, dans des occasions semblables, ils avaient précédemment éprouvé ; l'usage étant de poursuivre et de fusiller sans pitié tout ce qui échappait au premier carnage. On saisissait alors leurs femmes et leurs enfans, et on les emmenait en esclavage ; pour cette fois on les traita bien, et on leur laissa la liberté de rester avec nous ou de s'en retourner. Nous leur témoignâmes le desir de parler à leur capitaine, au chef de leur horde. Ils nous répondirent qu'ils ne connaissaient point de pareille personne ; que chacun gouvernait

sa famille comme il le trouvait bon, sans craindre la censure; qu'il était maître de rester avec la société ou de la quitter suivant son bon plaisir.

Nous apprîmes bien peu de chose de ces trois hommes, qui vinrent avec nous jusqu'au lieu où nous avions laissé nos chariots. Ils nous assurèrent beaucoup de leur innocence, et nous certifièrent que depuis qu'ils faisaient partie de leur horde, jamais elle n'avait commis aucun acte de violence envers les colons; qu'elle avait toujours habité l'endroit où nous l'avions trouvée, et qu'elle y vivait de la chasse et des fruits de la terre. Tout en effet attestait leur bonne foi, et les apparences étaient certainement en leur faveur. Nous ne trouvâmes auprès de leur *kraal*, ni cornes, ni ossemens de bétail. Nous n'y vîmes d'autres peaux que celles des jeunes élans, des *spring bok*, des tigres ou des *jackals* qu'ils avaient tués. Une femme, sur toute la horde, portait une peau de mouton sur ses épaules. Les fermiers ne manquèrent pas de la remarquer, et d'en conclure que c'était un témoignage évident des ravages que cette

peuplade avait exercés sur le territoire de la colonie.

Avant de renvoyer les hommes qui nous avaient suivi jusqu'à nos chariots, nous leur fîmes à chacun un présent considérable en tabac, grains de verre, couteaux, briquets, et *pierres à fusil;* nous les chargeâmes de dire à tous ceux de leurs compatriotes qu'ils rencontreraient, que s'ils voulaient renoncer à leur piraterie continuelle, les colons les regarderaient comme des amis, et que toutes les fois qu'ils viendraient dans n'importe quelle ferme, sans armes, déclarer leurs besoins, on leur donnerait autant et plus de moutons qu'ils ne pouvaient espèrer d'en enlever par la force ou la ruse. Nous ajoutâmes que dans notre voyage actuel nous n'avions d'autre but que de terminer tout d'un coup la guerre qu'on leur faisait depuis long-tems, en détruisant le motif des hostilités que leur conduite passée avait seule provoquée, et qu'il dépendait d'eux de faire cesser. Nous leur dîmes de plus que nous n'aurions pas tiré un seul coup de fusil sur eux, s'ils ne s'étaient attirés cette agression en décochant les premiers leurs flèches sur

les Européens. Ils restèrent très-volontairement avec nous pendant quelques jours, au bout desquels ils retournèrent à leur *kraal*, très-satisfaits du traitement et des présens qu'ils avaient reçus.

Ce village consistait en vingt-cinq huttes; elles étaient composées d'une natte de paille tendue en demi-cercle, dont les extrémités étaient assujetties sur la terre par deux chevilles de bois. Le devant en était ouvert, mais le derrière était fermé d'une seconde natte; elles étaient généralement hautes de trois pieds, et larges de quatre. Au milieu de ces misérables habitations, la terre était creusée comme un nid d'autruche; leur lit consistait dans un peu d'herbe parsemée sur le fond de ce trou, dans lequel il paraît qu'ils se couchent en rond, et repliés, comme font certains quadrupèdes. Il nous sembla que les hommes d'un certain âge étaient dans l'usage d'avoir deux femmes, une vieille, ayant passé l'âge de la fécondité, et une jeune; aucun degré de consanguinité ne s'oppose chez eux à l'union conjugale, excepté entre les enfans et leurs

pères et mères, ou entre frères et sœurs. Quelque petites et misérables que fussent ces huttes, cependant ils n'en avaient qu'une pour une famille. Nous estimâmes que cette horde pouvait monter à cent cinquante personnes. Ils n'ont aucun animal domestique, excepté le chien : cet animal était ici prodigieusement gras, bien différent en cela de ceux que nous avions vus chez les Cafres. Il me parut de la petite espèce de chien de berger ; le nez long, effilé, à-peu-près comme celui du *jackal*. Je ne pouvais concevoir d'où leur venait cet étonnant embonpoint. Ils ne mangent ni lait ni viande. Les seuls vivres que nous trouvâmes dans les huttes, consistaient en quelques petites racines bulbeuses, quelques larves de fourmis blanches, et des larves desséchées de sauterelles. Les paysans nous dirent que les chiens des *Boschisman* ne vivent que de ces larves, et la grande quantité que cette année avait produite, leur offrant une nourriture abondante, rend raison de la graisse dont ils étaient chargés.

Les hommes étaient entièrement nus ;

ainsi que la plupart des femmes ; leur seule parure était un baudrier de peau de *spring bok*, dont le devant était découpé en longue frange, à-peu-près comme celui que nous avions observé sur quelques femmes hottentotes ; mais les filamens en étaient si petits et si minces, qu'ils ne pouvaient en rien couvrir leur nudité. A la vérité, les femmes, de quelqu'âge qu'elles fussent, ne paraissaient pas s'en embarrasser, car elles se montrèrent devant nous entièrement nues, sans honte et sans confusion ; soit que dans la précipitation et dans le désordre de leur fuite au travers des rochers, parmi lesquels elles cherchèrent un refuge lorsque nous entrâmes dans leur *kraal*, elles eussent négligé d'ajuster cette parure, la seule cependant qu'elles connussent ; soit qu'il leur fût absolument indifférent de couvrir ou non telle ou telle partie de leur corps : quelle qu'en fût enfin la raison, leurs tabliers étaient mis avec bien peu de soins. Quelques-unes portaient la frange par-derrière, d'autres sur la hanche ou la cuisse, et chez quelques autres elle tombait jusqu'aux genoux : cependant, au travers tout cela, la

coquetterie, l'amour de la parure si naturel aux femmes, se faisaient apercevoir dans leurs grossiers habillemens; quelques-unes avaient des bonnets de peau d'âne assez semblables à des casques ; leur cou était orné de morceaux de cuivre, de coquilles et de grains de verre pendus à leurs petits cheveux crépus. Quant aux hommes, ils avaient tous un morceau de bois ou une plume de porc-épic passée au travers du cartilage du nez.

Soit que l'on considère les *Boschisman* sous le rapport de leurs facultés physiques, soit qu'on ait égard à leurs mœurs ou à leur caractère, on ne peut que les regarder comme une race bien extraordinaire. Ils sont extrêmement petits. Le plus grand de ceux que nous ayons vu n'avait que quatre pieds neuf pouces, et la plus grande femme, quatre pieds quatre pouces. La taille ordinaire des hommes est de quatre pieds six pouces, et celle des femmes est de quatre pieds. L'une d'elles, mère de plusieurs enfans, n'avait que trois pieds neuf pouces; leur couleur, leurs cheveux, leurs traits en général, tout annonce qu'ils ont une origine

commune avec les Hottentots, quoiqu'au coup-d'œil ces derniers leur soient bien supérieurs; car les *Boschisman* sont à tous égards, les plus laids de tous les hommes. Le nez plat, les os des joues proëminens, le menton saillant, et le profil concave, donnent à leur figure une grande ressemblance à celle des singes, rapports que leurs yeux perçans, toujours en mouvement, tendent encore à augmenter; leur paupière supérieure, semblable à celle des Chinois, se joint à l'inférieure, en s'arrondissant auprès du larmier, sans former un angle comme chez les Européens. C'est peut-être cette conformation qui leur a fait donner dans la colonie le nom de *Hottentots chinois* ou *Cineeze*; ils ont le ventre excessivement protubérant, et par contre, le dos concave; mais leurs membres sont en général, bien faits et bien proportionnés. Leur agilité est incroyable; l'antilope *klip-springing* peut à peine les égaler en sautant de rochers en rochers. On dit qu'ils vont si vîte, que sur un terrein raboteux ou bien en montant les montagnes, les chevaux ne peuvent les joindre. Pour augmenter leur vîtesse à la course,

les hommes ont adopté une coutume assez remarquable, c'est celle de faire remonter les testicules jusqu'au haut de la racine du pénis, où elles restent aussi inébranlables que si elles y étaient posées par la nature. On conçoit que pour cela le sujet doit s'y être préparé dès l'enfance.

Quelque curieux que soit cet usage, il occupa moins notre attention qu'une particularité extraordinaire qui distingue les femmes de cette nation, de celles de tous les autres peuples. Tout le monde connaît l'histoire de cet appendice que possèdent les femmes hottentotes dans un endroit qu'on expose rarement à la vue, conformation qui n'appartient pas à tout le sexe en général. Ce fait est absolument vrai. Pour les femmes des *Boschisman*, elles se trouvèrent toutes ainsi constituées dans la horde que nous venions de rencontrer, et nous pûmes, à cet égard, satisfaire notre curiosité sans blesser en rien la modestie. Après les avoir bien examinées, il me parut que c'était une prolongation des nymphes ou grandes lèvres plus

ou moins étendues, suivant l'âge ou la manière de vivre du sujet. On les aperçoit dès l'enfance, et elles alongent avec l'âge. Les plus longues que nous ayons mesurées, avaient quelque chose au-delà de cinq pouces; la femme qui les portait était du moyen âge. On dit que quelques-unes les ont plus longues. Ces nymphes prolongées, collées et pendantes, paraissent au premier coup-d'œil appartenir à l'autre sexe; leur couleur est un bleu livide tirant sur une teinte rougeâtre, à-peu-près pareille à celle de la crête d'un dindon, excroissance qui peut en donner une idée assez juste, tant pour le coup-d'œil que pour la couleur, la taille et la forme. La partie intérieure des nymphes ridées et plicées, chez les sujets européens, perd ce caractère dans les Hottentotes, et deviennent parfaitement unies; mais alors elles n'ont plus cette vertu stimulante pour laquelle quelques anatomistes ont supposé que la nature les avait formées; elles ont au moins l'avantage de garantir les femmes de toute violence de la part de l'autre sexe; car il paraît presqu'impossible qu'un homme

s'unisse à une femme pareille, sans son consentement, ou même sans son aide.

Il semble que la nature ait voulu rendre dégoûtante cette race de Pygmée. Cependant un voyageur français a jugé à propos de la disculper à cet égard, en rejetant cette conformation sur le compte des femmes chez lesquelles elle est entièrement l'effet de l'art (4). Cette supposition serait suffisamment réfutée par le témoignage même de ces sauvages qui n'ont pas l'idée d'une autre conformation, et qui croyent que par tout le monde, les femmes sont faites de cette manière. Mais une infinité d'autres preuves peuvent démontrer qu'une pareille assertion de sa part est absolument sans fondement. La colonie possède beaucoup de femmes *boschis ;* elles ont été enlevées à leur famille dès le bas âge par les fermiers chez lesquels elles ont grandi. Depuis le jour où elles sont tombées dans l'esclavage, elles n'ont eu aucune communication avec leurs compatriotes ; elles ne savent même que par oui-dire, quelle est la nation à laquelle elles doivent

leur origine, et cependant elles ont toutes les mêmes parties formées de cette manière, sans qu'elles aient employé aucun moyen auxiliaire pour y parvenir. La supposition qu'elles y suspendent des poids pour les alonger, est un conte assez connu dans *Bruyntjes Hoogte*, où l'auteur dont je parle l'entendit réciter. Ce fut là qu'il passa la plus grande partie de son tems avec sa *Narina*; et en effet, au moment où il s'y trouvait, une horde de *Ghonaquas* s'était établie sur les bords de la grande *Fish rivier*. Les habitans se ressouviennent très-bien de sa visite en ce canton ; il a cependant soin de supprimer tout ce qui pourrait faire croire que le pays était habité par des colons ; circonstance qui, dans sa supposition, aurait diminué l'intérêt qu'il prétendait inspirer. Quant au conte qu'on lui a fait, et qu'il nous a transmis, il faut observer que les fermiers de *Bruyntjes Hoogte* connaissent aussi peu les *Boschisman*, que ces derniers connaissent les Anglais ; et en effet, il existe tout aussi peu de communication entr'eux. Le même auteur dit que c'est sur une femme hottentote, qu'il a

tracé le dessin qu'il nous a transmis. Si la gravure que renferme son livre, est copiée sur ce dessin, il paraîtrait qu'en le crayonnant, il aurait plutôt consulté son imagination que la nature (5).

Les nymphes prolongées sont générales à toutes les femmes hottentotes ; elles sont seulement plus courtes dans celles de la colonie, chez lesquelles elles excèdent rarement trois pouces : plusieurs sujets même n'ont qu'un petit orifice protubérant, ou un tube elliptique, d'un pouce ou moins de longueur. Ce caractère disparaît dans les *Bastaards* ; preuve évidente que la jonction de cette race avec une autre, détruit cette conformation.

Cependant ce n'est pas à la pointe de l'Afrique seulement, que s'est étendue cette prolongation des nymphes. Les causes physiques qui produisent un effet aussi extraordinaire en ce climat, en ont causé de pareils en Egypte, pays situé dans l'hémisphère opposé, sous une latitude correspondante à celle du pays des Hottentots ;

mais en Egypte, cette conformation était regardée comme une maladie, et celles qui se trouvaient ainsi constituées, regardaient cet objet comme si difforme et si dégoûtant, qu'elles ne balançaient pas à le cautériser, quelque douleur qu'une pareille opération pût leur occasionner.

La courbure intérieure de l'épine dorsale, et l'extension des parties postérieures, sont les caractères de toute la race hottentote. Mais dans les petits *Boschisman* ces caractères sont si excessivement exagérés, qu'ils en sont ridicules. Si la forme de la lettre S peut être regardée comme un modèle de grâces dans les femmes, celles-ci ont des droits à la première place parmi les beautés parfaites. Leur personne, depuis la gorge jusqu'au genou, se dessine absolument comme cette lettre. Dans un sujet que je mesurai, les parties postérieures se projetaient à cinq pouces et demi en dehors de l'épine du dos ; cette exubérance était toute de graisse, et rien n'était plus risible que de voir cette femme marcher. Chaque pas était marqué par un tremblement pareil

à celui qu'auraient éprouvé deux masses de gelée placées au même endroit.

Quand on réfléchit sur les Hottentots, dont toutes les hordes n'occupaient, pour ainsi dire, qu'un point dans un aussi vaste continent ; lorsqu'on considère que cette nation diffère aussi essentiellement de toutes celles qui habitent non-seulement l'Afrique, mais encore tout le globe ; lorsqu'on examine leur constitution physique, leur couleur, leur langue, leurs mœurs, leurs habitudes, leur manière de vivre appartenant toutes exclusivement à eux seuls ; l'imagination ne sait que conjecturer sur le pays dont ils tirent leur origine. Quelque singulier qu'il paraisse de tracer un portrait ressemblant à deux nations dont l'une est au haut et l'autre au bas de l'échelle de la civilisation, néanmoins j'oserai dire qu'excepté l'extrême platitude du nez, et la laine substituée aux cheveux, ils ressemblent plus aux Chinois qu'à tout autre peuple. Si nous admettons avec plusieurs missionnaires instruits, que les Egyptiens viennent de la Chine, leur patrie originaire

(certainement les apparences sont beaucoup en faveur de cette supposition, malgré toutes les objections savantes et ingénieuses du philosophe de Berlin), alors il ne paraîtrait point difficile de concevoir comment de nombreuses peuplades voisines du Nil, se seraient ouvert un chemin jusqu'aux extrémités de ce même continent. Lorsque l'on compare tout ce que les anciens ont dit des Egyptiens et des Ethyopiens, on dirait que c'est des Hottentots ou des *Boschisman* qu'ils ont voulu parler. Dans leurs formes physiques, ils ressemblent fortement aux Pygmées et aux Troglodites, deux tribus qui vivaient, dit-on, dans le voisinage du Nil. Le portrait que Diodore de Sicile nous donne de quelques nations de l'Ethyopie, ressemble parfaitement à celui des *Boschisman*. Il dit qu'il règne une espèce de brutalité dans leurs manières et dans leurs coutumes; leur voix était aigue, dissonante, à peine humaine; leur langage, presque sans articulation, enfin ils ne se couvraient d'aucun habillement. Lorsque les soldats éthyopiens s'armaient pour la défense de leur patrie,

lorsqu'ils se présentaient devant leur ennemi, ils piquaient dans un filet autour de leur tête, leurs flèches empoisonnées, qui leur formaient une couronne de rayons. Les *Boschisman* font encore aujourd'hui la même chose; ils placent leurs flèches de cette manière pour le double motif, de tirer plus promptement et d'épouvanter leurs ennemis.

Le pays des Hottentots, en y comprenant toutes les tribus de ce peuple, se renferme entre l'océan méridional et le trente-deuxième degré de latitude, sur la côte de l'est, et le vingt-cinquième, sur celle de l'ouest. Au-delà de la ligne tirée d'un de ces points à l'autre, les Cafres occupent une vaste étendue de pays; aucunes nations ne peuvent différer davantage, dans leurs caractères physiques et moraux, que ce peuple et les *Boschisman*.

Le *Boschisman* est à tous égards un Hottentot. Cependant, ses dispositions, son caractère sont bien différents de ceux des Hottentots qui habitent la colonie. Les premiers sont vifs, joyeux et actifs, leurs ta-

lens sont bien au-dessus de la médiocrité ; ils sont ennemis de la paresse ; en conséquence, ils s'occupent toujours. Renfermés dans leurs chaumières pendant le jour, de peur d'être surpris et enlevés par les fermiers hollandais, ils dansent quelquefois au clair de la lune, depuis le coucher jusqu'au lever du soleil. On dit qu'ils témoignent sur-tout une joie extraordinaire à l'approche du premier orage qui se fait entendre après l'hiver ; ils le regardent comme un signe si infaillible du commencement de l'été, qu'ils mettent en pièces leurs manteaux de peau, les jettent en l'air, et dansent plusieurs nuits de suite, amusement qu'ils paraissent beaucoup aimer, si l'on en juge par les sentiers battus de forme circulaire qui environnent leurs huttes. Leur gaieté est d'autant plus extraordinaire, qu'ils ne peuvent se procurer leur subsistance qu'avec infiniment de fatigue et de danger ; car ils ne savent ni cultiver la terre, ni élever du bétail, et le sol leur fournit bien peu de végétaux, dont ils puissent se nourrir ; les seuls qu'ils en retirent, sont les bulbes de l'iris, et quelques racines graminées,

amères et piquantes au goût. La horde que nous venions de voir, avait fouillé toute la plaine, pour en chercher. Les larves des fourmis leur fournissent encore un autre aliment. Je ne prétendrai pas décider si c'est la richesse des vertes plaines, situées sur les bords de la rivière *Sea-cow* qui s'oppose à la multiplication de ces insectes, ou si les *Boschisman* les cachent : ce qu'il y a de certain, c'est que les fourmilières, si connues par toute l'Afrique, sont ici très-rares. De tems en tems on rencontre, mais en bien petit nombre, des trous sur lesquels s'étaient élevés les édifices de ces insectes, mais ils sont tous détruits par les sauvages. Les larves de sauterelles leur fournissent encore une partie de leur nourriture. Ils les obtiennent assez facilement ; mais pour les autres, ce n'est qu'avec des peines et un travail continuel qu'ils peuvent se les procurer.

Leur industrie se manifeste par-tout, mais sur-tout dans la manière dont ils prennent leur gibier. Quelquefois ils creusent des fosses, qu'ils masquent ensuite avec des bâtons

et de la terre ; d'autres fois ils barrent un passage de plusieurs rangs de pierres, dans lesquels ils pratiquent des ouvertures, pour y laisser passer les animaux qu'ils chassent ; ils s'embusquent là pour les frapper plus facilement de leurs lances et de leurs flèches empoisonnées. Leurs plaines et les défilés sont couverts de pareils ouvrages ; lorsqu'ils n'ont pas de pierres, ils y substituent des poteaux, des espèces de faibles palissades, sur lesquelles ils attachent des plumes d'autruche, comme des épouvantails, ou des appâts, pour attirer le gibier vers l'endroit qu'ils desirent.

Ces moyens de subsistance sont certainement bien précaires, aussi leur manquent-ils quelquefois ; ils sont alors réduits à la nécessité de hasarder une dangereuse et pénible expédition, dont le but est de piller quelqu'habitant de la colonie. Une vie pareille finit indispensablement par rendre les inclinations cruelles. Les Hottentots boschis sont de la plus grande douceur, de la plus grande docilité, et lorsqu'on les traite bien on en peut tout obtenir ; mais les cultiva-

teurs leur ont fait éprouver des traitemens si atroces, qu'ils ont en quelque façon justifié leurs excès. La vindicte publique, la police d'un état, peuvent regarder et poursuivre comme un crime envers la société, l'action d'une famille mourante de faim, que la voix impérieuse de la nécessité, force à dérober la propriété de son voisin, même lorsque ce dernier possède au-delà de ses besoins; mais suivant la loi naturelle, le délit est léger, et les *Boschisman* ont en outre pour excuse de leur conduite, non-seulement la nature et l'humanité, mais encore le droit de représailles. Les personnes sur lesquelles ils exercent leurs brigandages, sont les mêmes qui les ont chassés de leur pays, et qui ont réduit leurs enfans à l'esclavage; il est tout naturel qu'ils saisissent toutes les occasions de se venger. Mais ce qui dénote chez eux une cruauté bien plus profonde que celle de leur nation en général, c'est que leur barbarie s'étend jusqu'à la dernière créature vivante appartenant aux cultivateurs. S'ils saisissent un Hottentot commis à la garde du bétail de son maitre, non contents de le mettre à

mort, il luifont souffrir toutes les tortures que la plus ingénieuse cruauté puisse imaginer ; ils lui arrachent les intestins et les ongles, lui enlèvent la chevelure et lui font subir tous les autres supplices également horribles qu'ils peuvent imaginer ; leur férocité s'étend jusqu'aux animaux qu'ils dérobent. Ils les chassent au haut de leurs montagnes escarpées et les y laissent sans eau, sans nourriture, jusqu'à ce qu'ils les tuent pour les manger, opération dans laquelle ces pauvres bêtes les préviennent souvent en mourant de faim.

Les vexations que ce peuple a éprouvées et l'état malheureux auquel on l'a réduit, ont fait disparaître entièrement cet esprit de timidité, de pusillanimité qui caractérise les Hottentots. Lorsqu'une horde de ces sauvages est investie par les colons, et que la retraite leur est coupée, ils combattent alors avec fureur jusqu'à la mort du dernier homme. En pareille circonstance, il arrive souvent qu'un gros de ces malheureux se dévouent bravement en enfans perdus, et s'élancent au milieu des Européens, afin d'y causer quelque confusion, pour donner (aux dé-

pens de leur vie) , à leurs compagnons cachés dans les rochers ou dans les grandes herbes , le moyen de faire plus efficacement usage de leurs armes empoisonnées, et en même tems pour donner à leurs femmes et à leurs enfans le tems de prendre la fuite.

Leurs brigandages sont conduits avec méthode : s'ils sont poursuivis lorsqu'ils enlèvent des troupeaux, ils se divisent toujours en deux bandes ; la première est chargée de mettre le bétail en sureté, pendant que l'autre continue de harasser les ennemis ; et lorsqu'ils ont à faire à trop forte partie, ils détruisent tout leur butin avec leurs armes empoisonnées. Dans ces expéditions de pirates, indépendamment de leur arc et de leurs flèches, ils sont armés de lances qui ressemblent à la *hassagai* des Cafres, mais elles sont plus petites et toujours trempées dans le poison. Leurs arcs sont infiniment petits , et dans toute autre main que dans celles d'un *Boschisman*, ils ne pourraient être d'aucun usage. Dès l'âge le plus tendre, ils s'accoutument à s'en servir. Tous les

enfans qui descendirent vers nous au *kraal* dont je viens de parler, étaient armés d'un arc et d'un petit carquois. Lorsque ce dernier est complet, il contient soixante-dix ou quatre-vingts flèches, pareilles à celles des Hottentots dont j'ai déja parlé; il renferme en outre des petites brosses pour étendre le poison, de petits morceaux de fer, de l'ocre rouge, des os de pattes d'autruche, longs et arrondis, et deux petits morceaux d'un bois dur, propre à faire du feu. Pour l'allumer, on place un des morceaux horizontalement, on y pratique un petit trou, que l'on remplit d'herbe sèche et dans lequel on fait entrer la pointe de l'autre morceau; on le fait alors pivoter rapidement en le tournant entre les deux mains. La vélocité de cette friction dans le point de contact, allume, au-bout de quelques secondes, un feu qui se communique à l'herbe sèche que l'on a disposée pour cet effet (6).

Quelque misérables que paraissent les *Boschisman*, ils le sont peut-être véritablement moins que la plupart des autres

nations sauvages. Aucun objet de comparaison ne peut exciter leur jalousie, ni leur faire sentir la dureté de leur état, ou les privations au milieu desquelles ils vivent ; ils sont tous également malheureux, une égalité absolue règne dans la horde. Ce qu'un possède, tous le partagent, et s'il souffre, tous éprouvent le même besoin ; ils ne songent jamais au lendemain, ils ne savent économiser aucunes provisions, rien amasser pour l'avenir : chez eux il n'y a jamais que deux alternatives, abondance ou famine. Lorsqu'ils réussissent à voler un troupeau, ils l'égorgent tout entier, et ne pouvant le dévorer assez promptement, leur *kraal* devient bientôt un cloaque en putréfaction, l'air en est infecté. Cette odeur et les débris de leurs boucheries, attirent une quantité considérable de vautours qui servent de signal aux colons qui les poursuivent, au moyen duquel ils découvrent la retraite de ces voleurs. Semblables à ces oiseaux voraces, ils sont également sales et gloutons. Nous fîmes présent d'un mouton aux trois hommes qui nous suivirent jusqu'à nos chariots, il était alors cinq heures de l'après-

midi. Cet animal fut entièrement dévoré avant midi du jour suivant ; ils ne prirent pas le tems de dormir, et continuèrent de manger sans interruption jusqu'au dernier morceau ; après quoi, leur ventre ordinairement si plat, était tellement tendu, qu'ils avaient encore moins qu'auparavant l'apparence de figure humaine. Accoutumés à une nourriture forte, à des alimens piquans, l'eau paraissait n'être pour eux qu'un breuvage insipide. En conséquence ils en préparèrent un autre de la plus dégoûtante composition. Après avoir coupé la gorge au mouton, ils lui ouvrirent le ventre pour y laisser couler le sang dans les entrailles, qu'ils coupèrent ensuite avec un couteau. Lorsque tout fut mêlé ensemble, ils y mirent beaucoup d'eau et remuèrent cet horrible mélange, qu'ils burent ensuite avec un plaisir qui dénotait combien leur goût en était flatté.

Je n'ai point remarqué que les *Boschisman* fussent dans l'habitude de se frotter le corps d'aucune substance onctueuse, autrement qu'en essuyant leurs mains lorsqu'elles sont graisseuses. Mais plusieurs d'entr'eux

avaient, comme les Cafres, enduit leur figure et leurs cheveux d'ocre rouge, quelques-uns avaient la figure peinte d'un noir qu'ils tirent du noyau brûlé d'une petite noix. L'huile que produit ce fruit est, dans leur opinion, le meilleur spécifique pour prévenir la roideur dans les articulations. Les Européens en font grand cas pour guérir les rhumatismes. Cette huile ressemble en effet beaucoup à celle que l'on nomme *cajapoota*, qui passe pour excellente dans la même maladie : les Hottentots nomment la plante *kai*, et la noix ressemble à la graine de l'arbre à thé.

La constitution physique de cette race de Pygmées est beaucoup plus forte que celle des Hottentots ; il y a beaucoup d'exemples de longévité parmi les *Boschis* qui vivent chez les paysans. A chaque maladie qu'ils éprouvent, de quelque nature qu'elle puisse être, ils sont dans l'usage de se couper une phalange d'un doigt, en commençant par le petit doigt de la main gauche, comme le moins utile ; leur idée, en subissant cette opération, est de faire écouler le principe

morbifère avec le sang que fait perdre la blessure.

Ils sont dans l'usage d'enterrer leurs morts, et comme les Hottentots, ils accumulent des pierres sur leurs tombeaux. Quelques-uns de ces monumens sont si considérables, que sur d'immenses pâturages, où l'on ne saurait trouver une seule pierre, il a fallu un travail et une patience bien considérables pour les rassembler.

Le caractère d'un *Boschisman* est bien différent de celui d'un Hottentot vivant dans la colonie. L'insouciance de celui-ci lui fera brocanter tout ce qu'il possède au monde, celui-là ne peut au contraire vivre dans l'inactivité. Le génie de l'un est émoussé, languissant; l'autre est capable de la plus grande énergie. Leurs talens mécaniques se manifestent dans tous leurs ouvrages; leurs flèches sont faites avec soin, les paniers qu'ils tendent dans les rivières pour y prendre du poisson, sont ingénieusement imaginés, et le travail en est fini. Les nattes de paille qui recouvrent leurs mai-

cons, sont parfaitement tissues, et les dessins d'animaux que nous avons remarqués dans certaines cavernes, ne sont pas sans mérite. D'après leurs réponses à nos questions à cet égard, il paraît qu'ils avaient été tracés par une peuplade de la même nation, qui habite un canton situé de l'autre côté d'une grande rivière un peu plus au nord.

Leur dialecte ressemble à celui des Hottentots, quoiqu'ils ne puissent s'entendre réciproquement ; ceux-ci font rarement usage de plus d'un claquement de langue dans un mot. Les *Boschisman,* au contraire, l'emploient presque à chaque syllabe, et cette prononciation chez eux, paraît plus pénible que chez les Hottentots. Quelque difficile qu'il soit pour un Européen d'apprendre une pareille langue, quelques habitans du *Sneuwberg* la parlent aussi couramment que les Sauvages ; facilité qu'ils doivent aux nourrices de cette nation, auxquelles on a confié leur enfance.

Il serait bien à desirer que les cultiva-

teurs sentissent enfin, combien il est impolitique de faire perpétuellement la guerre à ces misérables créatures, et combien au contraire, il serait de leur intérêt de les traiter avec douceur : peut-être ne réussiraient-ils pas à déraciner tout d'un coup leurs habitudes vicieuses ; mais au moins parviendraient-ils à diminuer cette haine qu'ils portent aux Européens, et qui fait courir à ces derniers, le risque perpétuel de leur vie. Le premier pas à faire à cet égard, serait d'abolir l'usage barbare de réduire à l'esclavage, les femmes et les enfans de ces sauvages, lorsqu'ils tombent sous la main des colons. Voilà vraiment le trait mortel qui leur déchire le cœur, et qui fait naître chez eux les sentimens de vengeance qu'ils ont voués aux chrétiens, non sans raison ; car l'état de ceux qui sont prisonniers des colons, est cent fois pire que l'esclavage, parce que leurs maîtres n'ayant pas le pouvoir d'en disposer, ne prennent aucun intérêt à leur conservation. Les habitans de *Graaff reynet* ont fait une démarche auprès du gouvernement, pour obtenir la permission de

vendre leurs esclaves, sous la condition de payer au trésor, dix rixdales par tête d'esclaves. Cette proposition pleine d'humanité, fut faite, disent les registres du district, dans la vue de relever l'ardeur guerrière qui diminuait tous les jours chez les cultivateurs. Elle passa tout d'une voix dans le conseil du village; mais elle fut rejetée par le gouvernement du Cap. Le témoignage des personnes âgées, s'accorde à dire que les *Boschisman* venaient, il y a quarante ans, hardiment et ouvertement, dans la colonie; ils mendiaient, et quelquefois ils volaient, ils se rendaient importuns, précisément comme font aujourd'hui les Cafres; mais jamais ils n'avaient attenté aux jours de personne. Ils n'en sont venus à de pareilles extrémités, que lorsque le gouvernement a imprudemment et injustement autorisé les paysans à exercer un pouvoir illimité sur leurs prisonniers. Il fut en outre assez impolitique pour négliger de fixer d'une manière précise, les limites dans lesquelles devaient se renfermer les expéditions que l'on faisait contre eux : limites qui, certainement,

ne devraient pas s'étendre au-delà de celles de la colonie. Rien ne pouvait sans doute justifier notre agression, lorsque nous avions attaqué leur *kraal.* Les pauvres malheureux dormaient paisiblement dans leur humble asile, au milieu de leur pays, loin des frontières de la colonie. La seule excuse qui pût pallier notre cruauté et notre injustice, c'était l'espoir d'une pacification générale que nous nous proposions d'effectuer. On parviendrait bien plus efficacement à empêcher leurs pirateries, si on se contentait de les charger vigoureusement, toutes les fois qu'ils dépassent leurs limites, sans chercher à les poursuivre dans leur pays; mais cette conduite juste et modérée ne remplirait pas le but que se proposent les paysans : c'est celui de se procurer des esclaves. Il leur faut du monde pour garder leurs troupeaux, et les Hottentots sont aujourd'hui trop rares pour qu'ils puissent s'en procurer autant qu'ils le desireraient ; quand même ils en obtiendraient suffisamment, il faudrait les salarier : inconvénient qu'ils n'éprouvent pas avec les prisonniers *Boschis*, auxquels

ils ne donnent que la nourriture et une peau de mouton; aussi les préfèrent-ils, quoique dans leurs longues expéditions contre eux, ils soient exposés à des fatigues considérables. Ils sont souvent plusieurs jours de suite sans une goutte d'eau, souffrant la faim, le froid, le chaud, sans un moment de repos; plusieurs reçoivent des blessures empoisonnées dont ils ne meurent pas toujours, mais qui, faute d'être traitées à propos, leur laissent des maladies de langueur dont ils ne guérissent jamais. Quelques-uns ont la précaution de porter des ventouses dont ils se servent pour extraire le poison de la blessure, de l'huile douce pour la laver, et du vinaigre pour boire dans le cas où ils seraient atteints de quelques flèches; mais le plus grand nombre compte sur-tout sur l'efficacité de la pierre à serpent, que nous avons déja dit n'être qu'un os ordinaire brûlé. Lorsque les Hottentots sont frappés de traits empoisonnés, ils sont dans l'usage de laver leurs blessures avec de la poudre à canon délayée dans de l'urine; il est rare que ce remède ne leur conserve pas la vie, excepté lorsqu'ils sont blessés mortellement.

Dans l'après-midi du 30, nous rejoignîmes nos chariots, qui s'étaient avancés sur les bords de la rivière *Sea-cow*, jusques à un passage, au milieu duquel elle traversait un groupe de montagnes. Cette ouverture se nomme premier *poort*. Le colonel *Gordon* ayant pénétré jusqu'ici, après avoir quitté le gouverneur *Plettenberg*, éprouva un accident qui le força d'y terminer son voyage. Son cheval tomba dans une de ces fosses que les *Boschisman* creusent pour prendre des hippopotames, et s'empala. Depuis les montagnes de neige jusqu'à celles-ci, le pays est si uni, qu'à peine avions nous rencontré une inégalité sur sa surface, mais il commençait ici à devenir plus haché, et l'horizon vers le nord se garnissait de montagnes bleues. Le jour suivant nous atteignîmes le second *poort*, ou passage, au travers duquel la rivière coule comme dans le premier. Les montagnes augmentent considérablement en hauteur depuis cet endroit, et leurs sommets étaient couronnés d'une couche de grès. Elles s'étendaient dans la forme d'une longue chaîne, au travers de laquelle il n'y avait aucune

issue vers le nord, praticable pour les chariots.

Quoique personne de notre compagnie n'eût encore été au-delà de l'entrée de ce passage, cependant les paysans consentirent très-volontiers à s'avancer encore une journée de chemin, en suivant les bords de la rivière, aussi loin que cela serait praticable, ou du moins aussi loin qu'il nous semblerait à propos. Le *kloof* se trouva étroit, la rivière serpentait d'ailleurs d'un côté à l'autre, et rangeait de près les pointes de rochers escarpés sur les rives sans intervalles ; de manière qu'il nous fallut la traverser cent fois, et nous allions renoncer à avancer plus loin, lorsque nous rencontrâmes un large chemin battu par les hippopotames, qui nous conduisit, sans interruption, à l'autre extrémité du *kloof*, au travers des roseaux, des buissons, et des endroits où les eaux de la rivière étaient peu profondes. Nous estimâmes que cet endroit était éloigné de quinze milles de l'entrée du passage où nous avions laissé nos chariots. En cet endroit se terminait le cours de la rivière

Sea-cow. Ses eaux paisibles se déchargeaient dans une autre rivière d'une grandeur prodigieuse, dont les flots rapides roulaient leurs eaux profondes et vaseuses sur un lit de rochers. Ce fleuve continuait à couler vers le nord-ouest. Quoique nous n'eussions pas vu un nuage au ciel depuis notre départ de *Graaff reynet*, cependant il devait avoir tombé de fortes pluies dans le pays qu'il traversait dans son cours; car les débris d'arbres, les plantes, les herbes encore vertes, amoncelées sur ses bords, annonçaient que le niveau de l'eau avait baissé de douze à treize pieds. Il était en cet endroit très-profond, et large de quatre cents verges. Les paysans ne le connaissaient que sous le nom de *Groot*, grande rivière; mais d'après sa direction et sa grandeur, il n'y a pas de doute que ce ne soit le même que le colonel Gordon a nommé la rivière Orange, et qui se jette à la mer, sur la côte de l'est, entre les deux peuplades des petits et grands *namaaquas*. Quant à sa grandeur, toutes les rivières de la colonie, réunies, n'égaleraient pas le volume de ses eaux.

Ses rives étaient ombragées de *mimosa* du *Karrop*, mêlés avec des saules de Babylone et des *rhus viminalis*. Sa surface était couverte d'une quantité prodigieuse d'hippopotames, dont quelques-uns ronflaient, d'autres soufflaient avec un bruit égal à celui des vagues qui se brisaient parmi les rochers.

Sous des arbres touffus, entre les roseaux qui croissent près du confluent de la rivière *Sea-cow*, nous vîmes les endroits où ces énormes animaux venaient jouer et se rouler, quand ils osaient sortir de leurs humides retraites. La description du *behemoth*, que l'auteur du livre de Job met dans la bouche du Tout-Puissant, est poétique, grande et remplie d'images. Il est plus que probable que c'est l'hippopotame qu'il a eu en vue. « Regarde maintenant l'être que j'ai « fait avec toi : il broute l'herbe comme « un taureau ; ses cornes sont fortes comme « l'airain ; ses os sont durs comme le fer. « Il repose sous les arbres touffus, à l'abri « des roseaux et dans les marécages ; le « feuillage épais le couvre de son ombre,

« et le saule des ruisseaux l'environne. Re-
« garde-le boire, il assèche les rivières, il
« croit pouvoir engloutir le Jourdain, il
« l'avale des yeux ; il sent les embu-
« ches, etc. ».

Les rochers qui bordaient ce long passage, au travers duquel nous étions venus jusqu'à la rivière, et les montagnes qui les dominaient, donnaient asile à une quantité de *klip-springers*, de *reeboks* et de singes d'une couleur gris-verdâtre, la queue droite, noire à l'extrémité, d'un tiers plus longue que le corps ; le front barré d'une ligne blanche horizontale, immédiatement au-dessus des yeux, et les joues recouvertes de poils blanchâtres. Mais de tous les objets que nous rencontrâmes dans le *kloof*, le plus remarquable est une plante liliacée. Les feuilles en sont ondées, lancéolées ; la tige de la fleur a six pieds de haut, et un pouce de diamètre ; elle soutient un parasol composé de vingt ou trente fleurs. Les pétales sont à l'extérieur rayés de rouge et de blanc ; l'intérieur en est d'un blanc de neige, et les anthères d'un brillant cramoisi.

Après avoir rejoint nos chariots, nous dirigeâmes notre route vers l'est, en tournant autour des montagnes que traverse le *kloof*, dont nous venons de parler. Ce chemin nous rapprocha de la rivière Orange. Elle coulait alors plus librement sur un pays plus uni. Cependant nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'il était impossible à nos chariots d'avancer dans cette direction, et qu'il y avait bien peu d'endroits où ils pussent approcher les bords du fleuve. En conséquence, nous montâmes à cheval, et pendant quatre jours nous en suivîmes les détours, dans l'espoir de trouver un gué pour tous nos équipages. Le premier jour, l'eau tomba d'à-peu-près deux pieds, elle continua de même à baisser pendant trois jours, mais le quatrième fit évanouir toutes nos espérances. La rivière s'enfla de rechef et atteignit un niveau supérieur à celui qu'elle avait la première fois que nous l'avions approché. Les montagnes au travers desquelles elle dirigeait son cours, commençaient aussi à devenir plus inégales. Ses rives étaient même rarement accessibles aux chevaux. Nous renonçâmes alors à l'idée

de pénétrer plus loin vers le nord, en conséquence nous n'eûmes rien de mieux à faire que de retourner à nos chariots; nous nous bornâmes à finir notre voyage par une route opposée, et à diriger notre retour vers le pays des Cafres.

Lorsque la rivière Orange n'est point grossie par une inondation, sa largeur ordinaire m'a paru de trois cents verges; le terrein rétrécit quelquefois son lit à deux cents; en revanche, elle s'étend en d'autres endroits à cinq cents. Le volume de ses eaux était très-considérable, et dans les endroits rétrécis, son courant accéléré devenait très-rapide. Cependant, en supposant que cette rivière fut celle d'Orange, nous étions au moins à cinq cents milles de son embouchure sur la côte de l'ouest. De chaque côté de son lit le terrein était nu et stérile comme celui du *Karroo*, avec cette différence qu'il était encore infiniment plus désagréable en ce qu'il se composait de sable mouvant. Mais à deux milles vers le sud, le pays se convertissait en plaines couvertes de beaux pâturages.

L'inondation s'était étendue en plusieurs endroits à plus d'un mille du rivage; les débris de grands arbres, les racines, les arbustes, les sillons de sable dirigés dans une longue ligne parallèle au cours de la rivière, attestaient que ses eaux étaient arrivées jusqu'à ces endroits, élevés de trente ou quarante pieds au-dessus du niveau de sa surface dans son état ordinaire.

Semblable au Nil, le fleuve d'Orange est soumis à des inondations périodiques, et comme le premier, il serait susceptible de fertiliser une vaste étendue de terrein adjacent, si on lui creusait des canaux. Comme le Nil, il a ses cataractes; du lieu où nous étions, nous en entendîmes une dont le bruit prodigieux nous fit supposer qu'elle était considérable, mais elle n'était accessible qu'avec infiniment de peines, de travail et de fatigues. Le voyageur instruit de tout ce qu'on a écrit sur le nord de l'Afrique, ne peut parcourir le midi de ce continent, sans être frappé de la ressemblance étonnante, qu'ont entre elles les deux extrémités de cette partie

du monde. L'Egypte et la colonie du Cap, sont sous une même latitude correspondante. Ces deux pays sont dans des climats semblables ; leur sol est pareil, leurs eaux sont également salines, tous les deux ils abondent en natron ; les mêmes plantes, les mêmes animaux leur sont communs : sans le Nil, l'Egypte serait un désert aride qui ne produirait que quelques plantes âcres, salines, juteuses, pareilles à celles du grand *Karroo*, pays où il pleut aussi rarement qu'en Egypte ; et le sol sablonneux du Cap, lorsqu'il est arrosé, devient aussi fertile que les bords du Nil. Les pluies commencent généralement à tomber en mai dans les montagnes de l'Abyssinie ; leurs eaux rassemblées en juin, occasionnent en s'écoulant, la crue du Nil, et forment cette inondation qui continue jusqu'au mois de septembre. Le tems des pluies dans le midi, correspond exactement avec celles du nord. Elles commencent à tomber en novembre au-delà du pays des *Cafres* et des *Tambookies*, dans les grandes montagnes au pied desquelles coule le fleuve d'Orange. Leurs eaux réu-

nies inondent le pays des *Namaaquas*, vers le mois de décembre, ce qui répond absolument à la même saison qu'en Egypte, parce que ces deux pays étant à des distances égales de l'équateur dans les hémisphères opposés, leurs saisons sont inverses. On a remarqué parmi les femmes d'Egypte, la même particularité de conformation que l'on a observée chez celles des Hottentots. La *giraffe* passe pour habiter plus particulièrement l'Ethyopie, située plus près de l'équateur que l'Egypte. Cet animal extraordinaire a d'abord été rencontré au-delà du fleuve d'Orange, qui pareillement est plus rapproché de la ligne équinoxiale, qu'aucune autre partie de la colonie du Cap. On pourrait citer encore bien d'autres analogies entre ces deux pays, mais en voilà assez pour faire sentir combien leur ressemblance est frappante.

Il s'en fallait beaucoup que la rivière d'Orange fût alors à sa plus grande hauteur; cependant son aspect était majestueux, mais elle doit être extrêmement belle lorsque ses eaux sont claires et di-

minuées à leur niveau ordinaire ; dans les endroits unis où son cours plus tranquille, plus libre, coule sur des lits de pierres silicées, on en trouve de rares, de curieuses et de très-belles, parmi lesquelles on remarque des opales, des cornalines, des calcédoines et des agates de toutes les formes et de toutes les couleurs ; des herborisées, unies, veinées, nuées et en stalactites ; elles ne sont point éparses çà et là ; le lit de la rivière en est tellement rempli, qu'à en juger par la quantité de celles que l'eau ne couvrait point, on en pourrait charger un chariot dans peu d'heures. Ces lits consistent généralement en silex ronds et ovales, d'un fond noir, quelques-uns d'un brun clair, d'autres couleur chocolat ; ils sont incrustés d'autres petits cailloux blancs, quartzeux, qui se dessinent sur la surface unie des premiers, en cercles veines, en lignes et taches irrégulières. Ces pierres me parurent de l'espèce que les minéralogistes français ont nommée *variolites*, et que M. *Kirwan* a proposé de comprendre sous le nom générique de *porphyrites*. Les parties blanches paraissaient s'être

formées dans la matrice colorée, mais elles y étaient si fortement adhérentes, qu'il n'était pas facile de les en arracher. Il est assez digne de remarque, que depuis le Cap, cette rivière soit la seule où l'on puisse trouver de pareilles pierres. Suivant les relations de *Vaillant* et de *Patterson*, son lit en est semé jusqu'à l'embouchure vers la côte de l'ouest, mais aucun des deux ne parle de ces pierres tachetées qui (s'il en avait existé dans cet endroit), n'auraient pu manquer d'attirer leur attention, car elles sont aussi nombreuses que belles et curieuses. Les bords de la rivière en étaient entièrement composés, ainsi que des agates dont j'ai parlé plus haut; elles se présentaient sous toutes les grandeurs, depuis une ligne jusqu'à un pied de diamètre; elles étaient généralement rondes et polies par le froissement qu'elles éprouvaient dans leur cours jusqu'au bas de la rivière. Les rochers qui bordaient les rives, me parurent des masses composées d'argile et de mica, qui contenaient une grande quantité d'oxide de fer; les angles en étaient pareillement arrondis, et leurs surfaces polie

par l'action du courant ; l'influence alternative de l'eau et du soleil, leur avait fait contracter une couleur brillante, noire, semblable au vernis de cette couleur dont on enduit des vases de faïance ; le sommet des montagnes contigues à la rivière, était généralement de quartz gris ; cette couche en recouvrait une autre de pierre de fer, soutenue par une masse de grès qui reposait sur un fond d'ardoise ; les couches étaient horizontales ou à-peu-près.

Les ustensiles de pêche des *Boschisman*, répandus en bon état sur les bords de la rivière, nous prouvèrent qu'il y en avait beaucoup dans le voisinage, et que notre troupe les avait détournés de leurs occupations. Ces ustensiles consistaient en paniers faits de branches d'osier et de tiges de roseau entrelacés, les unes blanches, les autres brun foncé, ce qui leur donnait l'effet d'une assez jolie bigarrure. L'ouvrage en était propre, soigné, et leur structure bien imaginée ; ils ressemblaient à ceux qu'on emploie en Europe au même usage. Nous trouvâmes parmi ces paniers, des harpons de bois, dont quel-

ques-uns avaient un os pour pointe, et sur lesquels étaient fixées des cordes qui me parurent faites d'une espèce d'herbe. Les sauvages avaient aussi creusé un grand nombre de profondes fosses sur les bords de la rivière, et la plupart étaient recouvertes avec tant de soin, qu'il était très-difficile de les apercevoir. Cette circonstance rendait fort dangereuses les promenades à cheval, dans les sentiers qui bordaient la rivière *Sea-cow*. Un de nos chevaux tomba dans un trou de neuf pieds de profondeur, dans lequel heureusement il ne trouva pas de pieu, car il se serait infailliblement empalé.

N'importe où nous approchions du lit de la rivière, nous voyions toujours une grande quantité d'hippopotames, souffler, grogner et se jouer sur l'eau. Nos chasseurs en tuèrent quatre en un jour ; ils étaient tous très-maigres, nous l'attribuâmes aux sauterelles qui avaient dévoré toute la végétation à une distance considérable des bords de la rivière. Nous tirâmes un fœtus du corps de la mère que nous venions de tuer ; l'animal était déja parfaitement formé, il ne lui manquait

que les dents et les défenses, il n'avait alors que sept pouces de long, et cependant je réfléchissais avec étonnement, que s'il n'avait pas été mis à mort, ce petit embryon serait parvenu à la pesanteur énorme de trois ou quatre milliers.

Vers la fin du dernier jour de notre voyage sur les rives de la rivière, nous rencontrâmes un bois de grands *mimosa*. Les branches étaient chargées de plusieurs milliers de nids de grives mange-sauterelles, et tout auprès nous traversâmes le seul essaim de ces insectes que nous eussions encore rencontré dans le voisinage de la rivière. Toute l'herbe d'alentour était déja disparu, les sauterelles couvraient un espace de cent verges en largeur et de cinq milles de longueur. Elles marchaient vers la rivière qu'elles avaient le projet de traverser; le bord de l'eau était couvert d'une multitude prodigieuse de ces petits animaux entassés les uns sur les autres en sillons de cinq ou six pouces de hauteur, des myriades étaient déja entrés dans le fleuve et périssaient dans ses eaux, qui les entraînaient dans leur cours.

Nous abandonnâmes cette rivière le 5 de décembre, et tournant vers le sud, nous parcourûmes un pays plat dont le fond était une forte argile recouverte d'herbes, mais dépourvue de bois, de buissons et d'eau; nous rencontrâmes çà et là quelques sources, mais en petit nombre; elles étaient indiquées par de grands roseaux qui les environnaient et qui les faisaient facilement découvrir. On y voyait en abondance, des élans, *des gnous*, des lièvres et des perdrix, ils étaient tous faciles à chasser, excepté les *gnous*. La plus grande partie des antilopes se laisse plus facilement approcher dans la plaine, vers deux heures après-midi, que dans tout autre moment, le soleil est alors dans sa plus grande force; peut-être éprouvent-elles en cet instant un état de langueur, ou peut-être leurs yeux éblouis de l'éclat de ses rayons ne leur permettent pas de bien juger les distances. Vers le milieu du jour, le thermomètre se tint à 88 deg. à l'ombre. Depuis huit ou dix jours sa plus grande hauteur avait été 84 d. le tems avait été presque constamment calme et le ciel sans nuages.

Le jour suivant, après avoir marché direc-

tement au sud pendant dix heures, sur un terrein uni, nous arrivâmes à la plus haute chaîne des montagnes qui traversent la pointe méridionale de l'Afrique; ce n'est en quelque façon que la continuation de celle de la Boussole dont nous avons déja parlé sous le nom de *Compass berg*, quoiqu'il y ait plusieurs interruptions dans les chaînes adjacentes. Elle porte ici le nom de *Zuure-Veldt*, montagne acide. Les ruisseaux qui s'en échappent, prennent leur cours dans toutes les directions : ceux qui coulent vers le nord se jettent dans la rivière d'Orange, et ceux qui se dirigent vers le sud, se réunissent et forment enfin la grande *Fish rivier*, qui sert de frontière réciproque aux Cafres et à la colonie.

Un homme de notre suite nous assura qu'il avait vu, il y avoit quelques années, un dessin d'unicorne dans un *kloof* du *Zuure-Veldt*. D'après ce rapport nous partîmes le 7 de bon matin, pour faire une excursion parmi ces montagnes. Nous trouvâmes en plusieurs endroits des dessins d'une grande variété d'animaux, mais aucun ne ressem-

blait à un quadrupède armé d'une seule corne. Plusieurs paysans m'avaient fréquemment assuré, que parmi toutes ces esquisses on trouvoit assez souvent celle d'une unicorne ; mais quoique nous eussions visité plusieurs cavernes des *Boschisman*, dans la seule vue d'en trouver, tous nos efforts pour y réussir, avaient été jusqu'alors inutiles. Cependant si nous fûmes assez malheureux pour manquer l'objet principal de nos recherches, nous fûmes amplement dédommagés par une infinité d'autres choses très-intéressantes, de la fatigue et du travail que nous avoit donné pendant huit heures une course aussi pénible, sous les rayons embrasés du soleil, étincelant au milieu d'un ciel sans nuages. Nous n'avions point encore trouvé, depuis le commencement de notre voyage, une aussi belle collection de plantes rares. Les flancs du *Zuure-berg*, produisaient une quantité vraiment étonnante de toutes les espèces de *geranium*, mais surtout de celles qu'une dernière classification botanique a nommées *pelargonium*. Plusieurs autres espèces n'y étaient pas moins nombreuses, telles que l'éternelle, *gnaphanium*,

le *xeramthemum fulgidum*, avec ses brillantes fleurs jaunes, et le *speciosissimum*, plus brillant encore. Le bord des sources du *Zuure-Veldt*, était, en outre, embelli de cette singulière et magnifique plante que j'avais aussi trouvée sur la montagne de la Table, *la Disa*. Au pied de la montagne nous prîmes deux animaux, l'un desquels est le plus beau et l'autre le plus dégoûtant de tous les êtres créés : il est inutile de dire que le premier était un zèbre ; nous le tuâmes au milieu de cinq autres. Le dernier était le *boschvarke*, ou cochon sauvage d'Afrique, décrit dans le *systema naturae*; sous le nom de *sus ethyopicus*. Il est aussi vicieux, aussi artificieux que laid; il est armé de deux longues défenses d'ivoire, qui jaillissent de sa gueule comme des cornes, et qui le rendent très-dangereux pour ceux qui l'approchent. Ses petits yeux placés presqu'au haut de son front carré, et deux poches charnues qui de chaque côté lui pendent sur les joues, comme une seconde paire d'oreilles, achèvent de rendre son aspect hideux et effrayant. Nous trouvâmes au même endroit plusieurs espèces de lézards : un de ces animaux réfléchissait au

moment d'expirer, tous les tons des plus belles couleurs, et dans l'état ordinaire ses nuances permanentes étaient l'azur et le verd; le dos était divisé dans sa longueur, par une ligne d'un bleu foncé tacheté de jaune, la queue alternativement orange et ferrugineuse en ondes, le corps pourpré de huit pouces de longueur. Nous en vîmes une autre espèce d'un pied de long et entièrement jaune. Le pays abondait aussi en caméléons, sur-tout de la petite espèce particulière au Cap, le *pumila*, du systême de la nature. L'opinion générale est que ce reptile prend ordinairement la couleur des objets sur lesquels il est posé. Cette règle peut être vraie en général, cependant elle est soumise à des exceptions. Je l'ai vu rester noir pendant plusieurs minutes sur un fond blanc, et réciproquement blanc sur un chapeau noir: auparavant de changer de couleur, il s'enfle au double de sa grosseur ordinaire par une longue aspiration; et c'est pendant la durée de ce gonflement que sa couleur change graduellement. Dans toutes les nuances par lesquelles il passe, les seules marques permanentes sont deux petites

lignes foncées, qui se prolongent sur ses flancs. Les caméléons sont distingués des autres individus de la famille des lézards, en ce que grimpant sur l'extrémité des branches des arbrisseaux, où ils se tiennent avec leurs queues, ils dardent leur langue sur les mouches qu'ils attrapent au vol. Il paraît que c'est là la source où l'on a puisé l'idée qu'ils se nourrissaient d'air.

Nous avions laissé au pied de la montagne, le zèbre que nous avions tué, dans l'intention d'en enlever la peau à notre retour; nous ne fûmes pas absents plus d'une heure. Dans ce laps de tems, il fut complètement vidé par une troupe de vautours de plusieurs espèces; des condors, des percnoptères, des corbines blanches, et des corneilles vulturines s'étaient réunies pour le dévorer. Ce qu'il y a d'extraordinaire dans leur opération, c'est que la peau de l'animal n'était entamée en aucun endroit; ils avaient seulement élargi la blessure que la balle lui avait faite au cou: ce trou leur avait suffi pour arracher toutes les entrailles. C'était une emelle, elle était pleine et prête à mettre

bas ; les vautours avaient fait sortir le poulain jusqu'à moitié du corps par le vagin. Il semble que l'oiseau sacré d'Egypte soit le pourvoyeur du condor, et que son emploi soit de dépécer les carcasses ; tandis que l'autre, tranquille à côté de sa proie, attend la curée pour s'en gorger.

Vers le soir, nous arrivâmes à une ferme située sur la frontière de la colonie, dans la division de la rivière *Sea-cow* et de *Rhinoceros-berg;* nos chariots s'y rendirent aussi, après avoir marché tout le jour. Cette partie du pays est encore occupée par quelques familles, qui, à l'exemple des habitans du *Sneuwberg*, ont résisté aux attaques des *Boschisman*, en se réunissant et se défendant mutuellement. Leur fortune consiste en moutons et en bêtes à cornes ; quant à leurs moissons, les sauterelles les ont toutes dévorées.

Nous congédiâmes ici, le détachement qui nous avait accompagnés ; mais comme nous avions l'intention de côtoyer la colonie, en marchant vers l'est, et de traverser

la division abandonnée de la *Tarka*, nous choisîmes une autre escorte parmi les fermiers *d'Agter Sneuwberg*, auxquels nous supposâmes que la partie orientale de la colonie était mieux connue. Six habitans et six Hottentots ajoutés à nos forces, nous parurent suffisants pour accomplir ce voyage avec sureté.

Nous dirigeâmes notre route vers le sud-est, et nous arrivâmes à un endroit où quatre lacs salés se succédaient immédiatement l'un après l'autre. Trois d'entr'eux plus grands que le quatrième, égalaient ceux que nous avions vus à *Zwart Kop's rivier*, mais ils contenaient peu d'eau. Le fond en était couvert d'une croûte de sel, dont la plus grande épaisseur n'excédait pas un pouce; immédiatement au-dessous du sel se trouvait une couche légère et mince de sable rouge, supportée par un lit de deux pieds d'épaisseur, formé d'une argile bleue, douce, impalpable. En continuant de creuser, les trois pieds suivans étaient d'une argile jaunâtre, friable, grossière, contenant de petits cristaux de sel; au-dessous

se trouvait un peu d'eau, supportée par une croûte d'un demi-pouce d'épaisseur, formée d'ardoise violette pourrie, qui recouvrait un sol rougeâtre, sec, sans apparence de sel. Sur les bords du troisième lac, coulaient plusieurs sources d'eau claire, d'un goût terreux et amer, et les ruisseaux qui s'en échappaient pour se jeter dans l'étang, étaient couverts de grands roseaux et de joncs, qui croissaient au milieu du sel jusqu'au centre du lac. Les autres étaient entièrement dépouillés, leurs bords n'offraient ni arbustes, ni buissons. Le pays adjacent était pareillement dépourvu de plantes, et la surface était en plusieurs endroits saupoudrée de légères pellicules salines. La quantité de gibier des plaines voisines, les élans, les *spring bok* qu'on y trouvait en foule, furent des motifs suffisants pour nous faire dresser nos tentes en cet endroit, mais nous y passâmes une mauvaise nuit; les rugissemens des lions ne nous laissèrent pas reposer tranquilles.

Nous continuâmes notre route vers l'est; et le 10 nous entrâmes dans la division de

la *Tarka*, en rangeant le pied d'une haute montagne nommée *Bambos berg*, qui fait partie de la plus haute chaîne de celles qui traversent cette partie méridionale du continent d'Afrique. Le *Bambos berg* se forme d'un double rang de montagnes ; elles sont complètement impraticables pour les chariots et même pour les chevaux. Si nous avions voulu pénétrer au-delà avec nos chevaux, il eût fallu retourner au nord et traverser le *Zuure-berg*. Dans toutes les expéditions que différentes vues ont fait entreprendre au travers de la Cafrerie, on n'a point encore trouvé à l'est, de passage au moyen duquel on pût les franchir ; en conséquence, on connait bien peu le pays situé derrière la montagne de *Bambos berg*, au pied de laquelle coule la rivière d'Orange, raison pour laquelle plusieurs d'entre nous regrettèrent beaucoup de ne pouvoir le visiter. Nous trouvâmes d'ailleurs qu'il était imprudent de continuer notre route à l'est, parce qu'une horde de cinq cents *Boschisman*, commandée par un certain *Lynx*, s'était postée près d'une pointe de *Bambos berg*. Nous fûmes en conséquence forcés de retour-

ner vers le sud, et de couper directement au travers de la *Tarka*.

Dans l'une des montagnes qui terminent cette division vers l'est, nous découvrîmes une caverne pleine de dessins de divers animaux, généralement de la grande espèce, tels que des éléphans, des rhinocéros, des hippopotames, et parmi tout cela une giraffe. Ce dernier animal nous prouva que les *Boschisman* avaient eu raison en nous assurant que les auteurs de ces dessins étaient des hordes répandues au nord de la rivière d'Orange, car on ne trouve jamais de *Cameleopardis* au sud de cette rivière ; c'est un animal absolument inconnu dans le district de *Graaff reynet*.

La division de la *Tarka* reçoit son nom d'une rivière qui, prenant sa source dans *Bambos berg*, coule directement au travers de ce canton, et après l'avoir arrosée, va se jeter dans la *Fish rivier*. C'est un pays bien couvert, et lorsqu'il était habité, on le regardait comme une des meilleures subdivisions de *Graaff reynet*, pour élever du bé-

tail. Nous aperçûmes dans quelques-unes des fermes abandonnées, des vignes chargées de raisins, des pêchers, des amandiers, des pommiers et poiriers, tous chargés de fruits; des légumes de toute espèce qui, sans eau, sans secours, croissaient à merveille. Le gibier paraissait rare, excepté les élans et les *spring-bok*. Le seul objet curieux qui s'offrit à nos yeux, fut une volée de *grillivorus*, ils paraissaient donner chasse à un nuage de sauterelles qui, pendant quinze minutes, nous avaient passé sur la tête.

Le 12, nous quittâmes la *Tarka*, et le soir nous campâmes sur le bord de *Fish rivier*; elle doit son nom à la grande quantité de poisson qu'elle passe pour renfermer, surtout une espèce de *cyprinus*, genre de carpe. Après avoir continué son cours vers le sud, et s'être grossie du tribut de plusieurs autres petites rivières, elle prend le nom de grande *Fish rivier*, et devient alors limite de la colonie, comme on l'a déja fait connaître.

Sur la rive droite de la rivière, coulent

deux sources d'eau thermale ; on les reconnaît facilement à l'odeur forte qui s'en exhale, et qui ressemble à celle de l'eau avec laquelle on aurait lavé un fusil sale. Elles ne sont séparées que par un intervalle de quelques pas ; leur chaleur ne différait que d'un deg. de *Fahrenheit ;* ce thermomètre se tenait à 88 deg. dans la plus grande, et à 87 deg. dans la plus petite. La dernière bouillonnait uniformément, mais la première lançait l'eau par saillies, elle avait à-peu-près trois pieds de profondeur, et sa forme était arrondie comme celle d'un vase. Cette fontaine était composée d'une croûte dure de roche cimentée, formée de cailloux extrêmement petits et de diverses couleurs, de petits cristaux de quartz, usés et arrondis, et de pyrites globuleuses et ferrugineuses. Le ciment qui joignait toutes ces parties, me parut être un sable fin d'émeri. Le sol du pays adjacent et des bancs de la rivière, était une argile dure, bleuâtre : aux environs et à-peu de distance de ces sources, se trouvaient plusieurs fondrières circulaires, boursoufflées et élevées de quatre ou cinq pieds au-dessus de la surface du pays : elles étaient

extrêmement élastiques, il en jaillissait des sources d'une eau claire, froide, inodore et sans goût ; on assure que l'eau de ces sources chaudes, hépatiques, est un spécifique efficace pour les contusions, les entorses, et les douleurs rhumatiques auxquelles la grande et subite variation de la température rend les paysans très-sujets.

Nous trouvâmes une grande quantité de nitre natif, à douze milles delà, dans le *kloof* d'une montagne détachée ; ce dépôt naturel était renfermé dans une de ces cavernes où les *Boschisman* fixent leur séjour pendant l'hiver, et où ils tracent les dessins dont j'ai parlé plus haut. La surface inférieure de la couche calcaire de grés qui formait la voûte et les côtés qui la soutenaient, étaient inscrustés de salpêtre clair, blanc, qui se détachait en écailles, d'un quart de pouce à un pouce et plus d'épaisseur : lorsqu'on le cassait, il ressemblait à du sucre rafiné, il brûlait entièrement et sans résidu ; après la solution, si l'on évaporait l'eau, il restait des cristaux de beau nitre pur, prismatique. Beaucoup de

montagnes d'Afrique renferment pareillement du sel semblable sous des couches de grès, mais peut-être pas en assez grande quantité pour mériter l'exploitation. Il y avait aussi dans la même cave une substance noire qui coulait sur les côtés de la caverne ; elle paraissait bitumineuse, les paysans la nommaient urine du *das* : le fond de la caverne était rempli de plusieurs charretées de fumier de cet animal, qui vit, comme on sait, en société. Les parties animales corrompues qui s'en détachent, filtrant au travers du rocher, contribuent sans doute à former le nitre.

Les fontaines chaudes et les rochers de nitre natif, se trouvaient dans la division de *Agter Sneuwberg*, qui touche la *Tarka* vers le sud-ouest : une partie de cette division ressemble au reste du *Sneuwberg* ; mais la partie adjacente à la *Fish rivier* est un terrein *Karroo*, les plaines y sont couvertes de gros buissons de *salsola*. Une grande partie du revenu des habitans de ce canton, consiste en savon qu'ils fabriquent avec les cendres de cette plante

et la graisse des queues de mouton. Les bouchers viennent acheter sur les lieux mêmes, le bétail à cornes et les moutons ; mais les fermiers sont contraints de porter leur savon et leur beurre au Cap pour les vendre. Les sauterelles avaient entièrement mangé tout le bled de cette division ; l'herbe et les buissons en étaient tellement dévorés, que le bétail mourait de faim. Les prodigieuses hardes de *spring bok* qui couvraient ce canton, semblaient disputer aux sauterelles le dernier brin d'herbe, et contribuaient à la disette. On n'avait jamais vu dans toute l'Afrique méridionale, de rassemblemens aussi considérables de ces animaux. Nos paysans habitués à juger au coup-d'œil, avec assez d'exactitude, le nombre d'un troupeau de moutons, estimèrent à cinq milles une de ces hardes de *spring bok ;* et s'il faut les croire, on a vu ces animaux se réunir en troupe de plus de dix fois ce nombre, dans le tems où ils émigrent.

Le 15, nous fîmes une autre longue excursion dans les montagnes *Tarka*, jus-

qu'auprès de l'endroit où elles se réunissent à la grande chaîne qui se prolonge dans la partie supérieure de la Cafrerie. Notre but était toujours de chercher parmi les dessins des *Boschisman*, quelque représentation de l'unicorne. Un de nos gens se proposa de nous mener directement dans un lieu où il était certain de trouver une esquisse de cet animal ; nous montâmes à cheval de fort bonne heure ; et marchâmes au travers de plusieurs défilés, en prolongeant les lits de quelques ruisseaux périodiques. Nous trouvâmes d'abord une caverne très-grande et très-curieuse, formée par une chute d'eau qui, depuis long-tems, y avait successivement déposé de grosses masses de matière stalactite ; plusieurs rameaux avaient de quarante à cinquante pieds de longueur ; il y en avait de tors, les uns avaient des nœuds comme les racines d'un vieux arbre, et les autres étaient creux ou cellulaires. Cette énorme masse réfléchie par un réservoir d'eau profonde et claire comme le cristal, au-dessus duquel elle était située, resserrée par les flancs escarpés de deux rochers voisins,

et décorée de deux vieux saules pleureurs, formait un tableau sauvage et romantique, aussi pittoresque que l'imagination put le desirer. Un peu sur le côté de la caverne, et sous la projection d'un long sillon de grès blanc et tendre, nous découvrîmes plusieurs esquisses d'animaux, et plusieurs autres caricatures faites par les *Boschisman*, dans lesquelles ils ridiculisaient les fermiers de la colonie, dont ils avaient très-bien saisi les caractères les plus frappans; mais nous manquâmes encore cette fois, le grand but de nos recherches. On distinguait seulement parmi les autres ébauches, celle de la giraffe au cou de chameau, ainsi que du rhinocéros et de l'éléphant.

Nous trouvâmes ici abondamment, cette même substance noire que nous avions vue avec le nitre natif; elle était adhérente aux rochers, et suintait des flancs de la caverne. Un *Boschisman* qui appartenait à un des colons qui nous accompagnaient, nous assura que ses compatriotes délayaient cette matière dans l'eau, et la buvaient comme du thé. Ce souterrain était situé

près de la source de *Riet rivier*, petit ruisseau qui se jette dans *Fish rivier*.

Cependant l'espoir de trouver un dessin d'unicorne, nous soutenait encore, et nous continuâmes nos recherches parmi les crevasses de toutes les montagnes ; les paysans étaient aussi jaloux de me prouver qu'ils avaient accusé juste, que je l'étais moi-même de satisfaire ma curiosité. Enfin nous arrivâmes à un *kloof* extrêmement élevé et caché, au haut duquel se trouvait une cave profonde dont l'entrée était obstruée par d'épais halliers. Un homme de notre suite l'escalada, se fit un passage au travers des buissons, et nous fit signe que les flancs de la caverne étaient couverts de dessins. Nous y montâmes aussitôt, et après avoir éclairci les épines et les ronces, pour y laisser pénétrer le jour, nous examinâmes les dessins dont elle était tapissée ; ils étaient en très-grand nombre ; quelques-uns étaient passablement exécutés ; d'autres étaient des caricatures parmi lesquelles enfin nous fûmes assez heureux pour découvrir une figure qui, certainement, avait

été tracée d'après un animal portant une seule corne sur le front. *Voyez la gravure ci jointe.*

Le corps et les jambes se trouvaient effacés et masqués par la figure d'un éléphant qu'on avait dessiné au-dessous.

Rien ne pouvait me mortifier plus qu'un pareil accident ; mais les paysans qui ne pouvaient se former une idée de l'importance que j'attachais au dessin entier, riaient de mon chagrin. Cependant, lorsqu'ils entendirent assurer que je paierais mille, et jusqu'à cinq mille piastres, pour un animal vif ou mort de cette espèce, ils tombèrent dans un étonnement stupide et furent prêts à s'enrôler pour une expédition au-delà de *Bambos berg*, pays dans lequel ils étaient certains de trouver ce quadrupède.

Tout imparfait qu'était ce dessin, il fut suffisant pour me convaincre que les *Boschisman* mêlaient à leurs ébauches celle de l'unicorne, ce que je regardais comme une forte preuve, en faveur de l'existence de cet animal ; et en effet, parmi les milliers de figures que nous avions vues tracées de



Tête d'Unicorne,
Trouvée chez les Boschisman.

cette manière, depuis le commencement de notre voyage, aucune ne nous avait paru monstrueuse, aucune ne paraissait produite par l'imagination ou le caprice; au contraire, elles paraissaient toutes représenter fidèlement la nature, autant que le permettaient les talens de l'artiste. Cette dernière caverne nous en fournissait une preuve; nous y vîmes une écaille de petites tortues, *testudo geometrica*. Le rocher en portait une copie exacte; toutes les lignes, toutes les intersections régulières qui lui ont valu son nom, étaient parfaitement imitées depuis peu. Plusieurs circonstances d'ailleurs, nous firent présumer que les sauvages y avaient passé la dernière nuit.

En Europe, on regarde l'unicorne, comme un être chimérique auquel on ne peut pas croire; mais il ne s'ensuit pas qu'il n'y a point dans la nature un quadrupède dont le front soit armé d'une seule corne; l'opinion vulgaire ne peut faire loi sur un fait pareil, et si l'on voulait entrer en discussion à cet égard, les raisons que l'on pourrait alléguer en faveur de son existence,

seraient beaucoup plus fortes que celles qu'on pourrait leur opposer. La première idée de cet animal, paraît nous avoir été fournie par l'écriture sainte ; et c'est d'après la description mal entendue qu'elle nous en a donnée, que l'on a imaginé celles qui supportent l'écusson royal d'Angleterre. L'auteur du livre de Job n'était pas un médiocre naturaliste ; l'animal dont il parle, dans l'allusion poétique qu'il met dans la bouche de l'Eternel, pourrait très-probablement être le rhinocéros unicorne, lorsqu'il dit : « Peux-tu lier l'u« nicorne dans les sillons, ou lui feras-tu « herser les vallées à ta suite ? Te fieras-tu à « lui à cause de sa force, et lui laisseras-tu « faire ton travail. » C'est vraisemblablement encore le rhinocéros que Moïse avait en vue, lorsqu'il dit que l'unicorne a la force de Dieu. Aristote avait une idée bien différente de l'animal auquel il donne le nom d'unicorne, et qu'il nous représente comme une espèce d'âne sauvage, avec des pieds *solidonguleux* (7), c'est-à-dire avec un sabot non fendu.

Le rhinocéros d'Afrique, ayant inva-

riablement deux cornes, on ne peut pas supposer qu'il ait servi de modèle aux *Boschisman* dans les dessins qu'ils nous ont donnés de l'unicorne ; d'ailleurs, parmi leurs ébauches, on rencontre souvent la figure du rhinocéros, qu'ils représentent avec ses grosses et courtes jambes, comme il existe véritablement, tandis que tous les paysans s'accordent à dire que l'unicorne est, au contraire, toujours et invariablement représentée comme un animal ensabotté pareil au cheval; les formes de son corps sont élégantes, et depuis les épaules jusqu'aux flancs, sa robe est marquée de bandes longitudinales. Le plus grand nombre de ces dessins se trouve, dit-on, dans le *Bambos berg*, et comme les auteurs de ces ouvrages vivent au nord de cette grande chaîne de montagnes, l'original s'y trouvera peut-être un jour.

Cette partie de l'Afrique est vierge pour les Européens, aucuns paysans n'ont encore franchi les montagnes en question. On m'objectera peut-être que si un pareil animal existait, s'il était connu aux naturels

répandus sur un pays si près des limites de la colonie, il y a long-tems que le fait serait prouvé : c'est ce que je n'accorderai pas. Bien peu de colons ont passé la rivière d'Orange, bien peu sont allés sur ses bords au-delà de l'endroit où nous fûmes forcés de la quitter pour tourner au sud, et le peu de communication qu'ils ont avec les *Boschisman*, ne sont pas de nature à leur donner beaucoup d'éclaircissemens sur le pays que ces derniers habitent. L'embouchure de la rivière d'Orange est beaucoup plus rapprochée du Cap, que les plaines qui s'étendent derrière les montagnes de la Cafrerie ; pourtant ce n'est que d'hier que l'existence de la giraffe est authentique ; on l'a trouvée près de cette rivière, et cependant ce canton n'est séparé du Cap par aucune nation sauvage ; l'intervalle était habité par une tribu civilisée de Hottentots. Il y a des animaux, aussi bien que des plantes, qui se renferment dans certains pays et qui n'en sortent jamais. Le *cameleopardis* est de ce genre, on n'a pas connaissance qu'il ait passé la rivière d'Orange ; il paraît qu'il se tient

aussi au-dedans de certaines limites du côté du nord ; car depuis *Julius-César*, époque à laquelle on en montra un publiquement à Rome, cet animal était perdu pour l'Europe ; il n'a été retrouvé que depuis peu, et le compte qu'en ont rendu les écrivains de l'antiquité, était auparavant ce moment, regardé comme fabuleux. On ne trouve le *gnou* que dans quelques parties de l'Afrique méridionale, et l'antilope bleue, *leucophœa*, qui ne se trouvait que sur les bords d'une petite rivière, dans le voisinage de *Zwellendam*, est aujourd'hui perdue pour la colonie. Les *spring bok* que l'on rencontre par hardes de plusieurs milliers, dans les districts du nord, sont inconnus dans tout *Zwellendam*, et n'y paraissent jamais.

Les *Boschisman* ne savent pas qu'on puisse douter de l'existence de l'unicorne, il ne paraît pas qu'un animal leur paraisse fort extraordinaire, parce qu'il n'a qu'une corne au milieu du front ; et les colons regardent comme certain qu'il existe au-delà des limites de la colonie. Dans son

histoire d'Abyssinie, le père *Lobo* décrit l'unicorne comme un superbe cheval; mais ce missionnaire a passé pour être peu digne de foi, parce qu'il annonçait des choses nouvelles. Un voyageur moderne, en parcourant le même pays, a traité des sujets pareils, et n'a pas été plus heureux. La routine scholastique est toujours prête à rejeter toutes les nouvelles découvertes, à moins qu'elles ne soient accompagnées de caractères évidens et irrécusables, qu'il n'est pas toujours possible d'obtenir, pendant que d'un autre côté, l'erreur s'accrédite sous les plus légères apparences. De ces deux alternatives, la première est peut-être aussi capable de repousser la vérité, que la seconde est propre à encourager la déception. L'empire de la nature est trop vaste, trop varié pour être soumis à un sillogisme. Combien de nations, d'animaux, de plantes et d'autres productions naturelles nous restent encore à découvrir dans les parties inconnues du globe! A peine pourrait-on supposer qu'un homme dont les études sur la nature ne se sont pas étendues au-delà des bornes de son cabinet, pût être assez

présomptueux pour former seulement une conjecture ; et, cependant, telle est l'influence qu'a sur la multitude un nom connu, qu'une demi-douzaine d'avis pareils suffisent pour prononcer un arrêt irrévocable, qui décide une question sans retour.

De toutes les parties accessibles de la terre, l'intérieur de l'Afrique méridionale est la moins connue des Européens. Les Portugais ont quelques misérables établissemens répandus sur les deux côtes, et les Hollandais ont colonisé le bord de la mer à quelques cents milles des deux côtés de la pointe du sud de ce continent; ni les uns, ni les autres, n'ont aequis de connaissance sur l'intérieur. Le colonel Gordon est le seul qui ait véritablement éprouvé le desir d'obtenir des lumières étendues sur ce continent ; mais ses voyages ont été extrêmement circonscrits. Cet officier a plusieurs fois été à même d'observer des dessins d'unicornes, tracés par les *Boschisman*, il les regardait comme une preuve de l'existence de cet animal. Les détails suivans ne sont pas tout-à-fait étrangers à mon sujet, ils m'ont été commu-

niqués par les personnes qu'ils concernent, et peuvent servir à prouver jusqu'à quel point l'histoire naturelle est peu connue dans les pays situés immédiatement à la frontière de la colonie, et combien il reste encore à découvrir pour un voyageur attentif.

Adrien *Van Yarsveld de Camdeboo*, dans le district de *Graaff reynet*, tua d'un coup de fusil, il y a quelques années, à la pointe de *Bambos berg*, un animal tout-à-fait inconnu à tous les colons ; il en consigna, dit-il, la description dans un *memorandum* qu'il m'a communiqué. La voici :

« La figure approchait de celle du *quacha*,
« mais l'animal était plus gros. Il avait cinq
« pieds de haut et huit pieds de long. Le
« fond de sa couleur était jaunâtre, rayé
« noir ; savoir : quatre raies courbes de cha-
« que côté de la tête, onze de la même espèce
« entre le cou et les épaules, et trois autres
« larges ondulées longitudinales, depuis l'é-
« paule jusqu'à la cuisse ; la crinière courte,
« élevée ; les oreilles de six pouces de long,
« rayées en travers ; la queue comme celle

« du *quacha*. Sur le milieu du front, il « avait une excroissance d'une substance « osseuse, couverte de poils, et ressem- « blant aux élémens d'une corne. La lon- « gueur de cette excroissance était de dix « pouces avec le poil. »

A-peu-près dans le même tems, *Tjardt Van Der Walt*, de la rivière des Eléphans, dans *Zwellendam*, étant avec son frère, vit près du même endroit, un animal exactement ressemblant à un cheval, quant à la taille. Il était un peu plus grand que le *quacha*. Sa robe claire était rayée de noir, par bandes longitudinales. Il paissait au milieu d'un troupeau d'élans. Les deux frères manquant de vivres depuis quelque tems, commencèrent par s'assurer d'un élan, et négligèrent l'animal rayé, qu'ils se proposaient bien de chasser ensuite ; mais sa vîtesse était si prodigieuse, que dans quelques bonds, il disparut vers les montagnes.

Martin Prinslo de Bruyntjes-Hoogté, dans une partie de chasse derrière la même montagne, vit plusieurs chevaux sauvages

entièrement différens du *quacha* et du zèbre. Ils étaient si farouches, qu'il ne put jamais les approcher assez pour les bien distinguer : ils paraissaient d'une couleur cendrée claire, sans raies, mais l'éloignement a pu tromper ses yeux, des bandes noires sur un fond clair ne peuvent pas s'apercevoir de bien loin ; elles n'offrent alors qu'une nuance qui tient des deux couleurs, mais la plus claire domine ; on peut en faire l'expérience avec une carte : si l'on y met les couleurs primitives, disposées en cercles concentriques, et qu'on l'agite ensuite, elle paraîtra blanche. Le zèbre noir et fauve paraît d'une faible couleur bleuâtre cendrée, pareille à celle de l'âne ordinaire, même à une distance moyenne, pourvu qu'il soit en mouvement. J'en conclus que probablement les animaux décrits par ces trois personnes étaient de la même espèce. Levaillant, de son côté, nous dit qu'il a chassé pendant plusieurs jours, mais en vain, un zèbre isabelle, au-delà du pays des *Namaaquas*, et en général, on peut compter sur lui quand il parle des animaux : vraisemblablement celui-ci était pareil aux autres.

Nous descendîmes de la montagne, à-peu-près au coucher du soleil. Depuis plusieurs jours la chaleur était étouffante, tout-à-coup le ciel se couvrit de gros nuages noirs qui menaçaient à tout moment de crever; nos chariots avaient à peine atteint un méchant abri dans la vallée lorsque l'orage commença avec une fureur incroyable. La violence du vent fut si grande, qu'il emporta tout ce qui se trouva dans sa direction. Cette rafale fut suivie d'un coup de tonnerre, qui parut ébranler la terre jusques dans ses fondemens; ses éclats se succédèrent rapidement, et répétés par les échos des montagnes, leur bruit se prolongeait au loin, avec un fracas pareil à celui des rochers croulant les uns sur les autres. De longs traits d'un feu bleuâtre, sillonnaient l'horizon: d'énorme grêle, et la plus violente pluie, mêlées ensemble, paraissaient vouloir disputer l'empire du ciel au feu et à la foudre.

Les astres avaient achevé la moitié de leur cours sur l'horizon, la tempête durait encore: enfin elle s'appaisa, et le jour vint

éclairer les désastres de la nuit. Un bosquet de grands *mimosa* était renversé près de nous ; les racines arrachées, le terrein bouleversé attestaient la force de l'orage. Il n'est pas rare d'en voir de pareils, pendant l'été, dans ces grandes chaînes de montagnes ; mais les vents de sud-est, si violents sur les bords de la mer, ne se font pas sentir dans l'intérieur du pays. Le Cap est peut-être la ville de l'univers où l'on éprouve moins d'orages, si j'en excepte l'île de Sainte-Hélène, où le tonnerre est à peine connu des habitans.

Nous continuâmes notre route au travers d'un pays rude et montueux, et le 30, nous fîmes hâlte près de la source de la rivière aux Singes *Bavian's* ou *Baboon's-rivier.* Elle jaillit d'une chaîne de montagnes situées dans la Cafrerie, et se jette dans la grande *Tush rivier.* Tout ce canton était planté de grands *mimosa*, répandus sur sa surface, et dont le feuillage nouveau, d'un verd brillant, animait tout le païsage. Les plaines étaient décorées de groupes de fleurs jaunes, aussi flatteuses à l'odorat

qu'à là vue ; elles étaient couvertes de milliers d'abeilles, qui venaient en aspirer le suc, et remplir leurs magasins pour l'hiver. Cette partie semblait abonder en miel, les rochers en étaient remplis dans toutes les crevasses. Il est vrai que c'était la saison où il se trouve en plus grande quantité, c'est aussi le moment de sa perfection. Les Hottentots ont fait à cet égard une observation, c'est qu'il est plus abondant et meilleur, lorsque le *doorn boom* est en fleurs.

Quelqu'exercés que soient les Hottentots, quelle que soit leur sagacité à suivre de l'œil une abeille quand elle retourne à l'essaim, ils ont encore un meilleur guide, et sur lequel ils se reposent entièrement du soin de trouver le miel. C'est un petit oiseau du genre du coucou, tirant sur le brun, et qui n'a rien de remarquable. Les naturalistes lui ont donné le nom très-expressif d'*indicator*, parce qu'il découvre et indique parfaitement les nids d'abeilles, auxquels il conduit les voyageurs, dont il se fait suivre par ses cris et ses battemens d'aîles. Les fermiers l'appellent *guide au miel.*

La conduite de ce petit animal paraît dictée par quelque chose de semblable à du raisonnement, quoiqu'il ait plu aux philosophes d'en refuser aux bêtes. Lorsqu'il a trouvé un nid plein de miel, il vole aussitôt à la rencontre de quelque homme, auquel il fait part de sa découverte, par son ramage et son gazouillement, en voltigeant de branche en branche. Ce fait est aujourd'hui si notoire, qu'il n'est plus permis d'en douter. Il le conduit directement en volant de buissons en buissons, ou d'une fourmilière sur l'autre. Lorsqu'il est arrivé près du nid, il s'arrête et attend en silence que le miel soit enlevé pour en manger les restes. On assure qu'il indique pareillement, et par une conduite semblable, les repaires des lions, tigres, hiènes et de toute autre bête féroce ou nuisible. Dans le premier cas, il agit par des vues d'intérêt; mais dans le dernier, il doit avoir certainement des motifs différens. Cet agent, ce mouvement involontaire et spontané auquel on suppose que sont soumises les bêtes dont il guide et dirige toutes les actions; l'homme injuste, l'a ravalé à une

faculté machinale qu'il a nommée instinct : dans l'impuissance de définir le pouvoir surnaturel qui gouverne les êtres créés, cependant, peut-être est-il moins une impulsion aveugle de la nature qu'un rayon de raison. Cette chaîne que des observations judicieuses ont déterminée, par laquelle toutes les créatures sont réunies, depuis l'homme qui tient le premier rang, jusqu'en descendant au reptile, n'existe peut-être pas plus dans les formes extérieures que dans les facultés intellectuelles. Si c'est l'instinct qui défend aux oiseaux en Europe de s'approcher de l'homme, il leur apprend aussi dans l'Inde et à la Chine, qu'ils peuvent être impunément assez hardis pour se laisser toucher sans crainte. Les inclinations des animaux, subordonnées aux différens organes dont la nature les a doués, éprouvent certainement les changemens et les modifications que les circonstances locales leur impriment. Les oiseaux, par exemple, font leurs nids différemment, suivant les climats qu'ils habitent, et selon les dangers auxquels ils sont exposés. Ceux de l'Afrique méridionale, les construisent

de manière qu'ils n'y peuvent entrer que par un petit orifice ; plusieurs même les suspendent aux extrémités des branches les plus faibles et les plus hautes. Une espèce de *loxia* ou grosbec, fait toujours le sien sur des branches étendues au-dessus d'un étang ou d'une rivière ; il est exactement dans la forme d'une retorte de chimie suspendue par la tête ; l'entrée est au bout d'un tube de huit ou neuf pouces de long, et telle est la sagacité de l'oiseau, qu'il le construit assez bas pour toucher presque l'eau. Il est fait d'herbe verte, fortement assemblée, curieusement entrelacée. Un autre petit oiseau, le *parus Capensis* ou la mésange du Cap, fait le sien des dépouilles du *pappus* ou du duvet d'une espèce d'*asclépias*. Il est tapissé de laine, et les plus beaux tissus ne sont pas plus doux. Près de la partie supérieure se projette un petit tube long d'un pouce à-peu-près, dont l'extrémité est percée d'un orifice des trois-quarts d'un pouce en diamètre. Immédiatement au-dessous du tube, il y a un autre petit trou latéral qui ne communique point à l'intérieur, c'est-là que le mâle se retire pendant

la nuit, au moyen de quoi ils sont tous les deux à l'abri du mauvais tems. Dans ce pays le moineau environne son nid d'épines, et l'hirondelle elle-même, sous les toîts des maisons, comme dans les crevasses des rochers, ajoute au sien un tube de cinq ou six pouces de longueur. Cependant ces mêmes oiseaux ne prennent pas autant de précautions dans le nord de l'Europe. Comme ils n'ont rien à craindre des singes, des couleuvres ou des autres animaux malfaisans, ils construisent leurs nids en plein air.

De *Bavian's rivier*, nous fîmes pour la seconde fois une excursion en Cafrerie, et nous montâmes sur la *Kaka*. Cette montagne est une continuation de la première chaîne du *Sneuwberg*. Le sommet en est brisé en collines et vallons, et la surface en est admirablement variée de pâturages et de bouquets de grands arbres. L'épais et sombre feuillage des bois, prolongeant son ombre dans les bas-fonds, contrastait avec les sommités revêtues d'une verdure brillante : tout ensemble formait une succession de

tons, alternativement éclatans et sombres, dont les yeux étaient flattés. Nulle part l'Afrique ne nous avait offert un tableau aussi grand, aussi pittoresque, aussi diversifié que le commencement de cette double chaîne de montagnes, séparées par des forêts dont la vue n'apercevait point la fin en regardant vers l'est. Les arbres les plus nombreux ici étaient deux espèces du *geel-hout*, l'if; quelques-uns avaient de vingt à trente pieds en circonférence, et de soixante à soixante-dix pieds de hauteur.

Du sommet de la *Kaka* on découvre sur la Cafrerie la vue la plus étendue: l'œil la mesure depuis le bord de la mer jusques par-delà le séjour du roi, depuis le sud jusqu'au sud-est. Les belles plaines sur lesquelles serpentent le *Kat*, et la *Kaapna*, couvertes jadis des nombreux troupeaux de la nation des *Ghonaquas*, incultes aujourd'hui, semblent mettre leur désolation aux pieds du spectateur.

Les forêts de la *Kaka*, ou *Kaka-berg*, recèlent une quantité de superbes oiseaux.

L'un des plus remarquables, est le *cuculus persa*, ou *touraco :* on dirait en voyant sa démarche, ses attitudes et ses manières, que ce magnifique animal connaît sa beauté extraordinaire. L'*upupa*, ou *hopoe*, s'y trouvait en grand nombre, ainsi que la *numida meléagris*. Nous vîmes aussi une cinquième espèce d'*outarde*, dont les aîles sont blanches et brunes, le cou bleu-verdâtre, la taille celle d'un faisan. Nous vîmes encore sur notre route plusieurs de ces charmans petits pigeons, de la grosseur d'un moineau, et que l'on nomme ici la tourterelle *namaaqua*.

En entrant dans une des étroites vallées au travers desquelles notre route nous conduisait, il nous sembla que nous étions surpris par une chûte subite de neige, que nous prîmes d'abord pour du *pappus*, ou du duvet de certaines plantes ; mais en examinant mieux ce que c'était, nous reconnûmes que nous étions au milieu d'un nuage de myriades de fourmis blanches au vol. La vie des *éphémères* ne dure qu'un jour, mais le vol des fourmis blanches n'est qu'un bond dans l'air, d'où elles retombent au bout de

quelques instans, pour ne plus se relever. Leurs aîles sont si faibles et tiennent si peu, que généralement elles se détachent ou se brisent dans leur chûte. La foule des autres, les roule dans des crevasses, dans tous les trous, toutes les gerçures, où elles se traînent pour achever paisiblement leur existence. Il semble qu'elles ont quelque pressentiment du sort qui les attend, et qu'elles savent être condamnées à servir de pâture à leurs enfans; car elles paraissent se presser de s'enterrer pour éviter leur poursuite. Après une ondée de pluie la surface du pays en est couverte. La chaleur et l'humidité, ces deux grands agens producteurs de la nature, ou du moins ceux qui mettent en mouvement les principes vitaux, font éclore dans la terre une multitude incroyable d'œufs d'insectes. Ainsi quoiqu'une saison pluvieuse puisse accélérer la végétation, cependant comme elle fait naître une prodigieuse quantité d'espèces destructives qui sans cela resteraient mortes et enfouies, peut-être la sécheresse est-elle encore préférable.

De *Bavian's rivier*, il y a un jour de che-

min pour se rendre à *Bruyntjes Hoogté.* On en compte un autre jusqu'à l'entrée du *Camdeboo*, et trois de ce dernier endroit au village de *Graaff reynet*, où nous arrivâmes le vingt-quatre, jour où il fit si chaud, qu'on ne s'en rappelait pas un pareil dans tout le pays. Le thermomètre exposé au vent à l'ombre, s'éleva à 108 deg. Dans la maison la température était fraîche, agréable; il se tenait à 82 deg. C'était un de ces vents chauds que nous avions déja ressentis sur les rives de la grande *Fish rivier;* ils sont très-fréquens sur les plaines du *Karroo*, ils y sont accompagnés de *tornados*, qui les rendent très à craindre. Ils renversent les chariots, terrassent les hommes et les chevaux, et arrachent les arbrisseaux; ils enlèvent en l'air à plusieurs centaines de pieds, des tourbillons de sable, dans la forme d'une colonne qui de loin ressemble à ces trombes que l'on aperçoit quelquefois à la mer; elles sont pareillement très-dangereuses, et comme elles, il faut les éviter quand il est possible. Ces tourbillons enlèvent tout ce qu'ils rencontrent, ils emportent quelquefois la poussière et de petits cailloux avec

un bruit pareil à celui d'une fusée volante ; ils sont ordinairement suivis de pluie et de tonnerre, qui rétablissent l'équilibre dans l'air de l'atmosphère, et ramènent la température au degré ordinaire. Il est assez généralement de 80 à 84 deg. à *Graaff reynet* pendant l'été, vers le milieu du jour. Les matins et les soirs sont communément frais et agréables.

NOTES
DU CHAPITRE IV.

(1) Not less than twenty pounds Weight. Je n'avais osé le dire, mais tout le monde le sait au Cap : ainsi, voilà qui contredit M. Levaillant, qui prétend qu'une queue de neuf livres et demie serait une curiosité.

(2) J'en ai dit autant, en parlant des caractères du mouton africain, *premier Voyage de Grandpré, t. 2, p.* 132.

(3) Pareils effets ont souvent été produits sur le lézard, avec une pincée de tabac, on lui rend le mouvement, en l'enveloppant de feuilles d'oseille.

(4) Je suis enchanté de trouver cette occasion de rendre publiquement justice à M. Levaillant, il a positivement dit que ces appendices étaient une prolongation des grandes lèvres ; et qu'elles pouvaient aller jusqu'à neuf pouces. Qu'il ait prétendu que des frottemens et des tiraillemens ayent commencé à distendre

ces parties ; que M. Barrow, de son côté, prétende que cette conformation est naturelle, il n'en résultera pas moins un fait qui paraît aujourd'hui positif, et sur lequel ces deux voyageurs s'accordent, c'est que les femmes des *Boschisman* ont les grandes lèvres pendantes. J'ai déja observé dans mon premier Voyage, tome 2, page 194 et suiv. que cette particularité n'était point nouvelle, et qu'elle n'était pas restreinte seulement aux habitans du midi de l'Afrique. J'ai dit que j'avais vu beaucoup de femmes ainsi constituées, tant parmi les négresses que parmi les blanches : mais je crois pouvoir répéter ici que ce n'est point là un tablier. M. Barrow ne le dit pas ; s'il le disait, je lui répondrais comme à M. Levaillant : ce n'était pas la peine d'aller au bout de l'Afrique, pour trouver des lèvres prolongées, on en trouve par-tout, peut-être pas en aussi grande quantité que chez les femmes des *Boschis*, mais du moins assez pour ne pas regarder ces dernières comme exclusivement pourvues de cette excroissance. Il n'y a rien dans ces lèvres qui puisse justifier les premiers voyageurs qui nous ont assuré que les femmes de cette nation, portaient un tablier naturel qui leur pendait jusqu'à moitié cuisse. Je le demande de nouveau : comment voir un tablier dans deux membranes ressemblantes à la pointe de la crète d'un dindon. Quoi qu'il en soit, M. Levaillant est le premier qui nous ait fait connaître avec exactitude, cette particularité chez les femmes d'Afrique. Le Voyageur anglais confirme cette découverte, dont le Français a eu le premier mérite.

(5) If the print given in his book has been copied from that drawing, it should seem to have been a study rather from his own imagination than from nature.

(6) Ce bois se trouve dans beaucoup d'endroits ; on le nomme *marsh* en Arabie. A l'Ile de France, il est connu sous le nom de bois de ronde. Il a la vertu de s'allumer par la friction lorsqu'il est bien sec.

CHAPITRE V.

Voyage depuis le district de Graaff reynet *jusqu'à la ville du Cap, en prolongeant le bord de la mer.*

UNE longue continuité de sécheresse avait depuis plus d'un mois, rendu le passage du grand Désert ou *Karroo* impraticable, à cause de la disette d'eau et de pâturages qu'on y éprouvait; on assurait que toutes les rivières qui le traversent et le peu de sources qu'on y trouve, étaient entièrement asséchées, et les fermiers de *Graaff reynet*, qui, dans cette saison ont coutume de faire tous les ans, après la récolte, un voyage au Cap, étaient contraints de le différer, ou de faire un grand détour, en passant par *Zwellendam*, canton dans lequel on trouve toujours abondamment de l'eau pendant toute l'année. Néanmoins, trois jours avant celui fixé pour notre départ de *Graaff reynet*, il tomba des pluies si violentes et si conti-

nuelles, tant dans le village où nous étions, qu'à l'ouest dans les montagnes du *Camdeboo* et dans le *Sneuwberg*, qu'il passa pour certain que les eaux du *Karroo* avaient été renouvelées, et qu'on devait en trouver abondamment au moins jusqu'à de *Beer valley*, cette prairie délicieuse du désert dont j'ai parlé dans un chapitre précédent.

Sur la foi de cette conjecture, nous partîmes de *Graaff reynet*, le 9 de décembre, et nous trouvâmes les deux rivières *Sondag* et *Cambeboo* tellement grossies par les pluies, qu'à peine étaient-elles guéables. La petite rivière dont les eaux coulent dans le *Camdeboo*, à ce passage de *Poort* qui débouche sur le désert, était elle-même extrêmement gonflée et rapide. Cette circonstance acheva de nous rassurer, et ne permit pas même de supposer qu'il nous fût possible de manquer d'eau, jusques au moins à de *Beer valley*. Mais nous eûmes le malheur de ne pas tarder à nous convaincre par une funeste expérience, que les pluies ne s'étaient pas étendues au loin; et dans le fait, à peine en était-il tombé à quelques milles au-delà

de *Poort*. Cependant nous espérâmes encore que la rivière des *Hottentots*, éloignée d'une journée de chemin, ne serait pas tarie; et dans le cas où cet espoir fût trompé, nous avions la ressource de la *Karooka*, dont la source était dans le *Camdeboo*, et que nous regardions comme indubitablement remplie par les dernières pluies que l'on avait vu tomber dans ces montagnes.

En conséquence, le 11 du mois nous partîmes de *Poort*, et plus nous avancions dans le désert, plus nous voyions diminuer les traces de la pluie; enfin elles disparurent tout-à-fait, bientôt tout le pays ne nous présenta plus qu'une vaste plaine déserte, d'une uniforme aridité. Le petit nombre de plantes salines qui végètent sur cette terre, éparses sur un sol d'argile blanche, saupoudrée de sable rougeâtre, étaient entièrement desséchées, et craquaient sous les pieds comme du parchemin grillé. Le soleil dardant avec force ses rayons sur cette surface dépouillée, réfléchissait une chaleur brûlante, que les yeux éblouis ne pouvaient soutenir.

Vers le milieu du jour nous rencontrâmes près du chemin frayé que nous suivions, un triste exemple du danger d'entreprendre un pareil voyage dans cette saison : c'était un cheval expirant de soif. Nos Hottentots le reconnurent pour un de ceux, qui huit jours auparavant, faisaient partie des équipages d'une compagnie de fermiers, partis de *Graaff reynet*, pour se rendre dans *Zwarteberg*, en traversant le *Karroo*. Il s'était probablement égaré pendant la nuit, moment où l'on voyage pour jouir de la fraîcheur ; cet accident l'avait fait abandonner. Le pauvre animal en nous apercevant fit un faible effort pour s'approcher de la route, comme s'il eût voulu mendier une goutte d'eau, mais cette tâche était au-dessus de ses forces. Il retomba d'épuisement, et le seul soulagement qu'on put lui donner, fut de terminer tout d'un coup ses souffrances, en achevant de le faire mourir. Quelques milles au-delà, un autre de ces malheureux animaux, appartenant au même parti, s'offrit à nos yeux ; mais il était déja mort. De pareils objets étaient peu flatteurs dans tous les tems, et dans notre situation

présente, ils étaient peu encourageans. Nous persistâmes néanmoins à avancer vers la rivière des *Hottentots*, où nous parvînmes environ à neuf heures du soir, après une longue et fatigante journée de chemin. A notre arrivée nous vîmes s'évanouir toutes nos espérances, et nous eûmes le mortel chagrin de la trouver entièrement sèche. Son lit d'argile était gercé, crevassé par la chaleur, en figures polygones, semblables à des sommets de colonnes de bazalte. On peut plus facilement concevoir que décrire combien ce contre-tems nous affligea. Notre bétail commença à nous inspirer de sérieuses inquiétudes : un homme peut supporter long-tems la soif, et se désaltérer en buvant très-peu ; mais après avoir été attelés toute une longue journée, des animaux épuisés de travail ont des besoins, que ne peut satisfaire la petite quantité d'eau que l'on porte sur des chariots. Nous partageâmes ce que nous en avions avec toute notre suite, qui se trouva assez nombreuse pour épuiser jusqu'à la dernière goutte.

Nous tînmes conseil pour déterminer ce

que nous avions à faire dans une situation pareille, et il fut résolu qu'aussitôt que nos bœufs se seraient rafraîchis par quelques heures de repos, on les attelerait de nouveau aux chariots, quoiqu'ils eussent été sous le joug pendant tout le jour, et que nous continuerions notre voyage. Nous étions déterminés à ne pas retourner en arrière, et il était inutile de songer à rester plus long-tems où nous étions; non-seulement il n'y avait point d'eau, mais encore cette place ne pouvait offrir à notre bétail ni pâturages, ni feuilles d'arbre, pas même un brin d'herbe. Les feuilles des plantes de la famille du *mesembryanthemum*, ordinairement charnues et juteuses, étaient desséchées, grillées et réduites à la consistance du cuir; à peine avions-nous vu une seule créature vivante dans toute la journée, mais à la nuit la lumière de nos tentes attira une telle quantité d'insectes de l'espèce que l'on nomme en Angleterre *escarbots*, qu'ils éteignirent les bougies, et nous contraignirent à leur céder la place : ils étaient d'une couleur pâle, cendrée, et leur poitrine était couverte d'une poudre blanchâtre.

Nous repartîmes un peu après minuit, dirigeant notre route au travers du désert, en tirant vers la partie la plus voisine de la *Karooka ;* nous conservions un reste d'espoir d'y trouver de l'eau. Nous arrivâmes à cette terre promise, à la pointe du jour; mais nous n'y fûmes pas plus heureux que partout ailleurs. Le lit de la rivière ne renfermait pas, dans une étendue de plusieurs milles, la plus légère apparence d'humidité : pour le coup nous fûmes très-embarrassés sur le parti que nous devions prendre ; nous nous trouvions trop avancés pour reculer, et nous ignorions absolument quel sort nous attendait si nous poursuivions notre route. Au milieu de ces tristes réflexions, le soleil commença à nous faire sentir la vivacité de ses rayons brûlans, l'horizon qu'il éclairait n'offrait à nos yeux que l'image de la plus grande désolation, pas un quadrupède, excepté nos bœufs rendus de fatigue, pas un oiseau, pas un insecte, tous les principes créateurs paraissaient suspendus. De tous les côtés la nature animée semblait avoir fui de ce désert effroyable; un pareil aspect, une situation aussi alar-

mante accablaient nos esprits, chacun éprouvait intérieurement un sentiment secret de crainte et d'horreur ; l'imagination contemplait en frémissant le néant dont nos yeux parcouraient l'effrayant tableau : l'espérance était cependant encore au fond de nos cœurs, nous comptions sur de *Beer valley*, c'était-là notre dernière ressource ; nous savions que c'était le réservoir d'un nombre infini de ruisseaux périodiques, qui recevaient leurs eaux de plusieurs endroits des montagnes éloignées, telles que *Nieuweld, Winterberg* et *Sneuwberg*. Nous n'en étions pas fort loin, mais nos bestiaux étaient rendus de fatigue, et depuis long-tems nous exprimaient leurs souffrances par de profonds meuglemens ; nos moutons manifestaient les leurs par de continuels bêlemens, auxquels se réunissaient les cris des enfans hottentots compris dans notre suite, et qui ne cessaient de demander de l'eau.

Enfin nous aperçûmes de *Beer valley*. De loin son aspect était riant et n'annonçait pas la sécheresse ; les plaines étaient belles et vertes. Les bœufs, les chevaux et les Hot-

tentots ne l'eurent pas plutôt découverte, qu'aussitôt ils partirent au galop, suivi des chariots ; nos attelages, soutenus par l'espoir, retrouvèrent leur force, et ambitionnaient de dévancer les autres. Nos voitures volaient sur la surface aride du désert ; enfin nous arrivons, nos transports s'évanouirent aussitôt pour faire place à la plus profonde affliction ; elle se peignit à l'instant dans tous les yeux ; en un mot, les trous, les fontaines, les étangs, les ruisseaux, la rivière, tout était absolument à sec. Un seul endroit, abrité par des *mimosa*, avait échappé au sort général ; il contenait encore une espèce de bourbier d'eau vaseuse, nous en puisâmes avec nos chapeaux, de quoi calmer les premiers besoins de nos chevaux, mais les bœufs ne purent en avoir ; ils se jetèrent avec avidité sur les herbes, les roseaux et autres végétaux qui conservaient encore un peu de suc ; ces alimens leur conservèrent sans doute la vie.

En parcourant la vallée pour chercher quelque trou ou un ruisseau dans lequel il se trouvât un peu d'eau, mon cheval en

aperçut une petite flaque parmi quelques épais buissons, au travers desquels il s'élança malgré moi, et quelque résistance que je fisse, il s'y fraya un chemin ; mais il y mit à peine le nez qu'il se retira, la trouvant aussi salée que la mer : et en effet, c'était cette rivière salée dont j'ai parlé, lorsque je visitai cet endroit pour la première fois. La plus grande partie s'étant évaporée pendant les longues chaleurs qui venaient de régner, les bords en étaient incrustés de petites tablettes de sel ressemblantes à de la glace.

Nos animaux s'étant un peu rafraîchis avec les roseaux et les espèces de joncs qu'ils avaient mangés, nous résolûmes de partir lorsque la grande chaleur du jour serait passée, de nous diriger vers les bords les plus voisins du désert, et de traverser la grande chaîne des montagnes noires, au-delà desquelles nous étions certains de trouver de l'eau ; nos pauvres bœufs furent donc attelés de nouveau, et marchant lentement au travers d'un passage de ces montagnes qui se trouva assez uni, nous arri-

vâmes vers minuit à un endroit où un Hottentot savait qu'il se trouvait une fontaine nommée *Karree fonteyn*. Après avoir cherché quelque tems dans l'obscurité, nous découvrîmes un petit marécage contenant çà et là un peu d'eau fétide et vaseuse. Quelque mauvaise qu'elle fût, les Hottentots et le bétail la burent avec avidité; pour nous, une bouteille d'eau ferrée, une autre d'eau thermale, que j'avais conservées pour faire une expérience, nous parurent délicieuses et très-rafraîchissantes.

Le 15, nous marchâmes environ cinq heures, et après quatre jours de détresse, pendant lesquels nous n'avions pas eu une goutte de bonne eau, nous arrivâmes à un ruisseau clair et limpide, nommé *Keur fonteyn*, ou source choisie, et certainement jamais eau ne parut plus délicieuse, et ne fut bue avec plus de plaisir. Les Hottentots n'étaient pas plus raisonnables que les animaux, et ce fut avec des peines infinies que nous parvînmes à empêcher les uns et les autres de boire avec excès après une aussi longue abstinence.

La grande disette d'eau, sur ces plaines d'Afrique, que l'on a nommées *Karroo*, rend quelquefois dangereux, et presque toujours fatigant, de les traverser avec des bœufs ; elle semblerait indiquer que le chameau ou le dromadaire sont les seuls animaux propres à transporter au travers de cette partie du monde, les marchandises et les hommes de la colonie du Cap. Le chameau supporte mieux la faim que la plupart des quadrupèdes, et tout le monde sait avec quelle facilité il souffre la soif encore plus long-tems. Les arbustes, les buissons ou les plantes juteuses que l'on rencontre par-tout, dans les plus affreux déserts, peuvent abondamment fournir à sa nourriture. Il porterait aisément un demi-tonneau (1), c'est le double de ce que peut traîner un bœuf d'Afrique.

Le 17, nous campâmes sur les bords de la rivière des Eléphans, près de plusieurs sources chaudes qui sortaient d'une fondrière, formée d'oxide de fer, de couleur brune, mêlé de pesante pierre de fer de différentes formes irrégulières, dont plusieurs

paraissaient avoir jadis passé par l'état de fusion. L'eau était ferrugineuse ; on le reconnaissait à la grande quantité de sédimens de couleur orange, déposés dans les canaux dans lesquels elle coulait, et à l'écume d'un beau bleu d'acier dont était couverte la surface des puits d'où elle sortait ; la température des quatre principales sources, jaillissant toutes de la même fondrière, était, 111, 109, 105 et 95 deg. de la graduation de *Fahrenheit*. Les paysans des environs y ont recours avec grande confiance pour les entorses, les contusions et les douleurs rhumatiques.

Si les eaux de ces sources chaudes sont amies de la santé, elles ne sont pas moins favorables à la végétation ; les bords des ruisseaux étaient plantés d'un *geranium* qui s'élevait à la hauteur de seize pieds ; tous les arbrisseaux qui croissaient dans le voisinage des puits, étaient extraordinairement vigoureux.

La longue sécheresse avait entièrement tari la rivière des Eléphans, et le pays

qu'elle traversait, était presqu'aussi aride ; aussi grillé que le *Karroo* que nous avions parcouru de l'autre côté des montagnes noires, excepté cependant le long des bords du lit de la rivière. Les *mimosa* couverts de leurs fleurs dorées, y étalaient leur verdure ; la plante *canna* ou la *salsola*, y croissait à la hauteur de huit ou dix pieds. Si jamais ces deux articles fixaient l'attention du commerce et déterminaient ses spéculations, la division de la rivière des Eléphans serait la situation la plus propre à leur culture, et celle qui pourrait en produire la plus grande quantité.

Les animaux dont cette rivière porte le nom, se trouvaient probablement jadis en abondance sur ses bords, mais aujourd'hui on n'en trouve plus ; on n'y rencontre même aucune espèce de gros gibier ; on n'y voit que le *koodoo* ; la loutre de rivière fréquente cet endroit en grand nombre, ainsi que deux ou trois espèces de chats sauvages, l'une desquelles m'a paru être celle que l'on a décrite sous le nom de *caracal* ; son corps est brun, châtain foncé ;

la pointe des oreilles est couverte de touffes de longs poils noirs ; une seconde espèce, ou plutôt une variété de la première, est d'une couleur bleu-cendré ; et la troisième est nuée de blanc et de noir ; on y trouve aussi une grande quantité de cette espèce de *viverva*, nommé *ratel;* sa nourriture favorite est le miel, et la nature lui a fourni les moyens de le voler impunément, en le munissant d'une peau si épaisse, que le dard de l'abeille ne peut la percer. Il n'est peut-être pas d'animal aussi vivace que le *ratel*, ce n'est qu'avec la plus grande difficulté qu'un chien peut le mettre à mort en le déchirant; et c'est un des amusemens des fermiers du Cap, de lui enfoncer par passe-tems, des couteaux dans plusieurs endroits du corps, pour compter les dernières palpitations de son cœur, et admirer combien il reste long-tems dans cet état avant d'expirer.

De la rivière des Eléphans, nous tournâmes au sud, et passant autour d'une haute montagne détachée, nommée *Kamnaasieberg*, nous en traversâmes une autre

chaîne, et descendîmes dans *Langé kloof* ou passage long. Cette espèce de défilé est une vallée étroite dont la largeur excède rarement un mille ; elle est renfermée entre deux chaînes de montagnes ; celle du sud est non interrompue et très-élevée, celle du nord est parallèle à la première, moins haute et couverte de végétation. La vallée gît presque exactement est et ouest, et s'étend ainsi sans interruption, dans une longueur de cent cinquante milles. Les petites montagnes du nord s'élevant graduellement à la hauteur des autres en avançant vers l'est, vont se terminer sur les plaines qu'arrose la rivière *Zwart Kop's*. La grande chaîne du sud s'étend jusqu'à la mer, près de la baie *Camtoo ;* d'un côté, et vers l'ouest, elle se réunit aux hautes montagnes de *Hex rivier.*

Langé kloof a de l'eau abondamment ; et se couvre de bons pâturages ; dans toute son étendue, le fond est composé d'un beau sol, riche, fertile ; toutes les habitations qui y sont situées, renferment d'excellens jardins, des vergers, des vignes d'un

bon rapport. Ce canton très-élevé au-dessus du niveau de la mer, encaissé entre deux chaînes de montagnes élevées, est sujet pendant l'hiver à une température très-réfroidie ; il y tombe beaucoup de neige dont la terre reste long-tems couverte.

Depuis une extrémité de *Langé kloof* jusqu'à l'autre, il n'y a qu'un seul passage par lequel des chariots puissent franchir la chaîne des montagnes du sud ; il est peu fréquenté par les fermiers qui le regardent comme le chemin le plus difficile et le plus redoutable de toute la colonie. En effet, il passe exactement sur le sommet d'un des pics de cette chaîne : on le nomme *Duyvil's-kop* ou tête du Diable. Nous attelâmes chaque chariot de seize bœufs, pour effectuer ce terrible passage. La route était effrayante, rapide et pierreuse. En arrivant près du sommet, où l'épaisseur de la montagne n'excédait pas quinze pas, il nous fallut parcourir une certaine distance sur des rochers disposés couches sur couches, semblables aux marches d'un escalier, dont quelques-unes

avaient quatre pieds de hauteur. Les voitures n'y pouvaient pas rouler, nous étions obligés de les soulever à force de bras, d'une marche sur l'autre. Le tems avait été jusqu'alors extrêmement agréable ; le thermomètre s'était tenu à 74 deg. ; mais précisément au moment où nous arrivions sur la pointe la plus élevée du pic, le ciel commença à se couvrir ; le vent augmenta, et peu après, nous vîmes s'avancer vers nous, un immense assemblage de vapeurs noires, que les vents de sud-est nous apportaient de la mer. Ce nuage continua de s'élever, et roulant rapidement jusqu'au sommet de la montagne, il nous inonda complètement. Le thermomètre de *Fahrenheit* descendit aussitôt à 39 deg. Le tems s'éclaircit avant que le dernier de nos trois chariots pût atteindre le haut du passage. Nous eûmes alors le coup-d'œil assez curieux, de planer sur des pays soumis à des températures différentes. Tout l'espace compris entre notre montagne et le bord de la mer, était couvert d'épais nuages, et semblait noyé d'un déluge d'eau, tandis que vers le nord, le soleil brillait

de tout son éclat, au milieu d'un ciel pur.

Dans le cours de cet ouvrage, j'ai souvent fait mention de l'instabilité du climat qu'éprouve la pointe méridionale de l'Afrique, mais nous n'en avions pas encore vu d'exemple aussi frappant. Une élévation de mille pieds à-peu-près, ou du moins peu de chose au-dessus, produisit l'espace de deux heures, un changement de température égal à 35 deg. Nous apprîmes par la suite que, le même jour, le plus long de l'année, tout auprès et derrière *Zwellendam*, il était tombé de la neige; et qu'elle était restée assez long-tems sans se fondre sur la même chaîne de montagne qui n'est cependant pas très-élevée dans cet endroit.

Il est bien plus facile de descendre de la montagne *Duyvil's-kop*, du côté de la mer, que d'y monter par le côté opposé. Les grandes herbes de la vallée du nord, se trouvaient ici remplacées par un pays couvert d'arbrisseaux, parmi lesquels on remarquait principalement des bruyères et

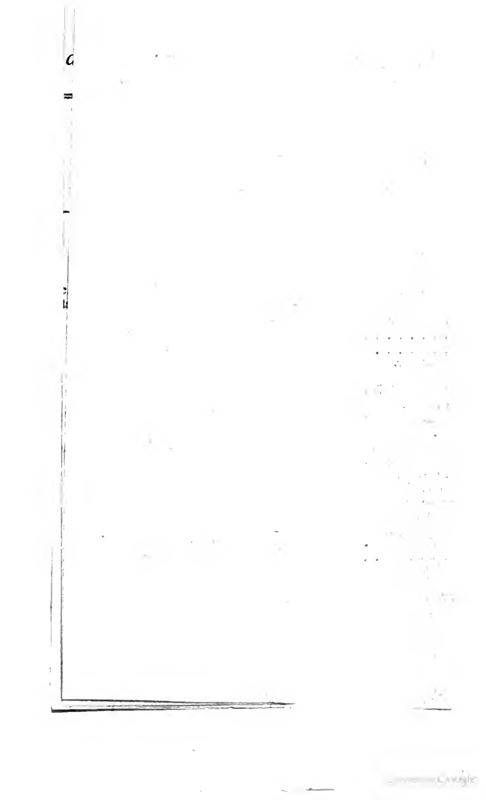
des *proteas* d'une grandeur étonnante ; un de ces derniers dont la feuille était épaisse et ronde, bordée de violet, portait des fleurs qui mesuraient bien près de dix pouces en diamètre. Les collines étaient décorées des fleurs de plusieurs espèces, d'*ixia*, de *morea*, d'*iris* et de *gladiolus*, tandis que la *sophora* du Cap et l'*arduina* parfumaient tous les environs de leur odeur de jasmin.

Le pied de ces montagnes est planté d'un rideau de bois qui s'étend presque sans interruption, dans une longueur de près de deux cents milles. On y trouve une grande variété de beaux arbres, dont beaucoup ont atteint une taille prodigieuse. J'ai déja fait connaître quels sont les bois que la colonie possède ; je complétai dans cet endroit le catalogue de ceux qui m'ont paru propres à quelque usage : il comprend en tout quarante-quatre espèces différentes. J'aurais desiré pouvoir donner aux botanistes, leur nomenclature, suivant le système de *Linnæus ;* mais le peu de tems dont je pus disposer, et la difficulté de

me procurer les fleurs des grands arbres au milieu de cette forêt, m'ont rendu la chose impossible. Je me vois forcé de ne donner à la plus grande partie que le nom de la colonie. Cette liste, toute imparfaite qu'elle est, peut servir beaucoup encore aux voyageurs à venir, en dirigeant leur attention vers les objets de leurs recherches. *Voyez le tableau ci-contre.*

On remarquera que les proportions que j'ai données dans cette liste sont par approximation, autant que j'ai pu les deviner; il y a des arbres plus grands et de plus petits, mais la taille que j'ai indiquée, est la grandeur moyenne, à laquelle ces arbres parviennent généralement. J'observerai que les deux *geel hout* se trouvent en grande abondance, et que beaucoup de ces arbres ont depuis soixante-dix jusqu'à quatre-vingt-dix pieds de longueur; ils sont propres à faire des mâts, des bout-dehors, et tout le bois tort nécessaire à la construction navale.

Du pied des montagnes de *Duyvil's-kop*, en tirant vers l'est, il y a environ cinquante milles jusqu'à *Plettenberg's bay*.



Tout le pays situé entre ces deux endroits est magnifiquement boisé et arrosé d'un nombre infini de ruisseaux, qui prennent leurs sources dans la forêt. On y trouve aussi de profondes rivières qu'on ne peut passer qu'en bateau. Plusieurs de ces dernières aboutissent à de grandes nappes d'eau, qui forment autant de superbes lacs dont les bords sont décorés de bois. Un de ces lacs est très-curieux ; il n'a aucune issue pour recevoir ses eaux ni pour les laisser couler. L'eau en est plus verte que celle de l'Océan ; elle n'est pas salée, mais un peu saumâtre, si peu, dis-je, qu'à peine peut-on s'en apercevoir au goût. Un des fermiers me dit avec beaucoup de jactance, qu'il avait bien embarrassé le gouverneur *Van-Plettenberg*, au sujet de l'eau du lac vert, en lui demandant d'où pouvait provenir cette teinte. Le gouverneur lui avait répondu que cela venait des arbrisseaux plantés sur les bords, et que les pluies en emportaient quelques particules vertes, dont les eaux s'étaient colorés (*). Le paysan lui

(*) M. Barrow aurait-il voulu ridiculiser cet estimable gouverneur hollandais ?

en montra aussitôt dans un verre, elle parut alors claire et sans couleur. Les Hottentots ont une tradition qui leur apprend que ce lac, dont la circonférence est aujourd'hui de six ou sept milles, fut jadis une belle prairie, et suivant eux, sa grandeur augmente encore journellement. Si les sources et les pluies fournissent au lac vert une quantité d'eau supérieure à celle qu'il absorbe et qu'il perd par l'évaporation, il finira un jour par occasionner une telle pression sur la barrière qui le sépare de l'Océan, qu'il la fera rompre et se réunira à la mer, ce qui a évidemment eu lieu au lac voisin que l'on nomme *Knysna*: c'est vraiment aujourd'hui un bras de mer dans lequel la marée se fait sentir au travers d'un passage étroit qui ressemble au goulet d'un port ordinaire. Ce passage est étroit et semé de quelques rochers, et cependant il peut recevoir de petits vaisseaux. En-dedans de l'entrée, l'eau est très-profonde, et le bassin s'étend à plusieurs milles en largeur. Les montagnes adjacentes sont ombragées de groupes de grands arbres, et leurs côteaux sont couverts d'ar-

bustes et de petites plantes qui descendent jusqu'au bord de l'eau. Le lac est farci d'un nombre considérable de petites îles plates, revêtues de verdure. Les bras du *Knysna* vont arroser de profondes vallées au pied des montagnes, et se perdent dans des forêts impénétrables. Tout ce pays est hardiment dessiné et magnifiquement décoré de végétation. C'est, sans aucune comparaison, le plus beau canton, le site le plus grand, le plus majestueux de toute l'Afrique méridionale.

Les fermes de ce quartier sont aussi plus belles, mieux entretenues, les édifices d'un meilleur stile que ne sont généralement les établissemens situés à un si grand éloignement de la ville. Comme elles sont près de la mer, les propriétaires ont pris la peine de brûler des coquillages pour en faire de la chaux, dont ils ont blanchi leurs maisons. On a découvert aussi dans cet endroit, de grandes masses de pierres à chaux, presqu'à fleur de terre, et d'autres très-peu enfoncées sous sa surface, mais on n'en a jamais fait cuire. On voit au-

près de presque toutes les habitations, un bosquet renfermant un terrein entouré de murs chargés d'ornemens, et destiné à inhumer les morts de la famille. Il paraît que les Hollandais ont apporté plus d'attention, ont pris plus de soin à décorer ces séjours de la mort, qu'à embellir leurs propres demeures. Les enterremens des morts ne sont accompagnés chez eux, d'aucune cérémonie particulière ni publique.

La baie de *Plettenberg* est entièrement ouverte aux vents de sud-est, aussi bien que *Zwart-Kop's bay*. La pointe nommée *Robenberg*, ou montagne des veaux-marins, est situee par la latitude méridionale de 34 deg. 6 min. et par la longitude orientale, de 23 deg. 48 min. Sa distance de la pointe du Cap, est de trois cent vingt milles anglais. La baie se termine vers l'est, sans pointe. Le rivage se dirige dans le gissement général de la côte, dans un endroit qui, vu du débarquement, paraît correspondre à une très-haute montagne, coupée dans la forme d'un cône, que les anciennes cartes portugaises nomment *Pic*

Formosa, mais à laquelle les navigateurs hollandais ont plus récemment donné le nom de cap du *Grenadier*. Le meilleur endroit pour débarquer dans cette baie, est à-peu-près à trois milles et demi au nord de *Robenberg*, sur une grève sablonneuse, longue d'environ cinq cent cinquante verges, dont chaque extrémité est défendue par des pointes de rochers qui se projettent dans la mer. Cette rade est soumise à une très-grosse houle, excepté lorsque les vents soufflent du nord au nord-ouest; la mer est alors tranquille, mais les vagues se déploient de nouveau dès que le vent passe au sud-est.

Tout auprès du débarquement on a élevé plusieurs édifices; on y voit une jolie maison toute neuve, et un grand magasin pour le gros bois de construction. La longueur de ce bâtiment est de deux cents pieds. On y a ajouté une caserne très-solide et très-commode pour loger les troupes qu'on y voudrait mettre en station. Le gouvernement hollandais avait le projet de former ici un établissement, dont l'ob-

jet était de se procurer le bois de construction, et d'en faciliter le transport au Cap, où les besoins, à cet égard, sont très-étendus. Cependant on a long-tems conservé dans cette ville, une opinion défavorable sur les bois d'Afrique, mais peut-être sans fondement. Il y a bien peu de bois qui puissent résister à l'influence alternative de la pluie, du vent et d'un soleil brûlant, si on les y expose. Quant à celui que produit la partie de ce continent dont nous parlons, on a observé que le *geel-hout*, le plus léger de tous les bois, s'est conservé à l'abri, pendant plus d'un siècle, sans apparence d'altération.

Les forêts produisent très-abondamment dans le voisinage de cette baie, une plante rampante, dont l'écorce intérieure se détache en fibres de quarante ou cinquante pieds de long, et qui paraît remplacer parfaitement le chanvre. Les Hottentots en fabriquent d'excellens cordages. Une autre plante indigène produit une écorce, dont on fait usage comme du meilleur chanvre; c'est une espèce d'*hibiscus*. Les feuilles en

sont profondément découpées, comme celles du *cannabinus*, plante que l'on cultive dans l'Inde pour en filer l'écorce. La tige du *hibiscus* d'Afrique est armée de petites épines, la fleur en est large et d'une couleur jaune soufre.

Parmi les arbres utiles qui peuplent les forêts de ce pays, j'ai remarqué une espèce de figuier sauvage. Cet arbre parvient à une grandeur très-considérable, et porte un fruit qui ressemble, pour la forme et le coup-d'œil, à la bergamote; l'odeur en est agréable et légèrement acide, les oiseaux en sont extrêmement friands. La feuille de l'arbre est oblongue-ovale. La terre produit ici une espèce de *salvia*, ou sauge sauvage. Les habitans en font grands cas pour les blessures nouvelles, qu'elle a la vertu de guérir. On estime encore beaucoup une espèce de *solanum* dont les effets sont pareils. Les feuilles de ce dernier, ressemblent à celles du tabac, raison pour laquelle on l'a nommé tabac sauvage. Le dessus de cette feuille est lisse, verd foncé, le dessous blanc, laineux, la tige ligneuse, armée

d'épines. Le côté laineux de la feuille appliqué sur une tumeur, la fait promptement aboutir, et l'autre côté la guérit aussi vivement; j'ai eu plus d'une fois occasion d'être témoin de cette vertu médicinale. Non loin de la baie de *Plettenberg*, sur les bords d'un petit ruisseau, je trouvai une forêt entière de *strelitzia alba*, dont la tige haute et pointue, assez semblable à celle de l'*Arec*, ou à celle du chou des montagnes, était régulière et proportionnée comme une colonne corinthienne. Plusieurs s'élevaient à vingt-cinq ou trente pieds sans une feuille. Il assez remarquable que les trois *strelitzia* d'Afrique ne se trouvent que dans trois cantons très-distincts et séparés par de grandes distances. Et ce qui parait plus extraordinaire encore, c'est que l'espèce blanche croît exclusivement sur les bords d'un ruisseau, tandis qu'on en chercherait inutilement un pied pareil auprès des autres sources, ou des eaux courantes du voisinage. La grande ressemblance de cet arbre avec le bananier, lui a valu de la part des paysans, le nom de bananier sauvage (2).

De *Plettenberg bay*, nous prîmes à l'ouest,

et dans notre route, nous traversâmes plusieurs profondes et dangereuses rivières. De toutes celles dont le passage est difficile pour des voitures, la principale est, sans contredit, la rivière *Kayman* ou des Crocodiles. Les bords en sont hauts, escarpés, semés de rochers, et élevés des deux côtés de plusieurs centaines de pieds. On assure, comme chose certaine, que les animaux dont elle porte le nom s'y font voir quelquefois, quoiqu'aucune des personnes qui m'accompagnaient alors, ne pût certifier positivement en avoir vu. On y connaît une petite espèce des animaux de ce genre, nommée *iguanas*, dont la longueur varie depuis six jusqu'à dix pieds. Le Nil est le seul fleuve où l'on puisse rencontrer des crocodiles par une latitude aussi élevée que 31 ou 32 deg.; mais le *trichecus*, que l'on connaît sous le nom de *lamentin*, fréquente les deux côtes de l'Afrique, depuis la Méditerranée jusqu'à la pointe du cap de Bonne-Espérance; cependant, il est très-rare qu'il entre dans les rivières.

La rivière *Kayman* sépare la division de

Plettenberg's bay, du pays des *Autiniequas*. Cette dernière comprend une étendue de pays que le gouvernement hollandais tenait en réserve pour son usage particulier, tant à cause de ses grandes et belles forêts dont l'abord est facile, que de ses excellens pâturages où, dans toutes les saisons, les troupeaux trouvaient une abondante nourriture. Les montagnes de ce canton sont situées près de la mer ; elles y interceptent les vapeurs qui, venant ensuite à se résoudre, y occasionnent des pluies plus abondantes que dans toute autre partie de la colonie. Cette division se termine à la grande *Brakke rivier*, qui prend sa source dans les forêts dont je viens de parler, et qui, coulant directement au sud, va se jeter dans la mer, à la baie des Moules, *Muscle bay*.

Muscle bay, comme toutes celles qui sont situées sur la côte méridionale de la colonie, est ouverte au vent du sud-est ; mais elle est plus sûre pour les vaisseaux que celles de *Zwart-Kops* ou de *Plettenberg*. La pointe de l'ouest, nommée *cap Saint-Blaize*, est située par la latitude méridionale de 34 deg.

10 min., et par la longitude orientale, de 22 d. 18. m. Elle est éloignée du Cap d'environ 240 milles anglais. La variation de l'aiguille aimantée est de 27 deg. 54 min. nord-ouest. La marée y est haute à trois heures ou environ, les jours de pleine et nouvelle lune. Depuis le sud-sud-ouest jusqu'au nord-est, en passant par le nord, l'abri de cette rade est bon, si le vent n'est pas trop violent. Le mouillage est alors sûr et facile, à la distance d'un demi-mille de l'embarcadère. Les vents qui soufflent des points de l'horizon, compris entre l'est et le sud, y élèvent une très-grosse houle ; mais les vents du sud-est n'y ont jamais la même violence qu'au Cap.

Le débarquement ordinaire est sur une esplanade de sable, située au haut d'une baie qui reçoit les eaux d'un petit ruisseau légèrement imprégné de sel. Ce petit filet d'eau serait à peine suffisant pour remplir tout au plus une douzaine de barriques dans un jour. On a bâti près du débarquement, un magasin à bled, dans lequel on reçoit celui qui vient de l'intérieur. C'est un solide bâtiment de pierre, long de cent cinquante pieds,

et capable de contenir facilement dix mille boisseaux de grain. Le prix de cette denrée, livraison faite ici, est à-peu-près de vingt-deux rixdales pour une charge contenant trente-un boisseaux de *Winchester;* ce qui revient à-peu-près à deux schellings, dix sous le boisseau, environ trois livres dix sous monnaie française.

Cette baie foisonne d'excellens poissons de toute espèce : on y trouve des moules très-larges et d'une forte odeur. Les huîtres y sont excellentes, et pendant l'hiver, elle est très-fréquentée par les baleines noires.

Les plaines qui avoisinent *Muscle bay* sont peuplées d'une grande quantité d'aloës communs. L'extraction du jus de cette plante fut jadis un grand article de commerce, et donnait de grands bénéfices à ceux qui faisaient leur état de le recueillir et de le préparer. Mais le prix en est tellement tombé, que les habitans ne regardent plus cet objet comme digne de leur attention. On ne les paie que trois *pences* la livre (*six sous de*

France), prix d'autant plus modique, qu'une personne ne peut pas en préparer plus de trois livres par jour.

Le 5, nous passâmes la rivière *Gauritz*, limite occidentale de la division de *Muscle bay*. Cette rivière pourrait, avec raison, se nommer l'égoût général de la colonie. Toutes les eaux qui prennent leurs sources à la distance de cent cinquante milles à l'est, et à un pareil éloignement à l'ouest, tant sur le *Karroo* que sur les montagnes plus au nord, se réunissent dans une énorme crevasse située dans les montagnes les plus voisines de la mer, où elles se déchargent par le lit de la rivière *Gauritz*. Les excessives et subites inondations de cette rivière passent tout ce que l'on peut croire. On voit encore, non loin de là, les ruines d'une maison qui, dit-on, fut détruite par une crue extraordinaire de la *Gauritz*, quoique sa situation fût élevée à plus de cent pieds au-dessus du niveau ordinaire de la rivière. Au moment où nous y passâmes, toutes ses eaux réunies étaient à peine assez abondantes pour couler.

De la *Gauritz*, nous nous avançâmes

vers une de ses branches, nommée *False rivier*, près de laquelle nous remarquâmes une grande variété d'ocres bruns et jaunes, ainsi qu'une abondance de ces curieuses pierres crustacées que j'ai déja fait connaître sous le nom de pierres à peinture.

Le 6, nous franchîmes plusieurs ruisseaux dont les eaux réunies forment la rivière *Kaffer-Kuyl's*. En avançant vers le Cap, le pays se présentait sous un plus bel aspect; il était plus peuplé, toutes les rivières baignaient le pied de jolies maisons; les jardins, les vignes, les vergers, étaient plus étendus et mieux cultivés. Mais les intervalles compris entre les rivières étaient assez irréguliers, le sol en était sec, de craie ou d'argile, et propre à bien peu de choses, si ce n'est à faire des pâturages pour les moutons. Il y croissait une grande quantité d'arbrisseaux parmi lesquels on distinguait une espèce nommée *guarrie bosh;* c'est la *royena*. Quelques fermiers ont composé un petit vin doucereux avec ses fruits et ceux de l'*arduina*. Cette boisson ressemble assez à celle que l'on fabrique en Europe avec l'aune.

Les forêts de *Plettenberg's bay*, et du pays des *Autinicquas*, avaient cessé de revêtir le pied des montagnes, depuis un point situé directement au nord de *Muscle bay*, mais ici nous aperçûmes un autre bois à-peu-près à vingt milles dans l'est du village de *Zwellendam*; on le nomme *Grootvader's bosch*. Lors de l'établissement de la colonie, ce bois était composé d'une variété de grands arbres, qui ne le cédaient à aucuns des autres de la colonie; mais le voisinage du Cap lui a été fatal, il s'est vu dépouiller de tous ceux qui pouvaient être propres à quelqu'usage.

Une vallée magnifique s'étend au pied des montagnes, depuis *Grootvader's bosch*, jusqu'aux environs du village. Ce chef lieu du district est composé d'à-peu-près vingt maisons répandues sur un vallon fertile, arrosé d'un ruisseau dont les eaux ne tarissent jamais. L'habitation du *landrost* est située dans la partie supérieure d'où elle commande le pays adjacent. C'est une très-bonne maison, très-commode, auprès d'un grand jardin entouré de chênes et rempli de fruits de différentes espèces.

Le district de *Zwellendam* se compose principalement de tout le pays compris entre les montagnes noires et le bord de la mer ; il a pour limites à l'orient, la rivière *Camtoos*, frontière où commence celui de *Graaff reynet*. Le nombre de familles qu'il contient, s'élève à cinq ou six cents, et la population entière peut monter à trois mille blancs. On compte dans tout le district deux Hottentots et cinq esclaves par famille.

Zwellendam fournit peu de bétail et moins encore de moutons à la ville du Cap; mais il y envoie vendre un grand nombre de chevaux. Les revenus des fermiers de ce canton, proviennent du bois de construction qu'ils exploitent, de leurs grains, beurres, savons, et fruits secs. Un naturaliste trouverait ce district un des moins intéressans à parcourir, excepté en botanique. Dans ce genre, le pays offrirait un vaste champ à ses recherches. Parmi les savans qui font de cette partie l'objet de leurs études, aucun de ceux qui ont visité le midi de l'Afrique, ne s'est suffisamment attaché à la connaissance des arbres, dont se composent les forêts. Personne n'a

pu jusqu'à ce jour assigner leur place dans la méthode établie pour la classification de cette partie du règne végétal. Le district de *Zwellendam* , renferme aujourd'hui peu d'antilopes , excepté le *reebok* , *steenbok* , et le *duyker*. Jadis le *bonte'bok*, le *scripta* du système de la nature, se trouvaient auprès même du village, en aussi grand nombre que le *springbok* se rencontre aujourd'hui dans le *Sneuwberg ;* mais à présent il est bien rare qu'on en voie plus de douze ensemble; autrefois aussi le voisinage de *Zwellendam* recélait quelques individus de cette superbe espèce d'antilope, la *leucophaea*, antilope bleue , animal qu'on ne rencontre actuellement nulle part dans la colonie , ou s'il y en existe, il se cache si bien, que depuis dix ans on n'en a ni vu , ni entendu parler. Le district abonde en lièvres et en perdrix , et les bois de *Autiniequas* sont remplis d'oiseaux de toute espèce et de toute grandeur.

Le 12 , nous entrâmes dans le district de *Stellenbosch* , en traversant la rivière *Zonder-end* qui lui sert de frontière. Nous avançâmes jusqu'à *Zoete Melk Valley* ,

étendue de terrein excellent, comprise dans les réserves du gouvernement, et dont on a depuis peu fait un poste de cavalerie.

Nous continuâmes à parcourir la vallée qu'arrose la rivière sans fin, *Endless*. La soirée était un peu avancée, lorsque nous arrivâmes à un endroit nommé *Bavian's kloof* où nous fîmes halte : nous y trouvâmes un petit établissement de frères Moraves, missionnaires ; ils portent aussi le nom de *Hernhüter*, d'un petit village de Saxe, qui leur offrit un asile après leur expulsion de la Moravie : il y a plusieurs années qu'ils sont dans la colonie ; leur but est d'enseigner la doctrine chrétienne aux Hottentots ; mais le gouvernement hollandais ne leur avait donné que peu d'encouragement dans leur mission. Depuis peu le nombre de leurs prosélytes s'est tellement augmenté, qu'ils ont été forcés d'écrire en Europe, pour demander de nouveaux sujets qui puissent les seconder et prêcher l'évangile.

Je fus éveillé le matin de fort bonne-heure par les plus belles voix que j'aie jamais

entendues. Curieux de savoir d'où pouvait provenir ce concert, je regardai par la fenêtre, et vis avec étonnement qu'il était exécuté par un groupe de femmes hottentotes assises par terre; c'était dimanche, elles s'étaient assemblées pour chanter l'hymne du matin, elles étaient toutes proprement vêtues de robes de coton peint. Un objet aussi différent de ceux que j'étais habitué à voir parmi cette malheureuse classe d'hommes, ne put que me faire le plus grand plaisir; en même-tems il m'inspira la curiosité de m'informer de quelques détails sur la nature de cet établissement: les bons pères étaient au nombre de trois, je les trouvai disposés à répondre à toutes mes questions. Ils étaient d'un moyen âge, leur vêtement était uni et décent, leurs personnes propres, leurs manières modestes, leur contenance humble et pleine de douceur, et leur conversation vive et instructive; je les trouvai zélés pour l'objet de leur mission, mais sans bigoterie comme sans enthousiasme. Tout ce qui les entourait, portait le caractère de simplicité, de propreté, qui les distinguait et qui faisait

une de leurs vertus favorites. L'église qu'ils avaient bâtie, était un édifice uni et décent, leur moulin à bled était supérieur à tous ceux de la colonie, leur jardin était parfaitement bien tenu, et fournissait abondamment leur table, de tous les végétaux utiles. Tout ce qui les environnait était l'ouvrage de leurs mains, et conformément aux statuts de la société dont ils étaient membres, ils avaient tous les trois appris quelque métier, l'un était bon forgeron, le second cordonnier, et le troisième tailleur.

Ces missionnaires sont parvenus à réunir en corps de société, plus de six cents Hottentots, et le nombre en augmente tous les jours; ils vivent dans de petites huttes dispersées dans la vallée; chacune est contigue à un petit terrein propre au jardinage. Ceux qui se sont les premiers réunis, ont choisi les meilleures situations au haut de la vallée, près de l'église. Leurs petites maisons, leurs jardins étaient très-propres, très-commodes : beaucoup de pauvres en Angleterre sont moins bien, et fort peu sont mieux. Quelques-uns travaillent chez

les paysans voisins, à la semaine, au mois ou à l'année. D'autres font et vendent des nattes, des balais, ceux-ci élèvent de la volaille, ceux-là retirent leur subsistance de leur bétail, de leurs moutons et de leurs chevaux. Plusieurs soldats hottentots qui forment le corps militaire de cette nation au service du gouvernement, ont à *Bavian's kloof* leurs femmes et leurs enfans; elles y sont moins sujettes à contracter des habitudes vicieuses, et sont plus à même d'y acquérir de l'industrie, que dans les casernes.

Le dimanche, ils assistent tous très-régulièrement au service divin, et c'est quelque chose d'étonnant, que l'ambition qu'ils ont de paraître à l'église, propres et bien vêtus. A-peu-près trois cents formaient la congrégation, la moitié de ce nombre était vêtue de grosse toile de coton peint, et l'autre conservait encore l'ancien vêtement de peau de mouton. Je m'informai des raisons de cette différence, et j'appris que les premiers étaient ceux qui depuis long-tems étaient réunis au giron de l'église; ce costume

prouvait au moins qu'en changeant de vie et d'habitudes, ils n'avaient rien perdu, et qu'ils n'en étaient pas plus dépourvus. La persuasion d'un côté, l'exemple de l'autre, les avaient enfin convaincus que la propreté sur leur personne, non-seulement ajoutait aux douceurs de la vie, mais encore contribuait à conserver leur santé, et que le peu d'argent qu'ils pouvaient épargner, était employé plus utilement en vêtemens propres à leur usage, qu'en achetant des liqueurs spiritueuses et du tabac, deux articles qui, loin d'être nécessaires, sont au contraire, sous bien des rapports, les plus pernicieux de tous les maux.

La conduite de ces Hottentots, pendant le service divin, était vraiment édifiante. Un des pères leur fit un discours, peu long mais plein de bon sens, pathétique et propre à la circonstance, et ceux auxquels il s'adressait, laissaient tomber des larmes en abondance. Le chant des femmes était touchant et leur accent plaintif, leurs voix en général avaient de la douceur et de l'harmonie. Les eaux salutaires du bap-

tême en avaient agrégé tout au plus cinquante à la foi chrétienne ; à cet égard, les pères montraient un zèle moins ardent que les missionnaires en général, dont le premier desir est de conférer promptement ce sacrement, pour grossir le catalogue de leurs conversions : les Moraves se sont d'abord occupés d'enseigner des métiers à ceux qui ont voulu en apprendre. Bien persuadés de la justesse et de la vérité de l'idée de l'ingénieux et humain comte de Rumford, ils ont eu pour premier objet de rendre les hommes heureux, afin qu'ils puissent ensuite devenir vertueux : philosophie sans contredit plus profonde que le sens contraire de cette proposition, qui serait de les rendre vertueux pour qu'ils devînssent heureux.

Il est naturel de supposer que des hommes pareils, revêtus d'un caractère aussi vraiment respectable que celui de missionnaire, irréprochables dans leur conduite, auraient dû s'attendre à se voir protéger et encourager dans tous les pays. Et cependant, à la honte du genre humain,

telle est la grossière brutalité et la dépravation des paysans de cette colonie, qu'il se forma une conjuration de trente de ces misérables, qui se proposèrent d'égorger les trois prédicateurs, et d'enlever, de réduire à l'esclavage, tous les jeunes Hottentots qu'ils pourraient trouver en cet endroit. Ces scélérats étaient déja rassemblés dans une maison voisine, où ils s'étaient rendus un samedi au soir, avec le dessein d'exécuter leur horrible complot, le jour suivant, au milieu du service divin ; lorsque les missionnaires en furent heureusement instruits par un Hottentot, qui déserta du service des assassins, exprès pour révéler cet affreux projet. Ils s'adressèrent immédiatement à *sir James Craig*, qui fit aussitôt passer une lettre à l'inspecteur du poste de *Zoete Melk Valley*, par laquelle il lui enjoignait fortement de veiller à ce que nul habitant ne se permît d'inquiéter ou de molester, en aucune manière quelconque, les frères Moraves, sous peine d'encourir grièvement le déplaisir du gouvernement. Cette lettre arriva bien à-propos, le jour même où ils étaient assemblés. Les lâches en entendirent

la publication, et se retirèrent avec la confusion du crime. Depuis ce tems, les missionnaires ont continué d'exercer leurs fonctions apostoliques, sans être vexés par personne. La haîne des fermiers provenait de ce que ces bons pères avaient appris aux Hottentots à connaître le prix de leur liberté, et la valeur de leur travail, deux points sur lesquels on les avait toujours tenus dans l'ignorance.

A la pointe d'une petite montagne détachée, au midi de *Bavian's kloof*, on trouve une source d'eau chaude, à laquelle les invalides du Cap ont fréquemment recours. Les eaux en sont fortement imprégnées de fer, comme celles du voisinage de la rivière des Eléphans, elles jaillissent pareillement d'un terrein de tourbe noire, dans laquelle sont ensevelis de gros morceaux d'une lourde pierre de fer, qui paraît contenir ce minéral dans la proportion de soixante à soixante-dix livres sur cent. Le gouvernement y avait fait bâtir, pour la commodité de ceux qui desiraient prendre les eaux, une maison qui tombe en ruine, et qui, d'ailleurs, est si

sale, si mal-propre, que l'aspect seul d'un pareil séjour est plus propre à augmenter la maladie qu'à en hâter la convalescence. La plupart des Anglais qui s'y sont baignés, ont pris leur logement dans une ferme située à un mille de la fontaine : un petit nombre de personnes peuvent s'y arranger commodément. Le degré de chaleur de l'eau, à sa sortie de la terre, est de 114 deg., échelle de *Fahrenheit;* mais dans le bain, elle est réduite à 110 : elles ont sur-tout de la réputation pour les rhumatismes et les constitutions épuisées.

Des bains, nous dirigeâmes notre route vers l'ouest ; nous franchîmes une montagne sablonneuse, très-escarpée : on la nomme *Hou-Hoek;* et le 17, nous passâmes le *Hottentot's Holland's kloof,* passage difficile entre la grande chaîne des montagnes du nord et celle du sud, mais, cependant, infiniment moins dangereux que ceux du *Duyvil's-Kop* et de la rivière *Kayman.*

Au moment où l'on entre dans ce passage, les yeux se portent vers la péninsule du Cap, que l'on voit s'élever majestueuse-

ment sur les rivages des deux baies. L'isthme aride qui sépare ces deux baies du continent, paraît comme une mer de sable, dont l'aspect stérile n'est animé que par quelques jolies maisons éparses sur le devant de ce tableau, au pied de la grande chaîne de montagnes. Le milieu de cet isthme est habité par un petit nombre de pauvres qui gagnent leur subsistance, en ramassant les tiges et les racines des arbustes qui croissent dans le sable. Ils les envoient sur de petites charrettes au Cap, où on les vend pour brûler. La distance de *Hottentot's Holland's kloof* à la ville du Cap, est d'à-peu-près trente-six milles, intervalle qu'on parcourt facilement dans une journée. Nous fîmes cette dernière route le 18 janvier, et nous l'achevâmes avec le sentiment de plaisir qu'on éprouve bien naturellement, en terminant un voyage de sept mois, pendant lequel nous avions éprouvé bien des difficultés et des embarras personnels. Nous les avions supportés et surmontés, sans autre motif que celui de satisfaire notre curiosité, à laquelle nous avions sacrifié notre commodité particulière.

NOTES

DU CHAPITRE V.

(1) Mille livres pesant.

(2) De toutes les plantes que produisait cette forêt, la plus curieuse est la vigne indigène d'Afrique ; elle grimpait jusqu'au haut des arbres les plus élevés, tels que le *geel hout*, aux branches desquels elle s'attachait. Ses fruits ressemblent assez, pour la grosseur et l'apparence, à ceux de l'*alkekengi;* la grappe renferme rarement plus de deux ou trois fruits, le parfum en est agréable, délicat et légèrement acide. Les feuilles de cette vigne ressemblent, pour la forme, à celles du lière : le dessus en est verd foncé, lisse ; le dessous laineux. Cette plante n'est point annuelle, elle est toujours verte.

CHAPITRE VI.

Voyage au pays des Namaaquas.

C'est à la fin du mois d'avril, ou au commencement de celui de mai, que finit ordinairement la mousson des vents de sud-est. Cette saison est le moment le moins propre à commencer un voyage, lorsqu'on veut traverser les sables et les déserts du midi de l'Afrique. Si, lorsque le voyageur se mèt en route, la mousson n'était pas encore changée, il trouverait par-tout, sur son chemin, la végétation tellement grillée et détruite par la sécheresse qui aurait précédé son départ, que les bœufs de ses équipages courraient le risque de périr de faim, et plus encore, de soif, car il ne rencontrerait pas une goutte d'eau. Dans le cas contraire, il serait également malheureux, parce qu'il s'écoulerait quelque tems avant que le retour des pluies pût faire naître de nouveaux pâturages, et que

d'ailleurs il serait exposé à toute la rigueur d'une saison orageuse, et retardé pendant plusieurs semaines, par le gonflement des rivières.

Quelques prépondérantes que ces réflexions pussent être, il n'en fut pas moins jugé à propos de me faire commencer un voyage dans le nord de la colonie, en prolongeant la côte de l'ouest, au moment même où la mousson d'été allait finir. En conséquence je partis de la ville du Cap le 10 d'avril, dans un chariot couvert; mon équipage consistait en douze bœufs vigoureux et en bon état, un seul cheval, un esclave, un conducteur et un guide qui m'avaient accompagné dans mes autres voyages; et de surcroît, un Hottentot pour conduire les bœufs de relais, car il n'est pas à supposer que le même attelage fût capable de résister à un travail continuel pendant plusieurs jours de suite. Les fermiers qui demeurent à dix jours seulement de la ville du Cap, n'emploient jamais moins de deux équipages pour se relayer alternativement lorsqu'ils font ce voyage. Ils sont aussi dans

l'usage de voyager la nuit, pour jouir de la fraîcheur, et donner à leurs animaux le tems de paître et de brouter pendant le jour.

Dans les vues de favoriser ceux qui ont à voyager pour le service public, le gouvernement a imposé sur les fermiers, une espèce de taxe qui consiste à fournir gratuitement des *voorspans* ou bœufs d'attelage, toutes les fois qu'ils en sont requis. On a regardé en même tems comme une récompense suffisante pour ce genre de service, de leur donner *gratis* de la poudre et des balles, pour leurs expéditions contre les *Boschisman* leurs ennemis. Dans ce voyage ainsi que dans les précédens, j'ai profité de ce privilège dont l'usage est très-ancien dans la colonie, et je n'ai jamais été refusé; jamais même on n'a témoigné de répugnance à me fournir des relais pareils lorsque j'en ai demandé; je ne les exigeais cependant pas comme un droit, je les ai toujours sollicités comme une faveur.

Aucuns de mes Hottentos ne connaissant

les pays que j'allais parcourir dans le nord ; je me trouvai forcé de m'en rapporter entièrement aux informations que je pourrais recevoir des fermiers, tant sur la route que je devais tenir, que sur les meilleurs endroits où je pouvais faire halte. Le premier jour nous vînmes jusqu'à *Kœberg*, situé à-peu-près à dix-huit milles du Cap, et le second nous atteignîmes *Groene kloof*, éloigné de *Kœberg* d'environ seize milles, que nous fîmes sur une route de sable mouvant : journée fatigante pour nos douze bœufs.

Groene kloof est une division du district du Cap ; il se compose de plusieurs groupes de petites montagnes qui s'élèvent sur un talus sablonneux, au pied duquel s'étend la côte de l'ouest. Les vallons compris entre ces montagnes, sont copieusement arrosés par des sources d'excellente eau, et renferment de très-bons pâturages pour les bestiaux et les chevaux. On ne peut regarder comme fertiles en grain, aucuns des terreins qui avoisinent le Cap. On est obligé de les fumer ou de les laisser en ja-

chère deux ou trois ans, et même alors, leur produit ne serait pas regardé comme une récolte en Angleterre. Il paraît, d'après le relevé que les fermiers sont forcés de remettre au gouvernement, tous les ans, que le produit général du grain est au-dessous de dix pour un. La terre donne encore moins dans le voisinage immédiat de la ville, où le sol est épuisé par les récoltes continuelles qu'on en exige.

Les montagnes de *Groene kloof* renferment un nombre considérable de *steen bok*, de *duyker*, de *reebok* et quelques *hartebeest*; mais les fréquentes visites des chasseurs du Cap, les ont bien effarouchés, et ils ne se laissent plus voir que difficilement. On y trouve encore assez abondamment des lièvres, des perdrix, et deux animaux que les Hollandais nomment *grous* et *korhaens*. Plusieurs plantes de la famille des liliacées étaient en fleurs, sur-tout l'*amarylis* et beaucoup d'autres espèces bulbeuses; mais la longue séchéresse qui venait de se faire sentir, avait laissé bien peu de verdure sur le flanc des montagnes

qui commençaient à se montrer arides. Cette belle couleur qui vivifie la campagne, ne pouvait plus se rencontrer dans cette saison, que sur les bords des sources ou des ruisseaux.

Au-delà de *Groene kloof*, la halte la plus voisine est *Tea fonteyn*. Cette maison où l'on s'arrête ordinairement, appartient à un habitant nommé *Slabert*, qui y fait son séjour. Comme cet homme et sa famille tiennent une place distinguée dans le récit d'un voyageur français, dont les ouvrages sur le midi de l'Afrique sont bien connus, mais de la véracité desquels on a douté (1), la curiosité me porta naturellement à leur faire quelques demandes sur cet auteur. La famille de M. *Slabert* le connaissait très-bien ; il avait été reçu dans cette maison, sur la recommandation du fiscal ; mais ils assurèrent que tout ce qu'il dit avoir fait dans ce pays, et son héroïsme si vanté, sont autant d'impostures (2). J'avais son livre, je leur donnai lecture de l'histoire dans laquelle il montra tant de courage, et les paysans tant

de lâcheté, vis-à-vis d'un tigre. Ils en rirent beaucoup, et m'assurèrent que cette anecdote n'était pas sans quelque réalité; c'est-à-dire qu'il y avait eu un tigre tué, mais par un piège, *stell-roar*, qu'un Hottentot avait tendu. Le coup avait blessé mortellement l'animal, qui rendait le dernier soupir sous un buisson, lorsque le brave Français (3) lui lâcha son coup de fusil et l'acheva. Le premier livre que cet auteur a publié sur son voyage dans la partie orientale de la colonie, contient beaucoup d'instructions correctes, de descriptions exactes, et un grand nombre d'observations judicieuses. La vente de son manuscrit l'encouragea à en faire un second; quelque légers qu'en soient les matériaux, il paraît les avoir principalement retirés d'un ouvrage publié par un voyageur anglais, dont il prétend relever les erreurs (4), et du récit d'une expédition vers le nord de la colonie, entreprise par ordre du gouvernement hollandais du Cap, pour chercher une nation qui, disait-on, faisait usage de vêtemens de toile. Dans le fait, il paraît qu'il quitta *Zwart land* en juillet,

et qu'il s'avança jusqu'à la rivière d'Orange; d'où il revint au commencement du mois de décembre suivant, époque à laquelle il conduit ses lecteurs vers le nord, aussi loin que le tropique (5).

Le véritable auteur de cet ouvrage, est l'abbé *Philippo*, dont le génie créateur imagina ce qu'il crut devoir ajouter aux remarques du voyageur, et aux deux relations que je viens de citer (6).

De la maison de *Slabert*, nous nous rendîmes à *Saldanha bay*. Ce petit bras de mer méditerrané n'a peut-être point d'égal dans tout l'univers pour son étendue, pour la sûreté, la commodité des vaisseaux, et la bonté du mouillage. Sa longueur est de près de quinze milles, elle s'étend dans une direction parallèle à la côte qui gît à-peu-près nord, quart-nord-est; et sud, quart-sud-ouest (7). Son entrée est au nord, entre deux montagnes de granit, d'une médiocre hauteur. Ce goulet contient trois îlots de roches, deux desquels, *Jutten* et *Malagas*, sont situés un peu en dehors; le troisième nommé

Marcus, est un rocher plat et nu, il est situé précisément à l'embouchure du canal, à la distance d'environ trois quarts de mille de la pointe du nord de l'entrée de la passe, et à un peu plus d'un mille de celle du sud. Cette île *Marcus*, et les deux pointes du goulet, bien fortifiées, défendraient l'accès de la baie à une escadre ennemie, et l'empêcheraient d'y pénétrer (8). En-dedans de la baie et un peu au sud du goulet, sont situés deux autres petits îlots nommés *shaapen* et *mewen*. Entre eux deux se trouve un étroit canal qui conduit dans le sud de la baie ; on nomme cette partie *lagune ;* c'est un bassin où les cutters, les goëlettes, les bâteaux pêcheurs, et toute espèce de petites embarcations, peuvent se mettre à l'abri comme dans un port; il peut en contenir une quantité presque innombrable. Vers le nord de ces deux îlots, est un excellent mouillage pour les gros vaisseaux, c'est là que l'escadre de l'amiral Lucas était à l'ancre lorsqu'elle fut attaquée et prise par celle de sir Georges *Elphinstone*.

Dans toute cette immense baie, le mouil-

éloignée de la grande terre, on dit qu'elle est couverte de lapins et de pinguins. Les premiers sont très-faciles à prendre, parce que lorsque les pinguins voient arriver du monde sur l'île, ils s'emparent des trous des lapins, où ils se réfugient au préjudice des légitimes propriétaires qui restent ainsi exposés aux poursuites du chasseur. Les baies de *Saldanha* et de la Table, les rivages des îles d'*Assen* et *Robin*, abondent en poissons dont les espèces sont particulières à ce climat; les baleines noires fréquentent en grand nombre la baie de *Saldanha* pendant l'hiver. Au moment où je la visitai, elles commençaient à y entrer; un vaisseau baleinier qui y avait mouillé pour essayer d'y faire sa pêche, en piquait généralement une très-grosse par jour.

Cette baie offre à ses possesseurs tous les avantages et toutes les commodités qu'on peut desirer, sous les rapports de sûreté et d'abri pour les vaisseaux dans tous les tems de l'année, tant pour les réparer, que pour en bâtir de neufs. Mais il faut d'un autre côté tenir compte des inconvéniens très-sérieux

qu'elle présente ; inconvéniens dis-je, qui jusqu'à ce qu'on y ait remédié, empêcheront toujours les vaisseaux de faire de ce hâvre un rendez-vous général, usage auquel la nature semblait l'avoir destiné. En un mot, il n'y a ni eau douce, ni bois.

Il est vrai que ce mal n'est pas irréparable quant au dernier article, et le pays voisin serait susceptible d'en fournir. Les dunes de sable qui environnent une partie de la baie, produisent plusieurs espèces d'arbustes, dont les longues et grosses racines sont faciles à déterrer d'un sable très-meuble ; elles sont si abondantes, qu'on a peine à le croire, elles forment une espèce de forêt souterraine; les faces des montagnes et les vastes plaines qui se déroulent à leurs pieds, sont aussi couvertes de plantes frugifères. Si le gouvernement faisait en outre planter tout le pays inculte, de chênes, de peupliers, d'arbres d'argent, et de toutes les autres espèces qui croissent dans les environs du Cap, ils pourraient, dans bien peu d'années, fournir du bois de chauffage à quelque quantité de vaisseaux que le commerce pût attirer dans la baie.

La rareté de l'eau est un inconvénient d'une plus grande importance que la disette de bois, et peut-être plus difficile à prévenir. Il y a bien deux petites sources vers le sud de là baie, mais les eaux en sont un peu imprégnées de sel. Il paraît que les fermiers ne connaissent point ce que c'est que de creuser des puits, ils ne savent point ouvrir ni dégager une fontaine pour la laisser couler; au contraire, leur usage ordinaire est de barrer les ruisseaux auprès de leur source avec une digue. Ce procédé expose une bien plus grande surface d'eau à l'action du soleil, manière d'agir certainement peu sage, sur un terrein fortement imprégné de parties salines, et dans un climat où l'évaporation est si rapide et si considérable. L'amiral sir *Hugh Cristian*, ayant ordonné d'essayer s'il serait possible d'obtenir de bonne eau en creusant des puits auprès du lieu de débarquement, à *Hootjes bay*, on pénétra dans une masse de granit d'une couleur bleu d'acier, jusqu'à la profondeur de trente ou quarante pieds; mais l'expérience ne fut pas heureuse, le peu d'eau qui suinta au travers des joints était salée.

La meilleure manière de fournir de l'eau aux vaisseaux de la baie, serait de la faire venir à une grande fontaine, élevée et éloignée de six milles à-peu-près, du nord de *Hootjes bay*, d'où on la conduirait dans des tuyaux de plomb. La source de *Witteklip*, ou Rocher blanc, me paraît suffisante pour cet objet, et la dépense de cette opération serait bien peu de chose, en comparaison de son importance.

Le colonel Gordon et quelques autres Hollandais s'entretenaient souvent du projet de détourner le cours de *Berg rivier*, et de lui creuser un nouveau lit, au moyen duquel elle se jeterait dans la baie de *Saldanha*, opération avantageuse dont les résultats auraient été non-seulement de fournir abondamment de l'eau pour tous les besoins des vaisseaux, et même d'une ville et d'une garnison, mais encore d'ouvrir une communication dans l'intérieur du pays, sur-tout avec *Zwartland*, le grenier de la colonie. Un pareil plan est certainement praticable, mais peut-être ne réussirait-il pas, en ce qui concerne le principal objet, celui de fournir

de l'eau douce suffisamment pour une ville et une flotte ; en voici les raisons. Le flot remonte dans *Berg rivier* jusqu'à un mille ou deux de l'endroit où l'on peut commencer à la détourner ; ce point est situé à-peu-près à vingt milles de l'embouchure actuelle de cette rivière dans la baie de Sainte-Hélène ; et la longueur du canal qu'on s'est proposé de faire, depuis ce même endroit jusqu'à la baie de *Saldanha*, serait à-peu-près de vingt-cinq à trente milles. De ce point à la mer, la différence du niveau étant la même pour les deux baies, il s'ensuivrait qu'en tenant compte des sinuosités de l'ancien lit, le courant serait égal dans le nouveau canal, à celui de la rivière actuelle. Ce courant est si peu de chose, qu'en donnant le moins de chûte possible au commencement du canal, et le plus qu'on pourrait près de l'embouchure dans la baie de *Saldanha*, cela n'empêcherait pas la marée d'y monter, et d'en rendre les eaux complètement salées. D'un autre côté, si l'on voulait se contenter de creuser un grand bassin où l'on ferait aboutir ce canal, il est vraisemblable que privé de son courant, il ne tarderait pas à

se combler par les tourbillons de sable que les brises font voler, dès que le vent est un peu fort.

Quoique tout le pays compris entre *Berg rivier* et *Saldanha bay* soit en général plat et sablonneux, il est, malgré cela, couvert d'une forêt continuelle d'arbrisseaux. Mais on y trouve peu d'établissemens; la disette d'eau en chasse les habitans. Cependant, ce canton est d'une fertilité étonnante. Le froment donne de quinze à vingt pour un, et l'orge de trente à quarante. On n'y fume point la terre, et dans quelques endroits elle est si meuble, qu'il est inutile de labourer. Les légumes y réussissent parfaitement bien; et c'est vraiment une chose assez curieuse que de voir des giraumons, des melons, des choux-fleurs, et d'autres végétaux croître avec vigueur dans du sable pur et sans mélange. Dans un endroit, on était occupé à déraciner des cannes à sucre, qui s'étaient spontanément emparé d'un jardin, dans lequel on voulait planter du tabac. Le sol paraît ici gras et tenace, peut-être renferme-t-il des parties de marne

ou de terre-glaise favorables à la végétation, et qui contribuent à sa fertilité. On rencontre dans cette partie de la colonie des masses de pierres calcaires, quelquefois à fleur de terre, d'autres à une certaine profondeur. L'action de l'air, simple ou combiné, avec les corps salins contenus dans le sable, développe peut-être cette espèce de gaz acide contenu dans la chaux, et qui suivant des expériences récentes, est l'agent le plus propre au développement des plantes.

Malgré la fertilité de la terre, et la facilité de la cultiver, on en retire peu de grain, parce que la ville du Cap est trop éloignée, c'est le seul endroit où on puisse le vendre, et les routes sont très-difficiles. Dans le voisinage de cette ville, les bœufs de trait sont rares et chers; le transport des objets nécessaires à sa consommation en détruit tous les ans un grand nombre. On lit un paragraphe curieux dans les registres du gouvernement, sous *Van-Riebeck*, fondateur de la colonie; cet article démontre combien le bétail était rare dans ces premiers âges de l'établissement, avant que quelques hardis

aventuriers eussent osé pénétrer au-delà des grandes chaînes de montagnes. Il est dit que quatre vaisseaux anglais étant arrivés dans la baie, les capitaines avaient offert au gouverneur et à son conseil, des pipes, des verres, de l'eau-de-vie, et d'autres présens de ce genre; il ajoute que les Hollandais ne voulant point être en reste envers les Anglais, et jaloux de leur témoigner leur reconnaissance et leur civilité, avaient ordonné que le bœuf de la compagnie mort de faim et non de maladie, serait divisé en quatre quartiers, dont un serait offert à chaque capitaine.

La baie de Sainte-Hélène est située au nord de *Hootjes bay*, elle en est séparée par un talus sablonneux d'environ quinze milles; elle ressemble à *Table-bay*, avec cette légère différence qu'elle est un peu plus ouverte aux vents de nord et de nord-ouest; mais le mouillage en est plus net; il y a une petite source d'eau douce à la pointe de la péninsule montueuse qui forme la côte depuis la baie *Saldanha*. La rivière *Berg* quoique très-considérable, est tellement bar-

rée de sable à son embouchure, qu'elle ne peut recevoir des bateaux qu'à la haute mer (10). Il reste bien encore quelques hyppopotames vers l'embouchure de cette rivière, mais ils sont extrêmement effarouchés, et ne viennent à terre que la nuit; ils remontent alors jusqu'à l'endroit où l'eau devient douce, c'est-à-dire où la marée cesse de se faire sentir. Le gouvernement hollandais voulant conserver ces animaux dans la colonie, porta défense de les tuer, sous peine de payer une amende de mille florins. Le gibier abonde vers le bas de la rivière; on y voit par fois, les deux grandes antilopes *karte beest* et *gemsbok*.

Je traversai la rivière dans un bateau, à cinq lieues au-dessus de son embouchure, et mon chariot passa suspendu à une barrique en guise de bouée. De l'autre côté de l'eau, je trouvai la route si mauvaise, si peu roulante, et les intervalles si considérables entre les habitations, à cause de la disette d'eau et de la nature du terrein sablonneux au milieu duquel les endroits fertiles et cultivables sont dispersés

à de grandes distances, qu'il faisait noir avant que mon chariot pût arriver à l'endroit que nous avions désigné pour passer la nuit. Le cocher était un habitant du pays, il s'égara néanmoins au milieu des buissons répandus sur cette surface sablonneuse et uniforme. Nous errâmes de tous les côtés pendant trois heures, avant de découvrir la maison que nous cherchions, et autour de laquelle, depuis tout ce tems, nous n'avions cessé de tourner. C'était une misérable cahute de jonc, plantée au milieu d'une plaine sablonneuse. La nuit était froide, et nous n'y trouvâmes ni nourriture, ni abri pour nos chevaux, ni eau pour les bœufs. Les tourbillons de sable emportés par le vent, avaient comblé toutes les sources, et depuis quelque tems, les habitans étaient forcés d'aller chercher leur eau jusqu'à *Berg rivier*, à la distance au moins de douze milles. Cette circonstance me détermina, malgré la nuit noire, et au risque de m'égarer une seconde fois, à continuer ma route jusqu'à la prochaine habitation que l'on disait être éloignée de quatre milles; j'y arrivai à minuit, mais

je n'en fus pas plus heureux, car elle était bien peu supérieure à l'autre. La maison et les habitans portaient les signes les plus évidens de la plus extrême pauvreté. Une vache ou deux, un peu de bled, peu de moutons, quelques cabris, formaient toute leur fortune : dans cet état, ces hommes sont encore plus heureux que le plus grand nombre des paysans en Europe ; ils jouissent d'un climat tempéré, dans lequel il leur faut peu de vêtemens, ils n'ont point besoin de se chauffer ; deux choses absolument nécessaires dans nos pays, et la vie animale est si abondante, qu'ils peuvent se satisfaire très-facilement à cet égard.

Ce fut sur ces misérables plaines que l'abbé de Lacaille termina la base qu'il avait mesurée depuis le Cap, afin de fixer la longueur d'un deg. du méridien dans les parallèles du sud. Le savant auteur d'un dictionnaire de mathématique, a dernièrement publié la remarque suivante sur cet illustre astronome et mathématicien, et sur l'entreprise difficile qu'il a exécutée. « Ayant « ainsi rempli l'objet de son voyage, et

« ne pouvant pour le moment effectuer
« son retour, il songea à employer le tems
« qui lui restait, et se livra à l'entreprise
« non moins pénible, de mesurer la terre
« comme il avait mesuré le ciel. Cette
« opération avait déja été faite par plu-
« sieurs savans, tant en Europe qu'en Amé-
« rique. Les uns avaient déterminé la gran-
« deur d'un degré sous l'équateur, d'autres
« avaient répété cette observation sous le
« cercle arctique ; mais on n'avait point
« encore décidé si les parallèles, dans une
« latitude méridionale, avaient les mêmes
« dimensions que dans une latitude sep-
« tentrionale. Ses travaux furent couronnés
« du succès; il atteignit l'objet desiré. La
« base fut mesurée jusqu'à trois fois, pour
« avoir un résultat exact : elle était de
« 38802 pieds ; elle lui servit à déterminer
« la distance d'un endroit nommé *Klip*
« *fonteyn* jusqu'au cap de Bonne-Espé-
« rance ; le produit fut 410814 pieds : il
« partit de là pour faire ses calculs, et il
« découvrit un nouveau secret de la na-
« ture ; il trouva que les rayons des pa-
« rallèles, dans une latitude du sud,

« n'étaient pas de la même longueur que « ceux des parallèles correspondantes dans « une latitude du nord ».

Si les observations de l'abbé de Lacaille sont exactes (et je crois qu'on n'en a jamais douté) leur résultat, en donnant à notre globe un diamètre plus grand, dans l'hémisphère du sud, que dans celui du nord, expliquerait peut-être suffisamment comment cette moitié fait contre-poids avec celle du nord, sans avoir recours au continent austral prétendu, que tant d'ingénieux savans ont imaginé pour contre-balancer le poids des hautes terres montueuses qui forment les continens situés sous les latitudes arctiques.

Les bœufs de relais avaient suivi le chariot d'eux-mêmes et sans conducteur, le Hottentot chargé de ce service était absent, et ses compagnons commençaient à être inquiets sur son sort. Il avait eu la veille au soir une plénitude qui lui avait donné un violent mal de tête ; pour se soulager, il me demanda de l'émétique. Je lui fis d'abord prendre trois grains de tartre d'antimoine,

qui ne produisirent aucun effet. Dans le cours d'une demi-heure, je lui en administrai trois autres sans plus de succès ; enfin pour la troisième fois, il avala une double dose qui remplit son objet. Ses compagnons en conclurent qu'il était mort en route, des effets de cette medecine, et ne cessaient de me répéter qu'il était bien malheureux que je lui eusse fait prendre une dose aussi forte ; j'étais parfaitement tranquille sur les suites de cette aventure, bien persuadé qu'il ne pouvait lui arriver aucun mal, parce que l'expérience m'avait déja appris à connaître la force de leur estomac. Mais les autres Hottentots n'étaient pas faciles à convaincre; je sentais d'ailleurs très-vivement l'absence de cet homme qui m'était fort utile, lorsqu'on le vit paraître le matin du jour suivant. D'après son récit il se trouva qu'il s'était endormi en route vers midi du jour précédent, et qu'il ne s'était réveillé qu'à la nuit. Quoiqu'il fît obscur, et qu'il ignorât absolument quel chemin nous avions pris, néanmoins il nous suivit sur les traces des roues du chariot; sagacité que les Hottentots possèdent éminemment. Parmi tous les ani-

maux qui peuplent les déserts de l'Afrique, il n'y en a pas un dont ils ne distinguent immédiatement la piste, s'ils connaissent l'animal. Il est vrai que si les indices qui le guident sont légers et difficiles à saisir, au moins sont-ils constamment les mêmes dans les animaux sauvages, tandis qu'au contraire, les animaux domestiques sont sujets dans leurs caractères distinctifs à une infinité de variations que beaucoup d'accidens peuvent produire. Le Hottentot distinguera les traces du loup, par exemple, parmi celles d'un chien domestique, à la largeur du talon et à la petitesse des doigts; il reconnaîtra le pied d'un de ses compagnons sur mille autres. Les paysans sont aussi passablement adroits à reconnaitre la piste du gibier, et dans le fait, c'est une étude qui fait une partie de leur éducation. Un paysan africain acquiert une grande réputation lorsqu'il peut passer pour un bon *op het spoor*. Ce mot désigne la manière dont ils poursuivent et détruisent les pauvres *Boschisman* au clair de la lune.

Je fus assez heureux à l'extrémité orientale de cette plaine sablonneuse, pour me

procurer des relais frais avec lesquels je réussis à franchir la pointe du nord de *Piquet berg*, groupe de montagnes, qui vraisemblablement doit son nom à sa position en avant de la grande chaîne qui s'élève derrière lui. Les fermes aux pieds de ces montagnes, produisent du grain, des fruits, de bon tabac, et une certaine quantité de bétail. Dans l'une de ces habitations, on distillait, lors de mon passage, une liqueur spiritueuse, d'une odeur assez agréable, qu'on retirait des plus gros melons d'eau que j'eusse encore vus.

A ces plaines couvertes de sable succédèrent des montagnes plus sablonneuses encore, dans lesquelles ma voiture enfonçant jusqu'aux essieux des roues, ne pouvait avancer que bien lentement. Ces montagnes de sable s'étendent encore à près de trente milles au-delà de *Piquet berg*, elles ont alors acquis leur plus grande élévation. La vue est frappée d'un spectacle aussi curieux qu'imposant, lorsqu'on arrive à leur sommet, large de plusieurs milles, et dont la longueur embrasse l'horizon dans la direction du nord au sud. Sur cette crête,

au milieu d'un gros sable cristallisé et parmi des fragmens de grès, s'élève une multitude de colonnes pyramidales dont quelques-unes ont plusieurs centaines de pieds de diamètre et autant de haut; lorsqu'on les voit dans l'éloignement, elles paraissent vraiment faites de main d'homme, tant elles sont régulières : elles sont composées de masses de grès, réunies par des veines d'une grain plus dur, qui contiennent une quantité de fer. L'aspect ruiné, dégradé de ces colonnes pointues, qui sans être conservées intactes ont cependant résisté aux atteintes du tems et aux ravages causés par l'intempérie des saisons, annonce leur grande vétusté. Le gros sable dans lequel s'enfouissent leurs bases, les fragmens de grès, non encore pulvérisés, répandus sur sa surface, démontrent clairement que ces pyramides furent jadis réunies, et ne formèrent qu'une seule montagne pareille à celles de la grande chaîne du nord. Les sommets de ces montagnes antiques réduits en poudre par le tems, ont roulé à leur base, et ont formé ces monticules de sable qui les précèdent, pendant que les particules les plus déliées, jouets

des vents et des torrens, ont été portées et déposées sur les plaines qui se prolongent vers le bord de la mer. Les ruisseaux qui s'échappent de ces amas de sable, se réunissent et forment une nappe d'eau d'une étendue considérable : on la nomme *verlooren valley*, ou lac perdu. Il ressemble un peu au *Knysna* près de *Plettenberg's bay*, mais il est entièrement dépourvu de ces accessoires qui embellissent le dernier. Au lieu de ces vallons couverts de verdure bordés et couronnés d'arbres majestueux, le lac perdu n'est environné que de montagnes arides de sable, surmontées par des masses de rochers décharnés : cependant les bords du lac sont revêtus de bon terrein, et paraissent passablement habités.

Je voyageai trois grands jours avant de pouvoir sortir de ces montagnes de sable ; alors un nouveau pays, encore sablonneux, s'offrit à ma vue sur les bords de la rivière des Eléphans, qui semblable à *Berg rivier*, est du petit nombre de celles de la colonie qui ne tarissent jamais entièrement. Elle se grossit du tribut de toutes les eaux qui

s'échappent en grand nombre, de la haute chaîne du nord, au pied de laquelle elle coule ; jusqu'au moment où ces montagnes se séparant, terminent leur chaîne continue, entre le 31e. et 32.e deg. de latitude. Elles se forment alors en une quantité de mornes raboteux et en masses détachées, jusqu'à ce qu'enfin elles aillent se confondre avec les plaines du *Karroo*. Après la rupture de cette chaîne de montagnes, la rivière des Eléphans courbe son cours, et se dirige à l'ouest, pour aller se jeter à la mer par la latitude de 31 deg. 30 min. sud. L'entrée de cette rivière est resserrée, peu profonde, semée d'écueils et souvent dangereuse pour les bateaux ; en-dedans de la barre, elle est navigable jusqu'à trente milles dans l'intérieur du pays, qui, malgré cet avantage, est inculte et presqu'inhabité, à cause de la disette d'eau douce.

Plusieurs excellentes fermes s'élevaient sur les bords de la rivière, aux environs de l'endroit où je la traversai ; on y cultivait du riz, dont le grain large et pesant était blanc comme la neige. On était forcé de

mettre beaucoup de monde sur pied, pour le préserver de l'avidité des oiseaux, qu'il attirait en grand nombre; le plus opiniâtre, est la petite *loxia astrild*. On se fera une idée des innombrables volées de ces espèces de *grosbecs*, lorsqu'on saura qu'il en fut tué soixante-trois, d'un seul coup d'un petit fusil de chasse.

Le 21, j'entrepris de gravir la grande chaîne de montagnes, avec seize bœufs nouveaux sur mon chariot, et dans huit heures j'en vins à bout. Ce passage n'avait pas été tenté depuis longtems par aucune voiture, cependant comme j'aurais perdu un jour entier, si j'avais voulu faire le tour, je pensai que l'objet de mon voyage valait bien la peine d'en faire l'essai.

Cette partie de la chaîne de montagne, est très-haute et très-majestueuse, et la route qui serpentait entre les pointes élevées dans les passages des bas-fonds, était prodigieusement escarpée et pierreuse. En approchant du sommet, nous remarquâmes au milieu du sable et parmi

des fragmens de rochers, les mêmes ruines pyramidales que nous avions déja vues de l'autre côté d'*Oliphant rivier*. Quelques-uns de leurs pics étaient élevés de mille pieds, et leur masse était telle, qu'on pouvait les regarder chacune, comme une montagne distincte: ce sont ces pyramides naturelles qui forment les cîmes les plus hautes de la grande chaîne de montagnes dont elles furent jadis le sommet. Celui sur lequel elles s'élèvent aujourd'hui, est au moins de cinq milles en largeur. Ces fragmens qui bravent le tems et résistent à ses ravages, l'aspect grotesque de ces masses, qui semblent pousser dans le sable, les autres qui cédant sous le poids des siècles, ont croulé les unes sur les autres, et s'interceptant mutuellement dans leur chute, ont formé des chambres naturelles, des arcades, des colonnades dont le coup-d'œil imposant, les proportions gigantesques sont autant supérieures à celles de la plaine de *Salisbury*, que la magnifique cathédrale de cette ville est au-dessus d'une chaumière; tous ces objets, dis-je, dégradés, corrodés, excavés, squelette aujourd'hui décharné, d'un grand

corps qu'ils soutenaient autrefois, frappent le spectateur de ce respect religieux, qu'on éprouve généralement en contemplant les débris d'une grandeur passée. Lorsqu'on se promène au milieu de ces ruines de la nature, l'esprit s'égare dans le calcul des siècles, qui ont dû s'appesantir sur la cîme orgueilleuse de ces montagnes, dont ils ont humilié la tête, en l'abaissant au point où leur sommet se termine aujourd'hui ; et l'imagination s'effraie, en cherchant à percer dans l'avenir, pour y entrevoir l'époque à laquelle la main lente du tems aura pulvérisé ces énormes masses de pierres de mille pieds de hauteur, qui, fléchissant sous sa course rapide, se plongeront dans le néant qu'il laisse après lui.

Il ne serait pas aussi difficile de concevoir comment les plaines, dont les rivages sont baignés des flots de la mer, se recouvrent de sable, jusqu'à des distances qui n'ont point encore été soumises aux recherches des voyageurs. Ne parlons que de la chaîne de montagnes dont il a été question. Je suppose que sa longueur soit de deux

cents milles, sa largeur de cinq, et que sa hauteur se soit abaissée seulement de cent pieds ; une pareille dépression aurait fourni une quantité de détrimens suffisante, pour répandre uniformément, une couche de sable de trois pieds d'épaisseur, sur une plaine de onze mille lieues carrées. Cette réflexion en amène une autre ; c'est qu'il serait possible que tout le sable qui couvre les rivages de la mer, dût son origine aux débris des montagnes usées par le tems. Ces débris dispersés par les vents, entraînés par les torrens dans le sein de l'Océan, auraient été rejetés par les vagues, sur la côte où ils forment ces plages de sable que nous y voyons aujourd'hui ; en examinant les côtes, le fait semble d'accord avec cette théorie. Tout le rivage de l'Afrique est de sable, depuis le cap de Bonne-Espérance, jusqu'au golfe du Benin, situé sous l'équateur. Il est plus que probable que la chaîne stratifiée de montagnes de grès, dont nous avons parlé, se prolonge dans toute son étendue, pendant qu'au contraire, la côte du continent opposé est toute de rochers, depuis l'équateur jusqu'au cap Horn, parce

que toutes les montagnes qui règnent dans cette étendue, sont de granit, pierre qui résiste aux atteintes du tems. Un esprit libre et dégagé de préjugés, qui soumet à la géologie ses observations sur le dépérissement graduel de notre globe, ou plutôt sur tous les changemens physiques que sa forme extérieure a subis, ne peut s'empêcher de concevoir des doutes sur la cosmogonie des juifs, qui rapportent l'époque de la création, à la courte période de six mille ans. L'esprit humain se confond et se perd, quand il veut assigner à la matière, ou à quelque chose d'antécédent, le moment où leur existence a commencé.

Nous approchions du sommet des montagnes, lorsque le tems devint soudainement orageux, et deux heures virent succéder dans l'atmosphère, au tems le plus doux et au calme le plus profond, une température froide, perçante, et l'ouragan le plus furieux; dont les mugissemens faisaient retentir les voûtes des rochers.

Malgré les désagrémens d'une position

aussi élevée, un paysan séduit par une petite source d'eau pure, y avait fixé son séjour ; et sur un petit terrein suffisant à peine à sa subsistance, s'élevait son humble toit domestique ; cette chaumière solitaire et misérable était remplie de personnes des deux sexes qui s'abandonnaient à la plus grande gaîté. Le propriétaire de cette cahute arrivait de la ville, il en avait rapporté un baril d'eau-de-vie, d'où découlait cette joie excessive dont toute sa famille était animée. Le paysan le plus pauvre ne manque pas de faire une fois par an le voyage du Cap, et parmi les objets qu'il y achète, il n'oublie jamais la provision de *sopie ;* le vase qui contient cette liqueur, a bien peu de repos jusqu'à ce qu'il soit entièrement vide : amis, étrangers, tous sont parfaitement bien venus tant qu'il dure. Parmi les personnes que l'eau-de-vie avait ici réunies, je remarquai deux hommes dont les figures annonçaient qu'ils étaient Européens ; ils étaient dans le pays depuis assez longtems pour avoir oublié leur langue ; mais ils n'avaient pas appris le hollandais, et

dans le fait, à peine était-il possible de comprendre ce qu'ils disaient. L'un était Irlandais, l'autre Anglais, et tous les deux vraisemblablement matelots ou soldats déserteurs. Le premier avait pris la profession de *water-wyzer*, c'est-à-dire qu'à l'aide de la baguette divinatoire, ou de tout autre tour de gibecière, il passait pour avoir le talent de découvrir l'eau, n'importe où elle se trouvait; et il possédait une sagacité suffisante pour avoir acquis une espèce de réputation parmi les paysans. Il parlait peu, prenait un air grave, et portait souvent à ses yeux une double lentille convexe, de rebut, qui, par accident, contenait une bulle d'air. Ces moyens avaient réussi à faire un effet étonnant sur la crédulité et sur l'ignorance des fermiers hollandais, et lui avait valu une couple de chevaux avec quelques centaines de rixdales en papier monnaie. Il allumait leurs pipes au soleil avec ce verre ardent, et leur avait persuadé que la bulle d'air qu'il renfermait était une goutte d'eau dont la vertu sympathique était de se tourner toujours vers son élément naturel. Ces deux

circonstances opéraient d'une manière si irrésistible sur le grossier esprit des paysans d'Afrique, que l'Irlandais, en vrai charlatan, appréciait son mérite au point de ne pas daigner rendre une visite à un fermier, dont il n'allait jamais visiter les fontaines sans s'être fait payer d'avance. S'étant aperçu que je riais de l'ébahissement stupide dans lequel son charlatanisme tenait les spectateurs, il en fut si alarmé, qu'il me tira en particulier pour me prier au nom de Dieu, de ne pas découvrir son imposture, étant, disait-il, tellement en vogue, qu'il était en état de prendre un aide pour le seconder. La surprise que cause la crédulité de ces créoles, nés et élevés dans les déserts de l'Afrique, cesse lorsqu'on réfléchit jusqu'à quel point les imposteurs d'Europe ont réussi à vivre aux dépens de la confiance et de la sottise de ceux dont ils ont fait leurs dupes. Le magnétisme animal n'a-t-il pas fait la fortune de plus d'un charlatan ? et la baguette divinatoire n'a-t-elle pas encore ses partisans ?

Il n'y a peut-être jamais eu d'hommes

aussi dénués de ressources dans l'esprit, et aussi peu capables de surmonter des difficultés, que les fermiers hollandais du Cap ; leur apathie, leur indolence ne cèdent pas même à leurs propres intérêts ; leur ignorance n'a rien qui doive étonner, d'après l'éducation qu'ils reçoivent : mais en Europe on trouve bien des hommes qui, sans être lettrés, sans être savans, ont cependant des talens et un certain esprit naturel. Aucune presse d'imprimerie ne s'est encore frayé un chemin jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, si j'en excepte une petite imprimerie portative, propre à faire des cartes de visite ou des billets à la main. Ils ont imaginé à la vérité de publier depuis peu un almanac, mais celui de cette année, a vu chanceler sa réputation ; il avait annoncé qu'une éclipse de lune aurait lieu la veille du jour où elle serait pleine, ajoutant qu'elle ne serait pas visible. Malheureusement pour l'auteur, elle fut visible et presque totale.

Du point où nous étions, la descente sur les plaines de l'est, était de plusieurs cen-

taines de pieds moindre que l'élévation du côté opposé de la montagne. Le pays était devenu raboteux, pierreux, borné par une muraille de rochers élevés depuis cinq cents jusqu'à mille pieds de hauteur, dont le sommet était une large bande de terrein pareil à celui que j'ai déja fait connaître sous le nom de *Karroo*. Une élévation particulière plus haute encore que ce *Karroo*, prend le nom de montagnes de *Bokkeveld*; elles ressemblent pour l'aspect et le produit aux montagnes du *Sneuwberg*. Comme je montais le *Bokkeveld*, la mousson parut vouloir changer, le vent qui depuis trois jours soufflait du sud-est, passa soudainement au nord. Ce choc des deux saisons produisit de violens orages, dans lesquels le tonnerre ne cessa de gronder toute la journée; il fut accompagné de pluie violente et de la plus grosse grêle que j'aie jamais vue, quelques grains avaient près de huit lignes de diamètre. Un paysan qui demeurait sur un endroit plus élevé, m'assura que près de sa maison il en était tombé des grains aussi gros que des œufs de poule. Le soir le tems s'éclaircit, et le

thermomètre de *Fahrenheit* tomba à midi de 78 à 40 deg.

Très-peu de jours, après la pluie, furent suffisans pour changer toute la surface du *Bokkeveld*, qui se couvrit alors d'un brillant tapis verd paré de plantes herbacées sur lesquelles se relevaient les couleurs de l'humble, mais charmante *oxalis*, dont les fleurs se variaient du rouge au blanc, et de celui-ci au jaune d'or. Ce district abonde en toute espèce de gibier : on y trouve sur-tout des outardes et des perdrix, on les rencontrait par milliers, et elles étaient si peu effarouchées, que nous pouvions facilement en tuer tout autant que nous pouvions le desirer.

La division de *Onder-Bokkeveld* étant la dernière de la colonie de ce côté, et se trouvant limitrophe avec le pays des Hottentots marons nommés *Boschisman*, il fut indispensable d'augmenter ma suite pour avancer avec plus de sûreté vers le nord, non-seulement pour me renforcer contre les attaques des sauvages, mais encore pour me servir de guides dans un désert inhabité

pareil au grand *Karroo* que j'avais traversé pour me rendre à *Graaff reynet*. Le nommé *Louw, veld-commandant*, m'offrit immédiatement ses services, mais il ne connaissait aucunement le désert qui borde son district. Dans cet embarras, nous trouvâmes un Hottentot auquel tous les endroits où l'on pouvait trouver de l'eau étaient familiers, et qui accepta avec joie la proposition de nous conduire.

Après nous être pourvus d'un second chariot pour porter nos provisions et du grain pour nos chevaux, nous partîmes un matin de bonne-heure, afin d'arriver avant la nuit au bord escarpé des montagnes. Du haut de ce précipice (dont plusieurs endroits ont au-delà de deux mille pieds), le *Karroo* nous parut sous nos pieds, et ressemblait à une vaste mer; l'horizon n'était interrompu que par quelques monticules éloignés qui s'élevaient comme autant d'îles sur cette effrayante solitude: nous choisîmes l'endroit le moins escarpé, et nous descendîmes dans le précipice, au fond duquel nous arrivâmes heureusement un peu avant

la nuit. Nous attelâmes des relais frais à nos chariots, et nous entrâmes dans le désert. Il était minuit lorsque nous fîmes halte sur les bords de *Thorn rivier*, elle se trouvait à ce moment considérablement enflée, mais l'eau en était salée comme la mer. Auprès de cette rivière, on trouve une fontaine nommée *Stink fonteyn*; l'eau qui en découle est salée, et exhale une dégoûtante odeur fétide. L'orage, le tonnerre et la pluie qui avaient régné toute une journée dans le *Bokkeveld*, ne s'étaient pas étendus jusqu'au *Karroo*. La surface de cette plaine était sèche et couverte de poussière, comme dans le milieu de l'été; le peu de plantes, propres à ce genre de terrein, sont en général des espèces juteuses : celles que nous rencontrâmes étaient si ridées, si grillées, que toute végétation paraissait avoir été suspendue depuis long-tems dans les environs.

Nous reçûmes ici la visite d'un parti de *Boschisman*, conduit par son capitaine ou chef. Cet homme était bien connu du commandant, qu'il avait suivi, et auquel il

avait rendu de grands services dans ses expéditions contre ses propres compatriotes. On l'avait engagé à se détacher d'eux avec toute sa horde, et à quitter leur vie de pirates, en lui promettant pardon pour le passé, et la protection du gouvernement pour l'avenir. Il y a aujourd'hui quinze ans, que, suivi de ses adhérens, il s'est établi sur le bord du *Karroo*, et depuis ce tems, ils y ont vécu en paix des fruits de leur industrie. Il nous assura qu'il ne doutait pas que plusieurs hordes de ses compatriotes ne reçussent avec plaisir des propositions d'accommodement, et que leur situation était si déplorable, leur détresse si affligeante, qu'ils accepteraient volontiers l'offre de vivre tranquillement au service des fermiers.

Le 27 au matin, nous partîmes de bonne heure avec de nouveaux attelages pour traverser le désert : le vent soufflait toujours du sud-est, et la température était extrêmement chaude pour la saison. Le thermomètre marqua 59 deg. au soleil levant, et à midi 80 deg. à l'ombre. La sécheresse était

extrême, et nos chariots faisaient lever un nuage de poussière presqu'insupportable. Si l'on excepte une autruche vagabonde qui se fit apercevoir, nous ne vîmes pas une seule créature animée pendant tout le jour. Après avoir marché huit heures, notre guide hottentot nous montra un endroit, sous un petit groupe de mornes décharnés, où l'eau, disait-il, se trouvait fréquemment dans des cavités de rocher; il nomma ce lieu, *Lieuw-Kuyl*, ou la tanière du lion. Après avoir cherché long-tems, nous découvrîmes dans un roc excavé, un peu d'eau bien douce et fraîche, dont nous remplîmes nos vases. Au-dessous du sommet d'un de ces monticules, nous aperçûmes un canal pavé de petit sable caillouteux, qui dans plusieurs endroits paraissait avoir été fouillé avec des mains pour chercher de l'eau. Le sable portait des milliers d'empreintes de pieds de toutes les espèces d'antilopes, de *quachas* et de zèbre; mais je n'y vis aucune trace de lion, dont cette fontaine paraîtrait avoir été jadis le repaire, si l'on en juge d'après son nom.

Le 28, nous entrâmes dans un passage

étroit entre les montagnes situées derrière la tanière du lion, et que l'on regarde comme le commencement du pays des *Namaaquas*. Le païsage se dessina alors en collines et vallons, mais sans verdure, sans arbrisseaux, excepté sur presque tous les coteaux dont la plupart étaient pierreux. Il y croissait une grande quantité d'arbres d'une espèce aussi curieuse que laide à la vue : c'était une sorte d'aloës, que les botanistes nomment *dichotoma*, parce que ses branches se divisent et se subdivisent par paires. Chacune de ces divisions se termine par une touffe de feuilles, et le tout ensemble forme une large couronne hémisphérique, supportée par un pied pointu, et généralement gros, mais court en proportion de la vaste circonférence de la couronne. On a dit que cet arbre montait quelquefois à plusieurs centaines de pieds ; le plus grand de ceux que j'ai trouvés en avait environ cent : on le nomme dans le pays *kooker boom*, ou l'arbre carquois, parce que les *Boschisman* font usage de ses branches moelleuses pour y mettre leurs flèches. Dans quelques endroits de ce défilé

se voyaient ça et là plusieurs espèces de *gera-nium*, dont l'un avait ses branches armées de fortes épines; j'y aperçus aussi un arbre *cotyledon*, qui me sembla vieux et rabougri, comme les petits arbres artificiels, imaginés et cultivés par les Chinois.

Le vol de deux oies de montagne, nous guida vers une source à-peu-près à vingt milles au-delà de la tanière du lion, nous y trouvâmes assez d'eau pour nos besoins, mais elle était fortement imprégnée de sel. Dix milles plus loin, nous arrivâmes sur les bords de la rivière *Hartebeest*. Les grands *mimosa* qui couvraient ses rives, et dont les branches étendues formaient une voûte de feuillage verd au-dessus de son cours, nous faisaient espérer d'y trouver abondamment de l'eau; malgré ces apparences flatteuses, elle était absolument à sec. Nous essayâmes de creuser au milieu de son lit, et nous trouvâmes un courant d'eau fraîche et claire après avoir fouillé cinq pieds au travers d'un sable caillouteux et cristallisé, qui me parut composé de fragmens de détrimens de granit. D'après plu-

sieurs expériences pareilles, dans les lits sablonneux et asséchés des rivières *Namaaqua*, je suis porté à croire qu'il existe des ruisseaux souterrains, enfouis sous presque toutes les eaux courantes de ce pays.

Près de cette rivière était situé un *kraal*, habité par une horde de Hottentots *Namaaqua ;* nous vîmes leurs moutons revenir du pâturage vers le soir, leur nombre pouvait monter à trois mille, ils avaient en sus quelques bêtes à cornes et une harde de jolis petits cabris, tachetés comme des léopards. Les moutons étaient absolument différents de la race que la colonie possède : au lieu de la queue courte, large et retroussée, ceux des *Namaaquas* avaient la même partie, longue et ronde, comme les moutons ordinaires d'Europe; les béliers avaient de petites cornes droites, leur toison était courte et droite, le poil généralement brillant, tacheté bay et blanc. Il est probable que ce sont là les moutons indigènes, et que ceux à queue large, ont été apportés du nord dans la colonie. C'est sans aucune espèce de fondement, que M. Levaillant

affirme que les moutons à large queue, perdent ce caractère lorsqu'ils sont transplantés dans le pays des *Namaaquas* (11), où elle redevient ronde et longue. Il y a des paysans hollandais qui vivent dans ce pays depuis trente ans, et qui cependant n'ont pas un seul mouton à queue longue dans tous leurs troupeaux. Je ne pus avoir aucune espèce de conversation avec ces sauvages, parce que nos interprètes Hottentots n'entendaient pas un mot de leur langage, et respectivement, il en était de même de la langue hollandaise, dont ils n'avaient aucune connaissance.

Le premier endroit où nous campâmes ensuite, fut près de la maison, ou plutôt de la chaumière d'un paysan Hollandais, située à l'entrée d'un étroit défilé entre deux chaînes de montagnes. A notre arrivée nous vîmes sur la porte, une figure qui paraissait vraiment appartenir à un autre pays que les habitans dont nous venions de visiter les cantons. C'était un grand homme âgé, dont la face maigre et pâle était ombragée d'une épaisse barbe noire, qui s'é-

tendant jusqu'aux yeux, où elle se confondait avec quelques cheveux épars sur le front, lui couvrait le visage comme un masque; jamais romancier ne traça sur un meilleur modèle, le tableau d'un habitant de quelque tour obscure ou d'un château enchanté. Peu accoutumé à recevoir des étrangers, notre arrivée parut lui donner quelqu'inquiétude. Sa chaumière ne contenait qu'un appartement : dans un coin de la cheminée, nous aperçûmes une vieille femme hottentote, qui paraissait avoir accumulé au moins cent hivers sur sa tête; son teint naturellement foncé, recevait un nouveau lustre, d'une grande quantité de suie dont elle était enduite, ce qui la rendoit au moins aussi noire que la barbe de son maître. Nous vîmes ensuite paraître une esclave femelle, dont le portrait ressemblait aux deux autres personnes. Dans un instant le foyer fit entendre le bruit de la flamme qui pétillait au travers des jeunes branches qu'on avait mises sur le feu; un quartier de mouton fut étendu sur les charbons, et quand il fut grillé, on servit sans tarder ce repas sur le couvercle d'un vieux

coffre, en guise de table; après l'avoir au préalable recouvert d'un reste d'étoffe pareille au jupon de l'esclave, qui lui-même me semblait avoir autrefois servi au même usage.

Dans la conversation, nous apprîmes que ce vieil habitant demeurait depuis longtems dans cet endroit, séquestré de toute société, sans femme, sans enfans, sans parens, sans amis, sans aucun être humain avec lequel il pût s'entretenir et auquel il pût accorder sa confiance; ses seuls compagnons étaient la vieille Hottentote et cette femme esclave qui le servait; sa chaumière était en outre environnée d'une famille de Hottentots, vivant dans des huttes de paille. Quelque misérable, quelque pauvre qu'il nous parût, il n'en possédait pas moins d'immenses troupeaux de moutons et de bêtes à cornes, ainsi que de gros fonds qu'il avait placés à intérêt; en un mot c'était littéralement, ce que l'on nomme dans le monde un avare, un ladre. Cependant il faut lui rendre justice, cet homme était aussi civil qu'on puisse l'imaginer; à notre

retour, nous lui fûmes redevables d'un très-grand service; il envoya fort obligeamment au-devant de nous, des attelages frais, qui nous joignirent au milieu du désert *Karroo*, et qui nous furent très-utiles pour achever de le traverser.

Une singularité assez étonnante, c'est que cet homme a un frère et une sœur, tous les deux âgés et célibataires; ils vivent au milieu de ces montagnes, dans des habitations séparées, éloignées les unes des autres, et comme lui, n'ont d'autre société que des Hottentots; ils sont très-proches parens d'un des plus riches particuliers du Cap.

Le 29, nous traversâmes une chaîne de montagnes vers l'ouest, et continuant de nous avancer vers le nord, nous marchâmes entre cette chaîne et une autre plus haute; il était nuit lorsque nous arrivâmes à la tête de ce défilé. Là nous trouvâmes qu'il était impossible d'aller plus loin avec des chariots; en conséquence nous campâmes près d'une source abondante d'eau

claire, nommée *Fleuris fonteyn*. Les montagnes dans lesquelles était situé le défilé où nous nous trouvions pour lors, se nomment en langage namaaqua, *Khamies*, ce qui signifie amas, ou assemblage. Celle qui formait la tête de plusieurs passages, ou plutôt, qui leur servait de centre où ils se terminaient tous, était un pic très-haut, élevé au moins de quatre mille pieds au-dessus de la plaine de l'ouest qui descendait jusqu'à la mer par un talus insensible. La nature, la composition de ces montagnes sont bien différentes de toutes celles de la colonie; si j'en excepte celle dont je viens de parler, aucune ne se termine en pic, ni en table. Elles ne sont point stratifiées, mais elles sont composées de grosses masses de granit arrondies; une montagne est quelquefois formée d'un seul noyau de pierre nue. Comme cette position peut faire un point de reconnaissance dans une carte, j'en ai nommé deux, *Perles des Namaaquas*, à cause de leur ressemblance avec ces grosses roches dont j'ai déja parlé sous les noms de *Perle* et *Diamant*, quoique celles-ci soient dix fois plus grosses.

Les flancs des *Khamies berg*, étaient couverts de fragmens de pierre épars : les uns étaient des quartiers de granit détachés, d'autres de quartz gras ou de pierre à fusil, presque tous avaient le côté qui touchait la terre, coloré d'une nuance bleue ou verte, mais plus fréquemment verte. Les veines qui filaient au travers de ces masses monstrueuses de granit, étaient généralement composées d'un quartz sémi-transparent, dans lequel on voyait des corps métalliques cristallisés et arborisés. Dans plusieurs endroits, on trouvait de curieuses pierres plates, rouges ou jaunes ; on pouvait les enlever en si grosses feuilles, et le couteau les coupait si facilement, qu'on les avait nommées pierres de planche. Les veines de cette pierre renfermaient aussi des lames métalliques, pyramidales et vertes. Tous ces objets annonçaient la présence de beaucoup de cuivre dans la *Khamies berg*, et dans le fait, c'est là que commencent les montagnes que l'on nomme de *cuivre*, à cause de la quantité de *malachite* que l'on dit être répandue sur leur superficie. On trouve aussi dans ces montagnes, de gros

blocs de cette espèce de pierre, à laquelle les minéralogistes d'Europe ont donné le nom de *prehnite*, elle ressemble beaucoup à la *zeolite*; mais comme elle en diffère par quelques caractères, on l'a classée à part, comme une espèce nouvelle. Il y en a des échantillons d'une grande beauté; elles sont ordinairement d'un fond verd-pomme, rayées ou tachetées de blanc, de jaune-pâle et de brun; le seul usage de luxe que les Hollandais fassent de cette pierre, c'est de la convertir en pipes à fumer, objet pour lequel elles sont bien peu convenables, car la chaleur en détruit promptement les couleurs, et leur forme même s'altérerait, si on les faisait rougir; car semblables aux *zeolites*, la forte chaleur les met en intumescence. On peut en faire des vases, bien peu inférieurs aux verres de *Derbyshire*, qui moins estimés qu'ils ne valent, parce qu'ils sont trop communs, ont cependant bien peu de rivaux en ouvrages de lapidaire.

Nous entreprîmes de monter à cheval sur le point le plus haut de *Khamies berg*;

mais avant d'être rendus au sommet général sur lequel il s'élève, nous fûmes enveloppés d'un épais brouillard qui se convertit bientôt en une forte pluie, et le thermomètre qui marquait 51 deg. au pied de la montagne, descendit à 34 deg.

Nous nous réfugiâmes dans la chaumière solitaire d'un paysan hollandais, placée sur le sommet général de la montagne. Quoiqu'il fît très-froid, cet homme n'avait pas, pour lui et sa famille, d'autre habitation qu'une hutte faite de joncs entrelacés à la manière des *Namaaquas*, et dont je rendrai compte bientôt. Cet habitant était riche en troupeaux, il possédait un grand nombre de moutons et de bêtes à cornes; mais semblable à l'avare qui habitait au pied de la montagne, il n'avait aucune jouissance dans la vie, si ce n'est celle qu'il pouvait retirer de l'idée qu'il avait de sa fortune. Nous craignîmes que le tems ne devînt plus mauvais, et que le froid augmentant, la pluie ne finît par se convertir en neige. En conséquence, nous crûmes qu'il était prudent de renoncer

à monter plus haut ; et nous songeâmes à descendre au pied de la montagne d'où nous étions partis. Il arrive souvent que la neige commence à tomber sur cette montagne, dès les premiers jours de mai. Les habitans sont alors contraints de quitter les positions élevées, et descendre sur les plaines pour l'hiver. Les *Khamies berg* ne sont éloignées de la mer que de cinq lieues environ ; cette distance et leur hauteur ne sont pas suffisantes pour rendre raison du retour accéléré de la mauvaise saison, et de la quantité de neige qui tombe dans ce canton. Comme c'est ici le point où se terminent les vents périodiques, et où commencent les brises presque invariables, nommés *vents alizés*, qui soufflent entre les tropiques, et qui s'étendent à cinq ou six deg. au-delà ; peut-être les grains fréquens et la commotion de l'air, occasionnés par la rencontre de ces deux vents, tendent-ils à réfroidir la température. On dit qu'il ne pleut jamais sur les plaines sablonneuses du pays des *Namaaquas*, situées au nord de *Khamies berg*. Quelques soient les nuages qui s'élèvent

de la mer ou qui se forment dans l'atmosphère, ce groupe de montagnes les intercepte.

On ne trouve point d'eau dans la partie des *Namaaquas*, située entre les *Khamies* et *Groote rivier* ou la rivière Orange, excepté dans les ruisseaux périodiques qui tombent des montagnes, et qui coulent sous des lits de sable dans lesquels les naturels, quand ils existaient, creusaient des puits profonds qu'ils avaient bien soin de couvrir pour empêcher l'évaporation. Ces plaines sont aujourd'hui stériles et désertes. Toutes ces nombreuses peuplades de *Namaaquas* qui possédaient de si grands troupeaux, ont disparu dans l'espace de moins d'un siècle, et sont maintenant réduites à quatre petites hordes, encore sont-elles en quelque façon au service des paysans hollandais qui se sont établis dans ce pays.

Ces fermiers, après s'être emparés des meilleurs terreins, leur ont permis de bâtir des huttes dans le voisinage de leurs fermes, sous la condition de leur fournir

un certain nombre d'hommes pour défendre leurs troupeaux contre les *Boschisman* et contre les bêtes féroces. Encore douze ans tout au plus, et les débris de la nation *namaaqua* seront détruits ou réduits en esclavage. Voilà ce qu'aura produit l'injuste usurpation des paysans, soutenus par la basse politique d'un gouvernement assez avili pour faire acheter par ses agens des troupeaux entiers, des hardes de bêtes à cornes, pour une misérable barrique d'eau-de-vie. De si petits intérêts paraissaient d'une telle importance à ce gouvernement, qu'il avait autorisé ces mêmes agens à construire à grands frais, une route qui traverse une pointe du *Khamies berg*, pour transporter plus facilement leur eau-de-vie, et cette route conserve encore le nom fastueux de chemin de la Compagnie. Le gouvernement n'ayant jamais fixé de limites à la colonie, et ses sujets n'ayant point mis de bornes à leur avarice, ceux-ci ont trouvé plus commode de s'établir tout d'un coup au milieu des innocens *Namaaquas*, qui les regardèrent comme les meilleurs voisins du monde,

et qui furent enchantés de les voir se fixer parmi eux ; car ils ne balançaient pas à donner un bœuf pour une bouteille d'eau-de-vie que l'on peut avoir pour douze sous ; et telle est leur passion pour cette pernicieuse liqueur , qu'une pareille quantité suffit encore aujourd'hui pour payer un mouton.

Quelle qu'ait été l'avarice qui conduisit les premiers colons qui s'établirent dans les montagnes *Khamies*, quelque blâmables qu'ils aient été , ainsi que le gouvernement qui toléra leurs excès, il faut rendre aux habitans d'aujourd'hui, la justice qu'ils méritent , et convenir qu'ils paraissent bons, humains, honnêtes et point enclins au mal. Ces scélérats dont parle le voyageur français que j'ai déja cité, n'existent plus ; le tableau qu'il en a tracé, ne paraît pas avoir été le moindrement chargé ; ils ont fini comme ils le méritaient. *Pinaar* et *Bernfry* , les *Bastaards*, *Piet* et *Klaas*, ainsi que plusieurs autres de la même volée, se sont assassinés les uns les autres, ou sont tombés sous les coups de leurs propres Hottentots.

Quoique les Hottentots *namaaquas* diffèrent bien peu, quant à leur personne, des autres peuplades de cette race, cependant il s'en faut beaucoup que leur langage soit le même, il vient néanmoins évidemment de la même souche, et se prononce avec le même claquement de langue particulier à l'idiome hottentot. Les *Namaaquas* sont en général plus grands et moins robustes que les peuplades de l'est. Quelques-unes de leurs femmes sont d'une figure très-agréable, et très-élégantes dans leurs formes; elles sont douées de beaucoup de vivacité et d'activité; certaines parties de leur corps sont conformées comme celles des femmes *boschis* et des autres Hottentotes. Les proportions tiennent un milieu entre les deux, c'est-à-dire qu'elles surpassent celles des Hottentotes, et le cèdent à celles des *Boschis*. Comme les Hottentotes de l'est, elles portent un petit tablier de cuir carré; c'est aussi l'ornement le plus essentiel de leur parure. Ce vêtement, est comme chez les autres, bordé de grains et de coquilles; elles y suspendent de surplus, six ou huit

chaînes placées par nombre pair, dont l'extrémité tombe jusqu'à terre ; le haut de ces chaînes est de cuivre, et le bas est de fer bien poli ; elles leur sont fournies par les *Damaras*, nation qui habite au nord, et dont je vais bientôt parler.

Les huttes des *Namaaquas* ne ressemblent point du tout à celles que les Hottentots bâtissent dans la colonie elles n'ont pas davantage de rapport à celles des *Boschisman* ni à celles des Cafres. Ce sont des hémisphères parfaits, couverts de nattes de jonc. Leur monture, ou le squelette, est fait de bâtons domptés dans une forme sémi-circulaire ; l'intervalle des verticaux diminue au centre qui se trouve au point le plus élevé, et les horizontaux les coupent à angles droits. Ils représentent ainsi les parallèles et les méridiens d'un sémi-globe artificiel ; en général, elles ont de dix à douze pieds de diamètre, et sont si commodes que bien des paysans de *Khamies berg* en ont adopté l'usage pour eux-mêmes.

Les *Namaaquas* ont, ainsi que les Cafres,

le plus grand soin de leurs troupeaux, et comme eux, ils donnent aux cornes de leurs bœufs des directions artificielles; mais assez généralement ils les domptent en spirales, dans une forme à-peu-près pareille à celle de l'antilope *koodoo*. Les bœufs du *Khamies*, tant ceux des Hollandais que ceux des Hottentots, sont de beaux animaux dont les os sont sorts et gros; ils ne sont en rien inférieurs à ceux du *Sneuwberg*. Quant aux hommes, ils sont personnellement aussi robustes que ceux de *Graaf reynet*. Une vieille femme hottentote *namaaqua*, est un objet qu'on ne peut regarder sans rire, et l'on ne peut se défendre d'un mouvement de pitié, en voyant une vieille Hollandaise de ce canton. La première est remarquable par la proéminence de ses formes; la seconde, par sa parfaite rotondité, qu'aucune protubérance n'altère. Les femmes *namaaquas* ont la gorge d'une laideur dégoûtante, elle est énorme et pendante. Elles portent leurs enfans sur le dos; la manière ordinaire de leur donner à teter, est de leur jeter la mamelle par-dessus l'épaule. Dans cette

partie de leur conformation, elles répondent à la description du satyrique latin, lorsqu'il parle des femmes éthiopiennes limitrophes de l'Egypte :

« *In meroë crasso majorem infante mamillam* ».

Chez les femmes de l'ancienne Egypte, les protubérances du corps étaient extrêmes, et ces proportions étaient très-communes. Plusieurs auteurs ont essayé d'en rendre raison, et les ont attribuées à différentes causes. La mauvaise qualité des eaux en est peut-être une. Cependant, la différence des effets qu'elles produisent sur une Hottentote et sur une Hollandaise, est une preuve des dispositions naturelles, inhérentes à chacune d'elles.

Il semblerait que dans ces parties si élevées de l'Afrique méridionale, il existe quelque principe qui répand son influence sur le règne animal comme sur le végétal. La tige desséchée d'une plante liliacée, vraisemblablement de la même espèce que celle que j'avais trouvée sur les bords de la rivière

Orange, mesurait sept pieds de long; elle était couronnée d'un parasol composé de plus de cinquante petites fleurs. Chacune était portée par une tige ou pédicule de dix-huit pouces de longueur ; toutes ensemble réunies, faisaient étendre à trois pieds le diamètre du parasol. L'oignon, ou la bulbe, était aussi gros que la tête d'un homme, et je n'en pouvais porter qu'un bien petit nombre. Les habitans donnent sur ce lis des détails assez semblables à ceux du fabuleux *Upas* de Java, fameux par une relation insérée dans les notes du poëme bizarre, mais cependant classique, du Jardin botanique, composé par le docteur *Darwin.* On dit de ce lis, que le jus de son oignon est un violent poison, que ses feuilles donnent instantanément la mort au bétail qui a le malheur d'en manger ; que si quelques petits oiseaux perchent fortuitement sur les fleurs, ils tombent aussitôt sans vie. Une autre espèce d'*amaryllis*, nommée par les botanistes *disticha*, se trouve communément sur toutes les montagnes de la colonie. Au moment où nous étions à *Khamies berg*, elle poussait

ses longues et larges feuilles opposées ; paires, dans la forme d'un éventail. On assure que la bulbe et les feuilles de cette plante, sans autre préparation, sont le poison le plus subtil, le plus violent qui puisse agir sur le système animal, soit qu'on l'introduise dans l'estomac ou dans le sang. Les fermiers en arrachent les racines et les feuilles, par-tout où ils les aperçoivent. On dit encore que le jus de cette bulbe, mêlé à celui d'une certaine espèce d'araignée, fournit aux *Boschisman*, le poison dont ils enduisent leurs flèches ; c'est le plus mortel de tous ceux qu'ils connaissent. Cette araignée me paraît particulière à la côte de l'ouest de l'Afrique ; du moins, je n'en ai entendu parler, ni n'en ai rencontré sur la côte opposée. Son corps, y compris ses jambes courtes, a trois pouces de diamètre. Le corps est noir, couvert de poils, les jambes sont légèrement tachetées, le devant de la tête est rouge, elle vit sous terre, et construit au-dessus de son trou une couverture composée de terre ou de fiente, liée par une substance qu'elle file en la retirant de ses entrailles. Cette

couverture tourne sur une charnière : lorsque l'animal épie sa proie, il se tient auprès du couvercle entr'ouvert, prêt à s'élancer sur les insectes dont il se nourrit. A l'aspect d'un danger, l'araignée ferme son couvercle, et peu d'instants après, elle l'ouvre avec précaution, pour voir si l'ennemi a fait retraite.

Les *Namaaquas* paraissent connaître les poisons, cependant ils n'en font aucun usage. L'arc et les flèches, leurs anciennes armes, sont devenues inutiles : tous les animaux qui vivent dans l'état de nature, ont déserté leurs pays, et la crainte des *Boschisman* les empêche d'aller au loin chercher du gibier. Autrefois les *kloofs* des *Khamies berg* étaient remplis d'élans, de *hartebeest*, de *gemsbok*, de *quacha* et de zèbres. Ces montagnes renfermaient aussi de très-grandes quantités de bêtes féroces, qui en rendaient le séjour très-dangereux. Peu de tems avant notre arrivée au pied de la montagne, un lion avait alarmé tout le pays. L'effroi qu'il avait inspiré n'était pas encore tout-à-fait calmé. Un Hottentot

appartenant à un fermier, essayait en vain de conduire les bœufs de son maître, à un abreuvoir resserré entre deux cîmes de rochers. Ses efforts étaient inutiles, les bêtes refusaient de lui obéir ; il ne savait à quoi attribuer leur résistance, lorsqu'enfin il aperçut, couché au milieu de l'étang, un énorme lion, qui semblait avoir les yeux fixés sur lui. La vue d'un pareil monstre le remplit d'épouvante, et sans songer à préserver son bétail, il prit aussitôt la fuite. Cependant il ne perdit pas la tête, il eut la présence d'esprit de passer au milieu du troupeau, dans l'idée que si le lion le poursuivait, il saisirait la première proie qu'il rencontrerait. Ce calcul se trouva faux ; le lion s'élança au travers du bétail sans y toucher, et se mit sur les traces du Hottentot ; celui-ci venant à se retourner, vit le monstre sur ses talons. Effrayé de la préférence, demi-mort, respirant à peine, il eut le bonheur de rencontrer un grand aloës, dans le pied duquel on avait coupé quelques entailles, pour monter plus facilement à des nids que quelques oiseaux avaient faits sur ses branches : il y grimpa.

Dans le moment où il s'efforçait d'en atteindre le haut, le lion fit un bond et s'élança sur lui. Mais ayant manqué son coup, il retomba au pied de l'arbre, autour duquel il se promena fièrement, dans le plus profond silence, jetant de tems en tems des regards effroyables sur le pauvre Hottentot, qui s'était glissé derrière quelques nids de petits oiseaux, que le hasard avait fait construire sur cet arbre.

Il y a dans cette partie de l'Afrique un petit oiseau du genre de la *loxia*, qui vit en société avec les autres animaux de son espèce, de la même manière que la grive mange-sauterelle, dont j'ai parlé lorsque j'ai rendu compte d'un de mes voyages précédens. Comme cette grive, l'oiseau dont je parle construit une république entière de nids, réunis dans un seul groupe sous la même couverture. Cependant chacun a son entrée particulière par-dessous, et n'a dans l'intérieur aucune communication avec son voisin. Quelques-uns de ces assemblages de nids occupent un espace de dix pieds de diamètre, et renferment

une population de plusieurs centaines d'oiseaux. L'aloës *dichotoma* étant la seule plante de ces montagnes, qui approche de la taille d'un arbre, à l'exception du *mimosa* qui ne croît que près des rivières périodiques, les oiseaux de cette espèce qui vivent dans ces cantons se rassemblent sur ses branches, et y construisent l'habitation où ils se retirent lorsque la nature les appelle à remplir le grand œuvre de la reproduction.

C'est sur un de ces édifices que le Hottentot se mit à l'abri et hors de la vue du lion. Après quelque tems de silence et d'immobilité, il se hasarda à lever la tête, et jeta furtivement un coup d'œil timide au-dessus des bords du nid, espérant que cet animal aurait pris son parti et se serait retiré. Mais quelles furent sa frayeur et sa surprise, lorsque ses yeux rencontrèrent ceux du monstre, qui, pour me servir de ses expressions, semblait lui lancer des étincelles. Enfin le lion se coucha au pied de l'arbre, et y resta vingt-quatre heures; il fut alors forcé de retourner à l'eau pour se désaltérer. Le Hottentot saisissant ce moment, descen-

dit de son arbre, et s'abandonnant à l'agilité de ses jambes, il s'enfuit de toutes ses forces vers sa maison qui n'était pas éloignée de plus d'un mille. La persévérance du lion fut telle, que d'après ses traces, il paraît qu'il est revenu à l'arbre, d'où il a suivi le Hottentot à la piste, jusqu'à trois cents pas de la maison.

Il est un fait qui paraît aujourd'hui bien reconnu pour véritable, c'est que le lion aime mieux la chair des Hottentots, que celle de toute autre proie; il y a des exemples que cet animal s'est principalement attaché à les choisir parmi des partis de Hollandais; peut-être serait-il possible de rendre compte de cette préférence, en disant que le Hottentot marchant tout nu, excite son appétit, plus que le Hollandais déguisé par ses vêtemens. Après les Hottentots, le cheval est la nourriture qui flatte le plus son goût. Quant au mouton, rarement il le regarde comme digne de sa griffe, peut-être est-ce à cause de sa toison; car il est trop indolent pour le dépouiller avant de le déchirer.

Depuis le Cap jusqu'aux *Khamies berg*, le naturaliste zoologiste trouve bien peu d'objets dignes de ses recherches, sur-tout après avoir fait un voyage à l'est, pays où l'on rencontre toutes les espèces de quadrupèdes qui peuplent l'Afrique méridionale. Je remarquai dans la hutte d'un *Namaaqua*, la peau d'un *jackal*, dont la queue noire, touffue, me parut différente de toutes celles que j'avais vues de l'autre côté de ce continent; la fourrure de cette peau était très-épaisse. Les chiens des *Boschisman* sont absolument de la même espèce que ceux des *Namaaquas*, et nous avons observé qu'ici ces animaux contredisent la description de *Linnaeus*, qui regarde comme un des premiers caractères du chien domestique, d'avoir la queue recourbée à gauche ; ceux-ci l'avaient presqu'invariablement à droite.

En descendant de la montagne, nous fûmes contraints de nous mettre à l'abri de la pluie, au milieu d'une horde mêlée de *Namaaquas* et de *Bastaards;* le chef de cette peuplade était Bastaard: dans sa jeunesse, il avait été grand amateur de la

chasse, et l'intérieur de sa hutte de nattes, était décoré de plusieurs peaux d'animaux différens, qu'il avait fait tomber sous ses coups; il se vantait d'avoir tué, dans une de ses excursions, sept giraffes et trois rhinocéros blancs. Ce dernier animal n'est pas rare sur les frontières de la colonie, derrière la montagne de *Hantam;* il semble n'être qu'une variété du rhinocéros africain à deux cornes. Sa couleur est différente, elle est moins foncée, sa taille n'est pas non plus la même: il est beaucoup plus grand, et sa peau bien moins épaisse; peut-être ces différences sont-elles produites par l'âge. Cette horde me parut très-heureuse et me sembla vivre en bonne intelligence; elle possédait des chevaux, de gros bétail, des moutons et des jardins assez considérables, qui produisaient beaucoup de giraumons, d'oignons et de tabac.

Nous trouvâmes aussi dans ce *kraal*, un homme de la nation dont j'ai déja parlé, sous le nom de *Damaras;* au premier coup-d'œil, je le pris pour un Cafre, et il est hors de doute qu'il était de la même race;

il nous dépeignit ses compatriotes, comme une nation très-malheureuse. Tout le pays qu'ils habitent, situé sur le bord de la mer, ne produit rien, pas même des pâturages, en conséquence ils n'ont point de troupeaux; leurs seuls moyens de subsistance consistent à fabriquer des anneaux et des perles de cuivre, qu'ils vendent aux *Briquas*, autre horde qui vit à l'orient de leur pays, et aux *Namaaquas* au midi. Depuis la rivière Orange, jusqu'au Tropique, sous lequel vivent les *Damaras*, il règne une chaîne de montagnes, qui, si l'on en croit tous les voyageurs, renferment une si grande quantité de mine de cuivre, qu'on en trouve par-tout à la superficie, sans prendre la peine de fouiller. Il paraît que les *Damaras* connaissent l'art de fondre cette mine pour en retirer le métal. Cet homme m'expliqua d'une manière aussi simple que satisfaisante, le procédé qu'ils emploient pour y parvenir; ils font une espèce de charbon avec le bois d'un *mimosa*, dont il me donna un fruit. La manière de faire ce charbon, consiste à le saupoudrer de sable, quand la flamme le pénètre. Ils brisent alors la mine

en petits morceaux, et après avoir ainsi tout préparé, ils posent le charbon et la mine, par couches alternatives, sur un fond d'argile environné d'une fermeture de pierres; ils allument alors leur charbon, et lorsqu'il est en feu, ils l'excitent avec des soufflets de peau de *gemsbok*, cousues dans la forme d'un sac auquel ils ajustent une corne du même animal, en guise de tuyau. Voilà tout ce qui leur est nécessaire pour retirer le cuivre de la mine que la nature a mise à leur disposition; c'est l'espèce que les minéralogistes ont nommée mine vitreuse de cuivre; et dans le fait, elle est minéralisée avec le soufre, qu'une chaleur modérée peut fondre; au moyen de quoi, le cuivre reste dans son état métallique. Cette espèce de mine se met plus facilement en fusion que le cuivre pur. Lorsqu'ils ont ainsi retiré leur métal de la fonte, ils en fabriquent des chaînes, des anneaux et des bracelets. Leurs outils ne sont que deux pierres, dont l'une sert d'enclume, l'autre de marteau, et cependant leurs ouvrages seraient avoués par bien des ouvriers pourvus de meilleurs instrumens.

Les anneaux des chaînes sont tous ouverts, ainsi que les bracelets qu'ils forgent, preuve évidente qu'ils n'ont point encore découvert l'art de souder, d'unir deux morceaux d'un même métal, par l'interposition d'un second, ou par une composition plus molle que ceux que l'on veut joindre.

Fidèles à la règle, ils sont comme artistes et métallurgistes, les plus pauvres à tous égards, de tous les habitans de la terre; ils n'ont aucuns troupeaux; leur pays est à la vérité si aride et si sablonneux, qu'aucun bétail n'y pourrait exister. Les *Damaras* sont évidemment de la même race que les Cafres; on a fait part dans un chapitre précédent, de quelques conjectures sur l'origine arabe de ces derniers, mais il n'est pas nécessaire de leur rechercher une source aussi éloignée, ni de leur supposer quelque rapport avec une nation plus civilisée, pour expliquer comment ils sont parvenus à savoir retirer le cuivre du minérai. Il est vraisemblable qu'ils doivent cette découverte à quelqu'accident, comme les Phéni-

ciens durent au hasard, l'invention du verre dont parle Pline.

Les trois tribus de Cafres dont nous venons de parler, ont un langage différent, quoiqu'ils soient tous les trois du même idiome et qu'ils n'aient évidemment qu'une seule origine. Il doit en être ainsi de toute nation qui n'a point de caractère d'écriture, sur-tout lorsqu'elle se divise en différentes peuplades qui cessent de communiquer entr'elles. Les différentes subdivisions des Hottentots parlent en effet, une langue différente, quoiqu'elles remontent toutes à la même source.

Après avoir séché nos habits, nous prîmes congé du *kraal* et nous continuâmes à descendre ; il était nuit avant que nous fussions arrivés dans la plaine, où nous retrouvâmes un ciel pur, au milieu duquel la lune ne fut plus obscurcie par les nuages. Le jour suivant au matin, le thermomètre descendit au point de glace, et la surface du pays se couvrit d'une gelée blanche.

De ce *kraal*, nous retournâmes à *Bok-*

keveld, à-peu-près par le même chemin par lequel nous étions venus. A la frontière du désert, nous reçumes une seconde visite du capitaine *boschisman*, suivi de tout le monde de son *kraal* et d'une longue file de Hottentots *namaaquas*. La presque totalité de cette foule consistait en femmes dont les maris étaient au service des fermiers hollandais. Une d'elles me parut être la créature la plus âgée que j'eusse jamais vue ; elle avait certainement beaucoup plus de cent ans ; elle me présenta sa fille à la tête de cinq générations. Nous lui demandâmes si sa mémoire pouvait se reporter à l'époque où les chrétiens s'établirent dans le pays. Elle répondit en branlant la tête, qu'elle avait de bien bonnes raisons pour s'en souvenir ; car auparavant l'arrivée des Européens, elle vivait dans l'abondance et n'avait jamais éprouvé le besoin ; mais que depuis ce tems, elle éprouvait bien de la difficulté à se procurer un morceau pour porter à sa bouche. La horde me parut dans un état vraiment déplorable ; mais je me trouve heureux de pouvoir ajouter que le capitaine qui m'accom-

pagnait et deux ou trois fermiers bien disposés, ont trouvé les moyens d'attirer à eux plusieurs *Boschisman*, qui ont enfin vu révoquer la proscription dans laquelle ils étaient enveloppés. Les paysans se sont cotisés pour leur fournir un nombre considérable de bétail et de moutons, et l'on doit espérer qu'ils en retireront tout l'avantage qu'ils peuvent desirer en les laissant pulluler. Un homme de cette digne et utile confrairie, les *Hernhüters*, s'est offert généreusement pour missionnaire chez les *Boschisman*; il a demandé la permission de se rendre au milieu d'eux, et de faire ses efforts pour leur inspirer le sentiment du bonheur, attaché à la connaissance d'une vie moins barbare : efforts que, dans une autre partie de la colonie, ses compagnons ont vu couronner d'un si grand succès envers les pauvres Hottentots dont j'ai parlé dans le précédent chapitre. Des membres d'autres sociétés établies, principalement pour répandre parmi les sauvages la doctrine du christianisme, sont aussi dernièrement arrivés dans la colonie; leurs missions ont principalement pour objet les *Boschisman*

et les Cafres ; il est possible qu'ils n'obtiennent pas immédiatement un succès aussi complet qu'ils le desirent ; mais au moins, par leur conduite douce et humaine, ils leur inspireront un certain degré de confiance dans des hommes d'une couleur différente de la leur, et leur démontreront que la colonie est aujourd'hui dans les mains d'un gouvernement qui ne sanctionnera pas plus long-tems les cruautés qui les ont fait si long-tems gémir.

Le matin du 5 de mai, après avoir conduit le commandant chez lui, je m'enfonçai dans les terres en prenant ma route à l'est ; et après avoir traversé pendant deux jours, un pays raboteux et pierreux, j'arrivai au pied des montagnes *Hantam*. Les habitans étaient dans un moment d'alarme, occasionné par les *Boschisman* ; un parti de ces sauvages avait volé et emmené dans les *kloofs* de la montagne, plusieurs bœufs et moutons, après avoir grièvement blessé deux Hottentots avec des flèches empoisonnées, l'un au travers du haut du bras, et l'autre à l'articulation de la cheville du

pied. La blessure du premier annonçait une prochaine guérison, mais l'autre était dangereusement malade ; la pointe de la flèche s'était cassée, et le bout était resté dans l'os ; sa jambe était enflée jusqu'au genou, et le tour de la blessure paraissait déja gangréné. Les paysans ne sachant quel remède lui administrer, me consultèrent : je leur conseillai de bien laver la blessure avec une solution d'*ammonia præparata*, de faire usage de cataplasmes de pain, d'huile et d'oignons, et de faire boire au malade beaucoup de vinaigre. J'employai quatre jours pour faire le tour de la montagne ; au bout de ce tems, il n'était pas plus mal ; la blessure au contraire avait meilleure apparence ; quant à l'autre, il était presque rétabli. En général, on a toujours représenté les *Boschisman* comme une nation si sauvage, et d'un naturel si altéré de sang, que jamais, dit-on, ils ne font grace de la vie à aucune créature qui tombe dans leurs mains. Il est très-vrai qu'ils ont quelquefois déployé la cruauté la plus atroce envers ceux de leurs compatriotes que le sort de la guerre avait

placés au service des fermiers hollandais. Lorsque ces pauvres malheureux retombent en leur pouvoir, il est rare qu'ils puissent échapper aux tortures les plus cruelles. Le parti qui venait de semer l'épouvante dans ce canton, avait rencontré un Hottentot à quelque distance de toute habitation, les sauvages l'avaient enterré dans une fosse jusqu'au cou, ensuite ils avaient tellement rempli le trou de pierres et de terre, qu'il lui était impossible de bouger. Il resta dans cette situation toute la nuit et la plus grande partie du jour suivant. Heureusement quelques-uns de ses compagnons passèrent près de lui et le délivrèrent. Le pauvre diable nous assura qu'il avait été forcé de tenir ses yeux et sa bouche dans un exercice continuel pendant tout le jour, pour empêcher les corbeaux de le dévorer.

Les habitations qui composent la division de *Hantam*, sont éparses autour du pied de cette montagne ; l'aspect du pays est semblable à celui du *Sneuwberg ;* les bœufs et les moutons y sont aussi bons

et les chevaux en général, beaucoup meilleurs, mais ils sont sujets aux mêmes maladies endémiques qui règnent dans la plus grande partie de *Graaff reynet.* Cependant cette maladie porte ici un caractère singulier, c'est d'être locale ; car tandis qu'elle ravage le pied de la montagne, il n'y a pas le plus léger danger pour les animaux qui sont sur son sommet, raison pour laquelle cette partie de la montagne est commune, et reste affectée au service public. Chaque habitant a le privilège d'y envoyer huit chevaux pendant que la maladie règne.

Ils sont, comme dans le *Sneuwberg*, désolés par les sauterelles. Pendant que nous étions campés sur le côté oriental de la montagne, il y passa au vol une nuée de ces insectes, dans la dernière période de leur existence. Dans leur passage elles remplirent l'air pendant plusieurs heures, à une telle hauteur qu'on ne pouvait pas les distinguer individuellement ; mais leur nombre étonnant formait une espèce de nuage qui intercepta complètement les rayons du soleil, et ne le laissait

paraître que comme au travers d'un brouillard. Leur ombre se dessinait aussi sur la terre comme celle d'un nuage léger. Depuis deux ans, ces insectes ont été très-incommodes dans le *Bokkeveld* et dans les montagnes *Khamies*. Après plusieurs essais pour s'en débarrasser, les habitans ont trouvé un moyen qui du moins a sauvé leur grain. Ils ont mis le feu à des plantes acides et âcres, dont la fumée les a chassés, non sans avoir plusieurs fois éteint le feu en s'y précipitant par myriades.

Semblable aux fronts hardis du *Camdeboo*, qui supportent le *Sneuwberg*, la montagne *Hantam* est composée de quantité de couches horizontales de grès. On peut vraiment la regarder comme une partie de la même chaîne, car c'est la ligne la plus élevée de la colonie; cela paraît évidemment prouvé par les sources qui s'échappent de ses flancs, elles prennent leur cours dans toutes les directions et coulent vers tous les points de l'horizon. La grande élévation y rend le froid très-piquant pendant les mois d'hiver. Le thermomètre se

tint au point de glace cinq matins consécutifs, même au mois de mai ; et au pied de la montagne, toute la surface du pays était couverte de gelée blanche.

En quittant *Hantam*, je marchai vers le sud-est, et montai sur les hauteurs de *Roggeveld*, qui n'en sont séparées que par une étroite crevasse, ou passage. Ces hauteurs prennent leur nom d'une espèce de seigle en herbe, que l'on trouve en abondance dans presque tous les creux, et dont le bétail se nourrit en grande partie pendant l'été. Dans quelques endroits le *Roggeveld*, vu des lieux les plus élevés après lui, tels que le *Bokkeveld* et les plaines du *Karroo*, présente des faces de rochers perpendiculaires, de la hauteur de deux, trois et quatre mille pieds. Et cependant, du côté de l'est, la descente d'une aussi grande élévation est à peine sensible. La *Fish rivier*, dont les eaux coulent à l'est, et qui jaillit du sommet même de la montagne, n'a presque point de courant. Ce n'est qu'une suite de trous profonds, réunis momentanément par des ruisseaux

périodiques. La grande inégalité du sommet de *Roggeveld* lui donne l'apparence d'une chaîne de montagnes, qui s'élève sur le sommet d'une autre ; la plus haute de toutes, est la *Kom*, ou montagne de la *Coupe*. Si j'en crois le rapport d'un paysan voisin, qui avait aidé le colonel Gordon à en déterminer la hauteur, elle serait de quinze cents pieds plus haut que la montagne de la Table, et cinq mille pieds au-dessus des plaines du *Karroo* (12). Le *Roggeveld* est couvert de neige pendant plusieurs mois de l'année, les habitans sont alors forcés de descendre sur le *Karroo*, avec tous leurs troupeaux; ils y restent jusqu'au printems, dans de méchantes huttes de jonc et de paille. C'est cette division du *Stellenboch*, qui passe pour fournir la meilleure race de chevaux de la colonie.

Le pays à l'est de *Roggeveld* est habité par différentes hordes de *Boschisman*. L'une d'elles nommée *Koranas*, occupe la rive droite de la rivière Orange, directement à l'est de *Roggeveld*, elle passe pour une peuplade formidable. Le peu d'individus

que j'aie eu occasion de voir, étaient des hommes fort vigoureux, et m'ont paru de la même race que les *Namaaquas*. On les regarde comme plus cruels et en même-tems plus entreprenans qu'aucune autre horde de cette nation. Ils possèdent quelques moutons et un peu de gros bétail, mais ils ont les mêmes inclinations vagabondes et la même passion pour la chasse et pour le pillage, que les autres *Boschisman*. Les Cafres *Briequa* qui habitent le pays contigu sur les derrières, ont beaucoup à souffrir des entreprises de voisins aussi hardis. Les *Koranas* ne se bornent pas à leur enlever de grandes hardes de troupeaux. Ils saisissent jusqu'à leurs enfans, qu'ils entraînent dans l'esclavage. Ils en ont amené quelques-uns dans la colonie, et les ont vendus aux fermiers pour du bétail. Les *Briequas*, avec leur *hassagay* pour toute arme, ne peuvent résister aux flèches empoisonnées des *Koranas*, dont les boucliers sont extrêmement larges, et si épais, que la *hassagay* ne peut les percer. J'en ai vu un, fait d'un cuir d'élan, il mesurait six pieds sur quatre. Ces sau-

vages se rassemblent en corps de quatre ou cinq cents, et conduisent leurs attaques avec régularité et méthode. Ils vivent en bonne intelligence entre eux, tant qu'ils sont pauvres, mais du moment que leur butin se monte à une certaine quantité de gros bétail, ils se querellent sur le partage, et on prétend qu'ils en viennent quelquefois à de telles extrémités, qu'ils combattent et s'entr'égorgent jusqu'à ce que, semblables aux soldats de Cadmus, il en reste bien peu sur le champ de bataille.

. . . . *Suoque*
« *Marte cadunt subiti per mutua vulnera fratres* ».

Les mauvaises routes, l'air de dénuement du pays, et le peu d'animaux que l'on rencontre dans l'état de nature sur les montagnes de *Roggeveld*, rendent ce voyage ennuyeux et peu intéressant pour celui qui ne les parcourt que dans la vue de satisfaire sa curiosité. Les seuls oiseaux qu'on y puisse voir, sont les corneilles, les milans et les vautours. J'en tirai un de cette dernière espèce, auquel je cassai l'aile ;

c'était un de ceux que l'ornithologie nomme *condor*. Il était d'une étonnante grandeur, ses ailes étendues mesuraient dix pieds un pouce. Il se défendit pendant longtems contre trois chiens; enfin il en saisit un dans ses serres, et lui emporta un gros morceau de la cuisse, ce qui fit prendre immédiatement la fuite aux autres.

Après avoir voyagé pendant douze jours sur le sommet de *Roggeveld*, je me retrouvai presqu'au même chemin que j'avais suivi dans un de mes autres voyages, en allant à *Graaf reynet*. Je descendis sur les plaines du *Karroo*, que je fus trois jours à traverser dans cet endroit. Ces plaines sont par-tout de la même nature, et présentent au voyageur, un tableau d'une effrayante uniformité, une vaste plaine unie, bornée par l'horizon; aucun changement dans son aspect, aucune variété d'images ne distrait le voyageur, tout lui annonce la peine et le danger. Il craint d'être enseveli dans des tourbillons de sable, ou de périr de soif, tourment assez commun dans ces déserts, où l'homme riche paierait quelque-

fois un verre d'eau, de la moitié de sa fortune.

Sur le bord de ces plaines arides, du côté de l'ouest, s'élèvent plusieurs groupes de hautes montagnes, renfermant entre elles des prairies et des vallées couvertes de bons pâturages. Elles portent aussi le nom de *Bokkeveld*, mais on les distingue des autres par les noms de petit et froid *Bokkeveld*. Ce sont des ramifications de la grande chaîne des montagnes dont j'ai fait mention dans le commencement de ce chapitre : les prairies et les vallées qu'elles environnent, paraissent avoir été jadis des lacs dont les eaux se sont écoulées, et dans lesquels il reste encore une certaine quantité de sources et de marécages qui ne tarissent jamais, on y trouve toujours beaucoup d'eau, même dans la saison la plus sèche. Le sol y produit d'excellens pâturages et des moissons abondantes. Pendant l'hiver, le froid est assez piquant pour obliger les fermiers à faire descendre leur bétail sur les plaines du *Karroo*, mais pas assez pour les contraindre à quitter eux-mêmes leurs maisons, comme ceux de *Roggeveld*.

Le 27 de mai, je franchis encore une fois la grande chaîne de montagnes, en passant par un ravin que l'on nomme *Eland's kloof.* J'eus encore une fois ici l'occasion de contempler autour de moi ces vénérables ruines, ouvrage du tems, dont elles attestent les ravages. Le chemin que je suivis, en parcourant cette partie des montagnes, était infiniment meilleur que je ne devais l'attendre, d'après ce que les paysans m'avaient annoncé : c'était pour le moment, le meilleur, sans contredit, des quatre passages au travers desquels j'avais franchi toute cette grande chaîne de montagnes.

C'est au pied de cette chaîne, du côté du couchant, que la rivière des Eléphans roule ses eaux dans une vallée comprise entre ces montagnes et une autre chaîne parallèle, de hauts mornes nommés *Kardouw*. On y trouve une forte source d'eaux chaudes minérales, dont la température est de cent huit deg. du thermomètre de *Fahrenheit*. Le gouvernement hollandais y avait fait bâtir une maison à l'usage des personnes qui voulaient prendre les eaux ; mais comme

tous les autres édifices publics de la colonie, on l'a laissé tomber en ruines, faute de réparations. Du *Kardouw*, en tirant vers l'occident, on trouve la division des vingt-quatre rivières. Elle s'étend jusqu'aux bords de *Berg rivier*. Tout ce canton jusqu'au bord de la mer, en y comprenant le *Zwartland*, se compose d'une belle grande plaine unie, très-fertile en grain, en fruits, en pâturages, et bien arrosée. Tant d'avantages ne sont pas négligés, et c'est la partie la plus peuplée de la colonie, en proportion de son étendue. Cette partie seule renfermée dans la grande chaîne de montagnes, suffirait à tous égards pour fournir à la ville du Cap, à la garnison et aux vaisseaux qui pourraient à l'avenir fréquenter ses ports, tous les objets nécessaires à la vie. Il n'en coûterait qu'un peu de travail convenable, il ne faudrait pour en assurer le succès, qu'une culture bien entendue, planter des arbres, et enclorre des terreins, pour les mettre à l'abri de l'extrême chaleur et d'une trop grande humidité. Dans le premier chapitre, j'ai parlé des végétaux étrangers, propres à la con-

sommation générale, dont la culture pourrait réussir dans ce pays : depuis que cet article est écrit, on en a essayé plusieurs dans le jardin botanique du Cap, et la plus grande partie a rempli complètement les espérances du gouvernement. On a d'abord planté pour fourrage seulement, quatre espèces de millet, du genre du *holcus ;* ce sont, le *sorghum, saccharatus, spicatus* et *bicolor*. Tous, excepté le *spicatus*, ont donné plusieurs coupes dans la même saison ; on les a laissés croître ensuite jusqu'à la hauteur de six et même dix pieds ; ils ont alors donné une abondante récolte de grain, les souches ont repoussé de nouveau pendant l'hiver, et pendant presque toute l'année ils ont donné une excellente pâture pour le bétail. Une espèce de luzerne indienne a donné deux coupes, c'est la *medicago esculenta*, elle a donné ensuite une excellente récolte de grain. Une espèce de petit haricot, le *phaseolus lobatus*, a poussé avec une grande rapidité, il a donné deux récoltes dans la même saison ; c'est une excellente nourriture pour le bétail, soit qu'il la mange verte ou sèche comme le foin ; il en est

de même de la luzerne. Une forte et grande herbe, le *cynosurus coracanus* de l'Inde, dont les hommes font usage aussi bien que les animaux, a donné deux coupes, après lesquelles elle a fourni une ample récolte de grain; les chevaux en sont excessivement avides; cette herbe reste verte pendant presque tout l'hiver. Le service le plus important qu'on pût rendre à la colonie, serait d'encourager la culture de toutes ces productions; le *sesamum* promet de bien réussir, cette plante peut devenir de la plus grande utilité, en donnant de l'huile végétale bonne à manger; article qui manque beaucoup au Cap aujourd'hui. On cultiverait pareillement avec succès le thé, le café et le sucre; mais de tous ces objets que le sol peut produire, celui qui sous des rapports de commerce pourrait devenir dans la suite le plus essentiel, non-seulement à la colonie, mais encore à la puissance qui la possédera, c'est le chanvre propre à faire des cordages et des toiles à voile; on peut en cultiver toutes les espèces en ce pays, avec une facilité incroyable, et dans une quantité illimitée. On a long-tems planté ici le chanvre commun *cannabis sa-*

tiva, que l'on substituait au tabac, mais on n'a jamais eu l'idée d'en tirer parti d'une autre manière. Il croît dans la forme d'une espèce d'arbrisseau branchu, au lieu de pousser une seule tige comme en Europe ; mais ce caractère ne vient que de ce qu'il est planté seul ; lorsqu'on le sème épais comme dans notre partie du monde, il croît exactement de la même manière, et monte jusqu'à la hauteur de huit pieds. La fibre en paraît tout aussi forte et aussi tenace que dans les lieux où on le cultive généralement ; on le nettoie sur pied, avec bien peu de peine. Les différentes plantes que l'on élève communément dans l'Inde pour remplacer le chanvre et servir aux mêmes usages, ont réussi au Cap tout aussi bien que dans leur propre pays. Les plus communes sont la *robinia cannabina*, sa fibre résiste à l'eau ; aussi l'emploie-t-on dans l'Inde à faire des filets de pêche. Le jute de l'Inde, *corchorus olitorius*, croît très-bien, ainsi que le *hibiscus cannabinus*, dont les feuilles d'un goût délicat légèrement acide, se servent sur la table en guise de salade ; les fibres de sa tige

font de bon cordage. J'ai apporté des environs de *Plettenberg-bay* une espèce indigène de *hibiscus*, elle fournit un chanvre d'une excellente qualité, bien peu inférieur peut-être à celui du *cannabis*, ou chanvre commun, le meilleur sans contredit qu'on ait encore découvert, et celui qui produit le cordage le plus fort. Le *janap* de l'Inde, *crotularia juncea*, qui fournit une grossière et forte bourre que l'on travaille sous le nom de *gunney*, paraît se plaire dans le climat du Cap. La colonie peut produire, n'importe quelle quantité de coton et d'indigo, mais ce dernier exige un tel travail pour le battre et le fabriquer, le prix des esclaves est si considérable, et les ouvriers libres se louent si cher, que le cultivateur y retirerait à peine ses frais. Cette espèce de coton dont la plante est connue sous le nom de *hirsutum*, paraît résister, sans souffrir, aux bourasques de vents de sud-est : quant au coton de Bourbon originaire des Indes de l'ouest (*), il réussit à merveille

(*) Des Antilles.

dans l'intérieur du pays, où les vents du sud-est n'ont pas assez de violence pour arrêter sa végétation. La plupart des fruits de Chine et de l'Inde qu'on a transplantés dans le jardin du gouvernement du Cap, promettent tout le succès possible à leurs cultivateurs. Enfin il n'y a peut-être pas dans tout l'univers, un endroit aussi favorable que la pointe méridionale de l'Afrique, pour y réunir toutes les productions diverses du règne végétal.

Après avoir traversé *Berg rivier*, j'entrai dans le *Zwartland*. Il venait depuis peu d'y tomber une ondée de pluie; en conséquence les habitans étaient tous occupés à labourer leurs terres, opération que la longue sécheresse de cette année ne leur avait pas encore permis de faire. Cette division ne manque point d'eau, on y trouve des sources et des puits en abondance, mais elle y est si universellement et si fortement imprégnée de sel, que non-seulement elle est désagréable pour ceux qui n'y sont pas habitués depuis long-tems, mais il leur est réellement impossible de

la boire. Plusieurs personnes cependant la préfèrent à la plus pure, qui leur paraît insipide et sans goût. Un vieillard de *Bokkeveld*, qui depuis son enfance avait vécu dans le *Zwartland* et ne l'avait quitté que depuis peu d'années, ne manquait jamais une occasion d'y envoyer chercher, pour son usage particulier, quelques bouteilles pleines d'eau salée ; il assurait que celle du ruisseau de la montagne était trop pure pour le désaltérer. L'histoire ancienne nous fournit des exemples d'un pareil caprice, ou de pareilles habitudes. Quelques princesses de la famille de Ptolémée ne voulaient boire que de l'eau du Nil, quoiqu'elle soit par fois si fortement imprégnée de nitre et d'autres sels, qu'elle en devient purgative ; et la superstition faisait porter de cette même eau, d'Egypte en Syrie et en Grèce, pour l'usage religieux d'arroser les temples d'Isis.

Abandonnant le *Zwartland* et ses eaux salées à ceux dont elles flattaient le goût, je dirigeai ma route vers le Cap en passant

par *Tiger berg* ou les montagnes du Tigre. J'arrivai à la ville, le second jour de juin, sans avoir éprouvé aucun des inconvéniens que la saison avait semblé me présager, et qu'elle devait me faire craindre.

NOTES

DU CHAPITRE VI.

(1) The veracity of whose writingns have been called in question. *Chap.* 6, *p.* 359.

(2) They assert to be so many fabrications. *Chap.* 6, *p.* 360.

(3) The valiant frenchman. M. Barow montre un peu le bout de l'oreille, on reconnait dans ce sarcasme la petite rivalité anglaise. M. Barrow a tant de mérite, qu'il était au-dessus de ce ton plus qu'ironique : il se fût montré plus grand, en s'exprimant plus modérément.

(4) Whom he pretends to correct. Encore un dernier trait de la morgue anglaise. M. Barrow ne peut pas même supposer qu'un Français corrige un auteur anglais, et peut-être est-ce là la véritable source d'où découle l'amertume de tout ce paragraphe. A quoi dois-je m'attendre moi-même, après la hardiesse que j'ai eue de le contredire.

(5) At which time he is conducting his readers to the northward as far as the tropic. *Chap.* 6, *p.* 360.

(6) The inventives faculties of the abbé Philippo, who is the real author of the work, supplied what he conceived to be wanting in the traveler's remarks, and in the two above-mentioned publications. *Chap.* 6, *p.* 360. Ce sont là de ces choses qu'on ne peut dire sans en donner les preuves, et quand on les a, on fait encore mieux de se taire. Mais encore une fois, l'un est anglais, l'autre français; c'est tout dire.

(7) M. Barrow fait une erreur, ou bien c'est une faute d'impression : la baie de Saldagne gît nord-nord-ouest et sud-sud-est à-peu-près.

(8) M. Barrow n'est pas marin. Il est prouvé qu'il n'y a point de passage qu'une escadre ne force avec facilité, lorsqu'il n'est pas défendu par une flotte à-peu-près égale, et cela pour plusieurs raisons. D'abord, le feu d'un vaisseau est toujours supérieur à celui d'une batterie; à plus forte raison, le feu de toute une escadre.

Une batterie construite sur un rocher au milieu d'un goulet, exposée aux vents du dehors, ne peut être en terre; la mer l'emporterait bientôt; le merlon lui-même ne peut être en gazon, parce que le frimat seul le minerait; il faut donc bâtir en pierre, et l'on sait combien un vaisseau qui peut approcher une pareille batterie a d'avantage sur elle; la réduire au silence est l'affaire de trois ou quatre volées.

Quand on veut défendre un goulet, plus il est étroit et plus il est difficile de bien placer les batteries; on

sait que le point important est de ricocher sur les vaisseaux, et de ne pas recevoir leurs ricochets. Or, plus le rayon sera court, plus on sentira l'inconvénient d'établir la batterie quelques pieds seulement trop haut ou trop bas. Pour ricocher, il faut frapper l'eau sous un angle de 7 deg.; sous un plus grand, le boulet butte. Si l'on se place au-dessus de ce point, on n'obtiendra pas l'effet desiré; si l'on se place au-dessous, on sera exposé à recevoir le ricochet; quand on a bien calculé cette position, un vaisseau, en passant plus près ou plus loin, déconcerte tous les calculs, l'angle du pointage ne se trouve plus le même, et la batterie qu'on peut ranger de près se trouve détruite en un instant.

On a beau croiser les feux sur un goulet, on ne fait que multiplier la chance de toucher son ennemi; mais on n'ajoute rien à la force du coup ni à son effet, et les vaisseaux sont calculés pour recevoir et supporter, sans en être sensiblement endommagés, bien des coups de canons. L'expérience apprend que cinquante boulets dans un bas mât, ne l'empêcheront pas de servir s'ils frappent les uns au-dessus des autres; pour le couper, il faudrait que plusieurs touchassent au même point. Il est donc plus que probable qu'une batterie ne démâtera pas l'ennemi.

Ce vaisseau qu'on veut empêcher de passer, est une machine qui n'est susceptible d'aucun sentiment, d'aucun mouvement de crainte : abandonné à l'impulsion de deux élémens il avancera sans perdre un moment, n'hésitera pas, et entraîné par la vague et la marée, poussé par un vent favorable, il franchira tous les obs-

tacles, et passera par-tout où il pourra flotter, aux dépens de quelques coups de canon qu'il rendra. Il forcera immanquablement un passage quelconque, si on ne le coule pas; et l'expérience a prouvé que ce n'était pas chose aisée.

(9) Voilà qui prouve que le gissement donné ci-dessus, à la baie de Saldanha, est une faute d'impression, comme je l'ai dit dans la note 7. La côte ne peut pas s'étendre au nord quart-nord-est et au nord quart-nord-ouest tout ensemble : ce dernier gissement est juste à quelques degrés près ; le premier est une erreur.

(10) Je doute que M. Barrow ait sondé cette rivière, j'y ai constamment trouvé cinq et six pieds d'eau à basse mer, et il m'a semblé que ce ne serait pas chose bien difficile, que de faire sauter cette barre et faire du bassin intérieur un magnifique port marchand.

(11) The assertion of monsieur Levaillant is without any Kind of foundation, when he says that broad-tailed sheep transplanted into *Namaaqua* country lose that part of their character and obtain long round tails.

(12) La montagne de la Table est haute de 3300 pieds; si la *Kom* en a 1500 de plus, elle a donc 4800 pieds de hauteur, au-dessus de la mer. Il suivrait de ce compte que le *Karroo* serait à 200 pieds au-dessous de la surface de la mer; il doit y avoir erreur dans cet article, ou faute d'impression.

INDEX

DES MATIÈRES.

Nota. Les chiffres *romains* indiquent les tomes; et les chiffres *arabes* indiquent les pages.

A.

D.

E.

F.

G.

H.

M.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table.

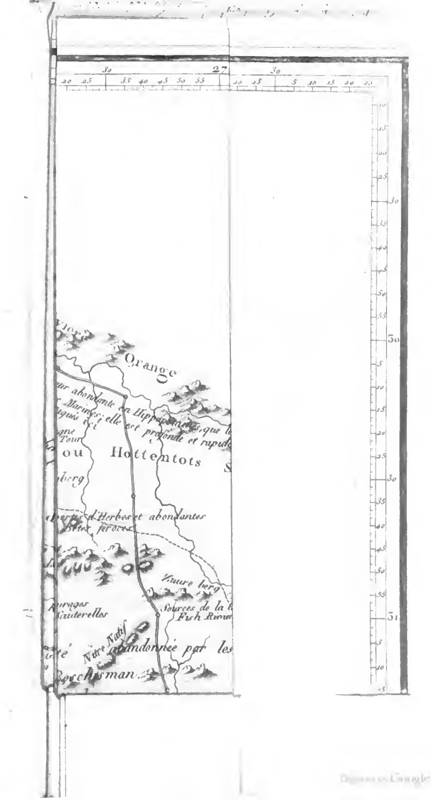
ERRATA.

Tome I.

Page 241, *ligne* 8, paraissant, *lisez* paraissent.
165, *ligne* 21, bouilli, *lisez* bouillie.
360, *ligne* 15, meilleur, *lisez* meilleure.

Tome II.

Page 135, *ligne* 17, *lisez* l'unicorne telle qu'on nous la représente en Europe, est sans contredit un être chimérique, mais il ne s'ensuit pas, etc.



27
30
Orange
ou
Hottentots
Sources de la
abandonnée par les
Sauterelles



